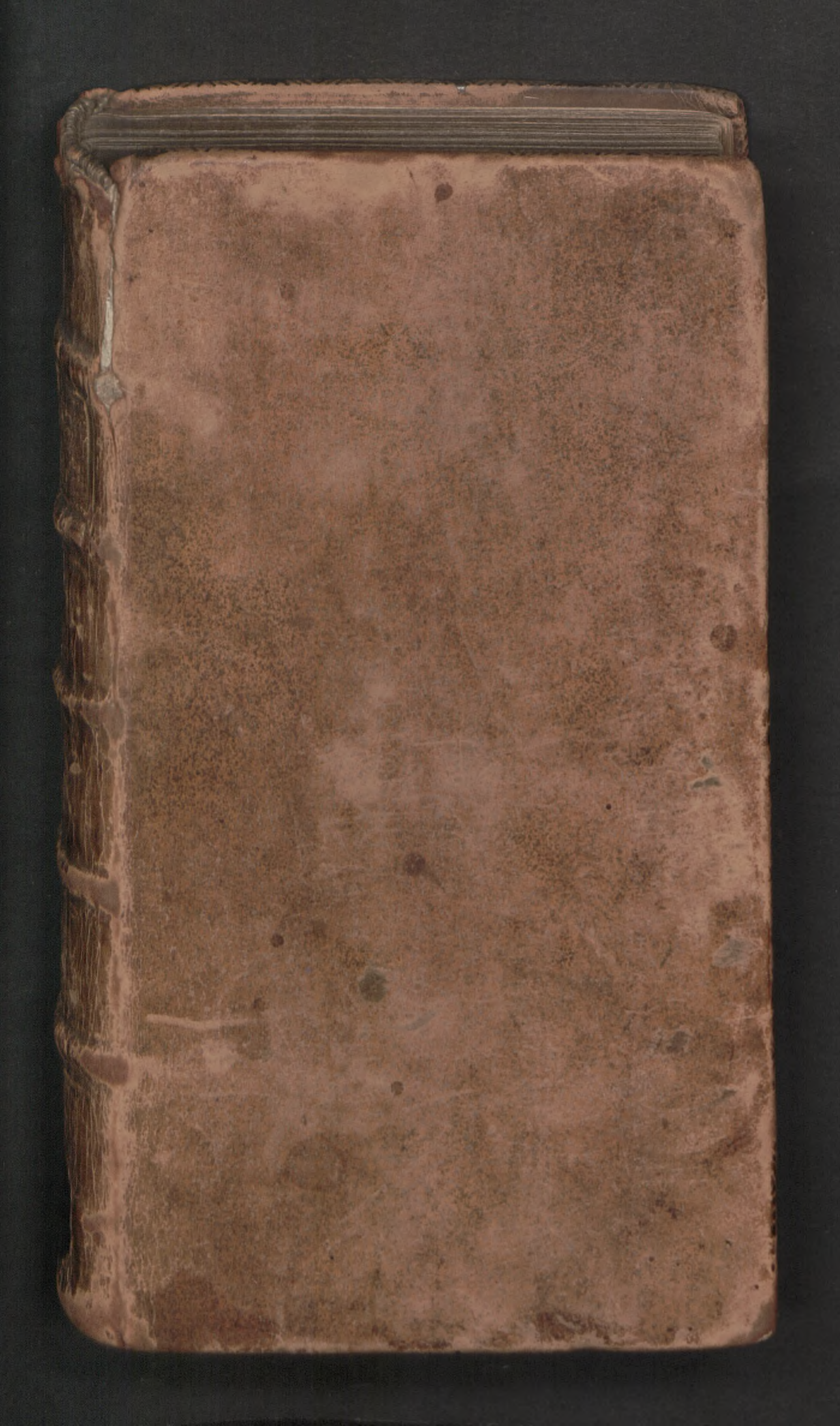


mit Titelportrait, und (19) neunzehn Taff. und 1. Tabelle.
Gr. med. 12.

106. Historie

~~C 8050~~

Tome I. pp. 216. Tome II. pp. 189.
Catalogue de figures en taille-douce Tome 2. p. 1.

HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE,
&c. &c. &c.

TOME I.



I. Besoet sculp.

HISTOIRE
DE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE,
Grand Duc de Lithuanie,
DUC
DE LORRAINE
ET DE BAR,
&c. &c. &c.

PAR MONSIEUR D. C***.

TOME I.



A LONDRES,
Chez GUILLAUME MEYER, Libraire dans le Strand, près d'Exeter Exchange, à la Tête de Boerhaave. 1741.



HISTOIRE DE STANISLAS I.

ROI DE POLOGNE, &c. &c. &c.

AUTANT le commencement de ce siécle fut funeste aux principaux Etats de l'Europe en général, autant fut-il accablant pour la République de Pologne en particulier. Jamais ce puissant Roïaume, déchiré par des guerres intestines, ne ressentit de plus vives atteintes. Près de trente ans de troubles que causerent autrefois les deux Prétendans à la Couronne Miéceslas *le Vieux*, & Lescus surnommé *le Blanc*, n'offrent dans leurs circonstances rien d'approchant à celles de ce tems-ci, quoique d'ailleurs le païs

ſût exempt de la fureur d'un Ennemi étranger.

APRE'S la mort du Roi Jean III. chaque Gentilhomme ſe crut en droit de prétendre à la Couronne. Violence, ambition, orgueil, mépris des Loix, parjure & le reſte, crimes dont on avoit toujours eu ſoin de cacher l'odieux ſous le nom d'extravagance, paſſerent alors pour autant de titres de la Liberté Polonoiſe. Il n'étoit point juſqu'à l'honnête homme qui ſe crût en ſûreté dans le Roïaume. Toute la Nation ſe diviſa en deux Partis: chacun choiſit celui qui lui parut le plus ſolide, tant pour les richeſſes que pour la force, ou celui des deux, qui, réuniſſant ces deux avantages à la fois, ſembloit devoir l'emporter ſur l'autre Parti. Fréderic-Auguſte, Electeur de Saxe de très glorieuſe Mémoire, eut le deſſus, & parvint à la Couronne; mais on eût dit que ſa mauvaiſe Etoile prit naiſſance avec ſa Roïauté.

LE Parti contraire s'étoit contenté de donner des marques de ſon animoſité, ſans faire éclater ſa haine. Mi-



Michel Radzieiowski, Cardinal & Primat du Roïaume, étoit le Chef de ce Parti. C'étoit un homme d'une vanité & d'une avarice insatiables, impénétrable dans ses ruses & dans ses desseins, & qui d'ailleurs ne se fit jamais aucun scrupule de satisfaire ses passions, au préjudice des intérêts les plus importans de l'Etat. Depuis longtems il étoit dévoüé à la Couronne de France; & soit qu'il voulût suivre son ancien attachement, ou que probablement il en esperât de grosses récompenses, il ne demandoit pas mieux que d'élever le Prince de Conti sur le Trône de Pologne. Dès qu'il se vit trompé dans son attente, il se livra à la vengeance d'une manière peu commune. Une haine implacable & une amitié simulée, deux qualités toujours incompatibles, furent celles qu'il eut le talent de réunir en sa personne pour parvenir à son but. Il opposa la haine aux bontés singulières de son Souverain légitime, tandis qu'animé de l'esprit de vengeance, il le renversa de son Trône, & porta la désolation dans tout l'Etat.

C'EST un ancien usage en Pologne de faire prêter serment aux Rois nouvellement élus, sur certaines conditions, qu'on nomme *Pacta Conventa*. Cette formalité ne vise qu'à borner l'autorité Roïale en la personne de celui à qui on juge à propos de la conférer. Les conditions d'alors contenoient principalement deux articles. 1. De réunir à la Couronne par le secours des armes, ou par des Traités d'Alliance, les Provinces qui en avoient été démembrées. 2. De ne déclarer la guerre, ni faire la paix, sans en avoir préalablement averti les Etats du Roïaume, convoqués à une Diéte générale.

DANS cette conjoncture, la Livonie parut au Roi l'objet le plus important & le plus avantageux pour l'accomplissement du premier article. Cette Province avoit été enlevée à la Couronne, moins par une apparence de droit que par la force; ses libertés & ses privilèges, quoique confirmés par le Traité de paix d'Oliva, étoient beaucoup affoiblis, & la Noblesse éprouvoit tout l'effet d'une violente oppression. Ces raisons suffisoient

soient pour entreprendre une guerre, elle étoit même autorisée par le Droit des gens; cependant il parut que tout le succès dépendoit du soin de tenir la chose secrette. Le Roi en conçut de l'inquiétude, il avoit deux choses à appréhender: l'une, de toucher de trop près au second article, si à l'insçu de la République il entreprenoit la guerre; l'autre, de parvenir difficilement à son but, s'il prenoit le parti d'en informer les Etats du Roïaume. Dans cette incertitude il choisit un milieu; ce fut de consulter les principaux Membres du Conseil, & surtout le Cardinal Primat. Celui-ci ne se contenta pas de loüer excessivement le zèle du Roi; mais encore il l'anima à exécuter un si glorieux projet. Il fit plus, il l'approuva au nom de toute la République, quoique bien d'autres en dissuadassent sérieusement Sa Majesté, & lui fissent pressentir les fâcheuses suites qu'auroit une pareille entreprise.

CETTE circonstance offroit au Primat une occasion favorable de satisfaire son avidité pour les richesses,

& de tirer la vengeance qu'il méditoit. Il eut des conferences secrettes avec les Députés de Livonie, leur fit valoir avec tant d'artifice & de vraisemblance l'intention où l'on étoit de délivrer les habitans de cette Province du joug du Roi de Suéde, qu'il excita la reconnoissance de ces Députés, jusque-là qu'ils lui offrirent par Patkuln une obligation de cent mille écus, en récompense de sa fidélité & de ses soins. Le Primat écrivit encore de sa propre main au Roi de Prusse, dans la vûe d'obtenir aux troupes Saxonnes le passage pour entrer en Livonie.

TELLE fut la source de la guerre, qui dans la suite accabla la Pologne. Une chose sur-tout qui contribua beaucoup à la calamité qu'on éprouva alors, fut la dissention qui regnoit en Lithuanie entre les Maisons de Sapieha & d'Oginski. Ces troubles dégénererent enfin en une guerre meurtrière : la Maison de Sapieha y eut le dessous, & se vit réduite à abandonner au pillage tous les biens qu'elle possédoit en propre. Tant s'en faut que le Primat se mît en devoir d'ar-

d'arrêter les progrès de ce malheur, qu'il y donna lieu lui-même, en rendant suspectes les offres qui avoient été faites de la part du Roi à la Maison de Sapieha, lors de l'accord passé à Varsovie. Il engagea cette Maison à être d'intelligence avec le Roi de Suéde, & à faire en sorte de l'attirer dans le Roïaume. Ce Monarque, enorgueilli par les avantages qu'il avoit remportés sur les troupes Danoises & Russiennes près de Nerva, regarda cet évenement comme un acheminement à son bonheur du côté de la Pologne. On pensa trop tard à prendre la voïe de la Négociation : l'Envoïé fit à ce Héros des propositions de paix ; mais loin d'en accepter aucune, il marcha droit à Varsovie.

LE Cardinal & ses Adhérans n'avoient cessé d'importuner le Roi Auguste d'ordonner aux troupes Saxonnes de sortir du Roïaume. La condescendance qu'avoit eue ce Prince de céder à ses pressantes sollicitations, l'obligea de prendre le chemin de Cracovie, & d'y attendre le retour de ses troupes. On ne comptoit guères d'y voir

voir le Primat : il s'y trouva, & ne négligea rien pour convaincre le Roi de la disposition où étoit Charles XII. de terminer leur différend à l'amiable ; il l'assûra même que pour conclure cet accommodement, il ne s'agissoit plus que de lui accorder la liberté de s'aboucher avec son Ennemi. Auguste permit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Bientôt après, le Cardinal joignit le Roi de Suéde, qui dès-lors s'étoit avancé jusqu'à Praage, faisant face à Varsovie. Le résultat de l'audience fut, que la République de Pologne n'auroit aucune pacification à espérer, à moins qu'elle n'élût un Roi, différent de celui qui la gouvernoit.

IL n'y avoit qu'une bataille décisive, qui pût, ou appuier, ou détourner une résolution de cette nature. En 1702. le Roi Auguste, à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, marcha au-devant de son Ennemi, qu'il rencontra le 19. Juillet près de Pinczowa, bourg situé dans le Palatinat de Sendomir aux environs de Cracovie. Là, les deux armées en vinrent aux mains ; & quelque extraordinaire

dinaire que fût la bravoure que témoigna dans cette occasion le Roi de Pologne, qui rallia jusqu'à trois fois ses troupes, cela n'empêcha pas que le Roi de Suéde ne demeurât maître du champ de bataille, & qu'il ne le devint immédiatement après de Cracovie. Il est même apparent que le sort du Roi Auguste eût encore été plus à plaindre, si l'accident qui arriva à son Ennemi, en tombant du haut en bas de son cheval, ne l'eût empêché de pousser plus loin sa victoire. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté Polonoise tira de cet évenement imprévû tout l'avantage possible ; elle fut même disposer tellement les esprits en sa faveur dans la Diéte tenue à Lublin, que la plûpart des Etats du Roïaume par une Conféderation générale promirent sous serment d'exposer leur vie & leurs biens pour la conservation de leur Souverain. Cette Conféderation fut nommée, *la Conféderation de Sendomir.*

LE rusé Cardinal imagina un prétexte pour convoquer le Sénat à Varsovie ; il étoit fondé sur la nécessité de réunir les suffrages & de déliberer

ſur les moïens propres à remédier au fâcheux état de la Patrie. Cependant le Primat ne fit aucune mention à l'Aſſemblée de la réponſe qu'il avoit eue du Roi de Suéde, quoiqu'il eût arrêté avec ce Prince de détrôner ſon propre Souverain. Les Palatinats de Poſnanie & de Kaliſch furent les premiers qui donnerent dans le piége; ils tâcherent d'engager les autres Palatinats de la grande Pologne à ſuivre leur exemple, & à envoier des Plénipotentiaires à une Aſſemblée, qui, diſoit-on, n'avoit pour objet que de ramener la paix, tant au-dedans qu'au-dehors du Roïaume. Enfin cette Aſſemblée eut lieu le 30. de Janvier 1704. Pluſieurs Palatins de la grande Pologne ſe rendirent à Varſovie, & élurent pour leur Maréchal, Bronic, Staroſte de Pizdry (a).

AUSSI

(a) Pour donner à cette Conféderation un certain relief, capable d'obſcurcir celle de Sendomir, le Roi de Suéde fit frapper & diſtribuer par le Comte de Horn une eſpèce de monnoie, où l'on voïoit d'un côté une couronne de laurier. Les mots de la Légende, FIDES SERVATA, LIBERTAS ASSERTA, FINES



AUSSI loüable qu'on puiſſe ſuppoſer avoir été le but qu'on ſe propoſoit d'abord dans cette Conféderation, auſſi pernicieuſes étoient les intentions & les démarches du Primat. Pour exécuter ſon deſſein de détrôner le Roi, il avoit corrompu par des préſens quelques Députés du Corps de la Nobleſſe, qui traiterent ſans ménagement toutes les Négociations de pures contraventions aux Loix fondamentales de l'Etat & aux *Pacta Conventa*. Ces diſcours étonnerent les Grands du Roïaume, & il n'en fallut pas davantage pour leur faire comprendre, quoique trop tard, quel étoit le ſujet qui

FINES INTEGRI, ſignifient qu'*on ſatisfait à l'Engagement*, *en maintenant la Liberté de la Nation & les frontières du Roïaume dans toute leur étendüe*; ceux de l'Exergue, TRACTATUS CUM SUECIÆ REGE CONCLUSUS, *Traité conclu avec le Roi de Suéde.* De l'autre côté de cette monnoie paroiſſoient deux mains qui lioient une botte de bled, avec cette déviſe, VITÆ LIGATUR IN USUM, *C'eſt pour l'uſage de la Vie.* L'Exergue REIP. CONFOEDER. VARSAVIENSIS 1704. ſignifie, *La République conféderée à Varſovie*, en 1704.

qui les avoit attires à Varſovie. Leur inquiétude fut d'autant plus étrange, qu'il ne leur étoit pas poſſible de ſe tirer de la contrainte où ils ſe voioient engagés. En effet, le Cardinal avoit eu la malice de faire poſter des troupes Suédoiſes dans toutes les avenues, afin d'empêcher que perſonne ne s'éloignât de la Confédération. De ſon côté il ne s'entretint que de paix, & envoia pour cet effet quelques Députés au Général Horn, Plénipotentiaire de Sa Majeſté Suédoiſe, pour le preſſer d'entamer les Négociations conformement à ſes inſtructions. Ce Général répondit aux Députés que le Roi ſon Maître ne pouvoit, ni n'entendoit traiter de paix qu'avec une République libre & indépendante de qui que ce fût; que par conſéquent & avant tout il falloit que le Roi Auguſte fût dépoüillé de la Couronne. Le Primat ne tarda pas de communiquer cette réſolution aux Etats aſſemblés; il leur témoigna même en apparence beaucoup de douleur. Cependant le 14. de Février il déclara le Roi Auguſte incapable de porter plus long-

long-tems la Couronne, attendu qu'il avoit différé de ſe rendre à la Confédération, malgré les invitations réitérées de pluſieurs Nonces qu'on lui avoit dépêchés à ce ſujet.

TANDIS que les choſes étoient en cet état, on eut avis qu'un Parti de troupes Saxonnes avoit enlevé près d'Olau en Siléſie, & conduit à Königſtein les deux Princes Jacques & Conſtantin, fils du feu Roi Jean III. (a). Ce procedé procura de nouvelles reſſources au Cardinal. Il eſt vrai que dans un ſens il étoit contraire à ſon projet, puiſque celui qu'il avoit formé pour le Prince de Conti venant à

(a) Zaluski. *Tom. III. p.* 611. rapporte fort au long les raiſons & les circonſtances de cet enlevement. Cependant il eſt bon de remarquer qu'on n'a pû ſans une calomnie atroce accuſer le Prince Jacques Sobieski d'avoir voulu attenter à la vie du Roi de Suéde. Jamais ce Prince n'eut de pareilles idées, & jamais Sa Majeſté Suédoiſe ne lui fit l'injuſtice de le croire capable d'un ſi noir attentat. Il eſt vrai que Sobieski deſiroit paſſionnément de monter ſur le Trône de ſon pere; mais il attendoit du ſecours de Charles XII. le bonheur de voir ſes ſouhaits accomplis.

à échouer, il esperoit du moins réussir du côté du Prince Jacques, que le Roi de Suéde avoit proposé pour Roi de Pologne. Il s'accrocha donc à l'enlevement de ces deux Princes, & n'oublia rien pour le rendre odieux au Roi de Suéde & à toute la Nation Polonoise. Ce fut principalement la raison pour laquelle Stanislas Lesczynski, ou comme on l'appelloit alors, le jeune Palatin de Posnanie, fut député à Charles XII. au nom de la Confédération de Varsovie, pour lui porter cette importante nouvelle. Ce fut, aussi, comment dirai-je? l'heureux ou le malheureux moment, d'où semble avoir tiré son origine tout ce qui s'est passé dans la suite. A peine ce Député parut-il en présence du Roi de Suéde, à peine eut-il ouvert la bouche, que ce Monarque le jugea digne de porter le Sceptre, & que le montrant du doigt aux Généraux qui entouroient sa personne, il leur dit en Langue Suédoise: *Voilà le Roi qui gouvernera la Pologne.*

AVANT que d'entrer en matière sur les suites étonnantes qu'eut une résolu-

lution aussi ferme, qu'elle étoit extraordinaire, il est bon de développer la Généalogie du Roi Stanislas, de parler de l'éducation de ce Prince, de le suivre dans les voïages qu'il a faits, & de ne rien oublier de ce qui regarde son mérite personnel. Ce détail servira à faire connoître les raisons qu'avoit le Roi de Suéde de destiner à ce Prince, préferablement à tout autre, une Couronne qu'il avoit constamment résolu d'ôter à celui qui la portoit.

SANS contredit la Maison de Lesczynski a été de tout tems une des plus anciennes, des plus illustres, & des plus puissantes du Roïaume de Pologne. Elle tire son origine des Perstyn, ancienne Famille de Boheme, qui descend du Duc Wenceslas le Grand, dont la Sœur, la célèbre Dambrowka, Tante des Perstyn, épousa Miécceslas I. Duc de Pologne, & qui convertit à la Religion Chrétienne son Epoux & tous les Sujets du Roïaume. Elle étoit Mere de Boleslas, surnommé *Chrobry*, ou *le Vaillant*, premier Roi de ce puissant Etat, & dont sont sortis tant d'illustres Piastes. Après la mort

mort de Casimir le Grand, cette Lignée fut réunie à la Branche féminine par le mariage de la Princesse Hedwige avec Jagellon Grand-Duc de Lithuanie, & a continué de subsister de même jusqu'au tems de Sigismond-Auguste. Lorsque la Famille des Perstyn se retira en Pologne, conjointement avec Dambrowka, elle bâtit dans le Palatinat de Posnanie, situé dans la grande Pologne & sur les frontières de Silésie, une ville qui fut nommée *Lesno*, ou *Lissa*; & c'est delà que dérive le nom de Famille *Lesczynski*.

Il ne seroit pas difficile de prouver que cette Maison est alliée avec presque tout ce qu'il y a de Têtes couronnées en Europe, & même avec les Empereurs Chrétiens qui ont gouverné l'Empire d'Orient. Un Auteur Anonyme, Gentilhomme Polonois, s'est déjà donné ce soin, & nous épargne la peine d'entrer dans ce détail. Cependant, comme son Traité (a) n'est guères répandu dans le Public, le Lec-

(a) Il a pour titre: *Europa, in Serenissima* Lesc-

Lecteur nous saura peut-être gré, si nous lui donnons un Abrégé de ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Déduction généalogique.

Mogila, Prince de Moldavie & de Valachie, fut le dernier de la Race des Paléologues Empereurs d'Orient. Ce Prince, obligé par les Turcs d'abandonner ses Etats, se retira en Pologne, où la bravoure qu'il opposa aux efforts de l'Ennemi du Nom Chrétien, lui mérita le surnom de *Mogila* ou *Mobila*, c'est-à-dire *le tombeau des Barbares*. Ce Prince avoit quatre filles: la première fut mariée à Etienne Potocki Palatin de Braclaw; la seconde épousa le Prince Korecki; la troisième le Prince Koribut Wiesnowiecki, & la quatrième le Comte Myskowski. La première de ces Princesses eut une Fille, qui fut mariée au Pa-

Lesczynior. *domo, sanguine & affinitatibus per Orientis atque Occidentis* Imperatores, *per omnes fere* Poloniæ Reges *&c. conjuncta, ad connubiale Festum* Ludovici XV. & Mariæ Lesczyniæ *demonstrata, per Equitem Polon*, 1725. 21. *Jun. Francofurti*, 8.

Palatin Kazanowski, & de ce mariage nâquit une autre Fille, Aïeule du Roi Stanislas. Du mariage de la troisième Princesse fut procréé Michel Koribut, Roi de Pologne, qui épousa la Fille de l'Empereur Ferdinand III. & Sœur de Léopold le Grand. La parenté de la Maison de Lesczynski avec la Couronne de Suéde provient du mariage du Roi Jean III. avec Catherine, issue de la Race des Piastes, & par conséquent de la Famille des Perstyn. De ce mariage sont sortis Sigismond III. Uladislas IV. & Jean Casimir.

D'UN autre côté l'étroite alliance que contracta Jean III. de glorieuse mémoire avec la Famille de Jablonowski, forme la proximité où est aujourd'hui la même Maison avec celle d'Autriche, de Portugal, & nombre d'autres. En effet, Jean Jablonowski, Castellan de Cracovie & Grand Maréchal de la Couronne, Aïeul maternel du Roi Stanislas, étoit Fils de la Fille d'Ostorog, fameux Palatin de Posnanie, & dont la Mere, Sœur du Roi Jean III. avoit épousé le Prince d'Ostorog.

torog.

torog. Outre cela, Jablonowski Palatin de Russie, Oncle du Roi Stanislas, avoit épousé la Marquise de Bethune, Niéce de Marie-Casimire, Epouse du Roi Jean III. C'est des fruits que produisit ce dernier mariage, qu'est provenüe cette grande affinité de la Maison de Sobieski, & ensuite de celle de Lesczynski avec la plûpart des Puissances de l'Europe, en partie par le mariage du Prince Jacques avec la Princesse Amelie de Neubourg, & en partie par celui de la Princesse Therese-Cunigonde avec l'Electeur de Baviere. Il y a ceci de remarquable, que le Comte Lesczynski Palatin de Kalisch, un des Descendans de la Famille, conjointement avec Opalinski Comte de Gorka, Bisaïeul de l'Epouse du Roi Stanislas, ont offert la Couronne de Pologne à Henri de Valois, premier Roi que cette Maison ait donné à la France.

LE titre de Comte est héréditaire à la Famille de Lesczynski. Raphaël Lesczynski, Vaivode de Brest, obtint de l'Empereur Fréderic pour lui & pour ses Descendans celui de Prince

ce

ce de l'Empire, & pour surcroît de ses Armes, un Lion portant dans sa griffe une épée nue. C'est, dit-on, à l'occasion de ce Raphaël que tous les Lesczynski ont été surnommés *Publicola*, fondé sur ce que ce Seigneur renonça aux dignités dont il étoit revêtu, & prit parti en faveur de la Liberté opprimée sous le regne de Sigismond I. & sous celui d'Auguste. Raphaël de Lesno, Petit-fils de ce Prince, & Pere du Roi Stanislas, fut d'abord Porte-Enseigne de la Couronne, puis Palatin de Kalisch, ensuite de Lenczicz, & successivement Général de la grande-Pologne, & Grand Trésorier de la Couronne. Il s'acquitta si dignement de ces charges importantes, & termina si heureusement ses négociations en qualité d'Ambassadeur à la Porte Ottomane en concluant le Traité de Carlowitz, qu'il s'attira une gloire immortelle.

C'EST à présent au Lecteur impartial à juger si le Roi Charles XII. entêté de donner un nouveau Roi à la Pologne, pouvoit jetter les yeux sur un Prince plus distingué par sa naissance.

sance. Mais ce n'étoit pas par cet endroit-là seul que Stanislas méritoit une Couronne. Ce Prince avoit hérité tout à la fois la grandeur & les vertus de ses Ancêtres: elles se firent appercevoir dès son enfance, & parurent dans tout leur jour, à mesure que les soins d'une heureuse éducation suppléerent au défaut de l'âge. Il étoit l'unique Rejetton d'une Race illustre; on n'oublia rien pour perfectionner un Prince qui promettoit beaucoup. Dès l'âge de douze ans il marqua tant d'habileté dans tous les genres d'exercices auxquels on destine ordinairement la Noblesse, que malgré la foiblesse de son corps, il fut l'admiration de ses spectateurs.

ON rapporte un fait assez singulier du Gouverneur de ce Prince. On veut que ce Prêtre Italien, homme versé dans la Chiromancie, prédit dès lors à son Eleve une partie de ce qui lui arriveroit dans la suite. Voici les circonstances de cette prédiction. Un jour, interrogé par le vieux Palatin sur le destin de Stanislas son Fils, ce Gouverneur répondit en ces termes:

Bis

Bis solium ascendet, & vitam mœrore mixtam habebit; c'est-à-dire, ce Prince montera jusqu'à deux fois sur le Trône; cependant sa vie sera traversée de peines & d'infortunes. Le vieux Palatin aiant repliqué par ces paroles, *Quod Deus avertat!* Dieu l'en préserve, ce Prêtre lui dit, *Sed tandem Diadema Regium bello assecutus, summâ animi tranquillitate discedet.* Après que ce Prince aura enfin obtenu la Couronne par la force des armes, il la quittera avec une grande tranquillité d'esprit. Ce fut là-dessus, ajoute-t-on, que le Palatin se résigna au Décret du Ciel, en prononçant ces paroles: *Fiat voluntas Domini*, que la volonté de Dieu soit faite.

Nous laisserons à part la vérité de cette prédiction. Il suffira de dire qu'elle est d'autant moins susceptible d'attention, que le Roi lui-même est fort éloigné de s'en rapporter aux règles d'une Science chimérique. Joint à cela que cette idée est celle de toute personne raisonnable, & qu'il n'est point d'Ecrivain qui puisse combattre notre incertitude sur la vérité de

de cette prédiction. Une chose beaucoup moins équivoque que celle-ci, est que ce Prince à l'âge de dix-huit ans fut élu Nonce pour la deuxième fois; qu'il assista aux Diétes en cette qualité; qu'il s'y distingua du grand nombre par ses manières engageantes & par son éloquence, & qu'il s'attira par-là, non seulement l'estime du Roi Jean III. mais encore reçut de la bouche de ce Prince des assûrances de sa protection.

Ces témoignages de la bienveillance de son Souverain ne servirent qu'à animer davantage le jeune Lesczynski à rechercher avec empressement toutes les occasions de servir le Roi & d'être utile à la Patrie. Dans cette vûe il pria le Palatin son Pere de lui permettre de voïager, dans l'intention d'étudier le génie des Cours étrangères, & d'acquerir par-là toutes les qualités nécessaires à un Membre de la République. Sa demande lui fut accordée: le terme de son absence fut fixé à deux ans; l'âge avancé du Pere, & quelques circonstances qui regardoient le Fils en particulier, ne

ne permettoient pas qu'elle s'étendît au-délà de ce tems.

STANISLAS se transporta d'abord à la Cour de Vienne. Le service que lui avoit rendu Jean III. en délivrant cette Capitale, assiégée par les Turcs, avoit resserré plus étroitement que jamais les nœuds de l'Alliance qui avoit toujours uni cette Cour avec celle de Pologne. Dans ces dispositions il n'étoit pas possible qu'on ne fît une réception des plus satisfaisantes à un Etranger de cette considération, & qui d'ailleurs sembloit mériter ces égards par ses qualités & par sa conduite. De-là il prit le chemin d'Italie, & se rendit à Rome. Il y obtint du Pape Innocent XII. une audience particulière, & vit par les ordres du Pontife tout ce qui peut être digne de la curiosité d'un Etranger. Il semble que celle de Stanislas augmenta à la vûe de ce que lui offrirent de remarquable la Cour de Florence & la ville de Venise. Il fit un long séjour dans ces deux places, & reçut dans l'une & l'autre toutes les marques de distinction, dûes à

à sa naissance & à son mérite. Il parut à Florence *incognito*; mais son caractère & ses manières le firent connoître au Grand Duc, qui eut pour sa personne toute la considération possible.

APRE'S avoir ainsi passé l'Hyver en Italie, le Prince en partit au Printems, & continua son voïage pour la France; il arriva à Paris vers le commencement de l'Eté. Il avoit fait ses exercices en Pologne, il y avoit atteint à un certain dégré, il parvint ici à celui de perfection; de manière qu'il n'y eut aucun de ses collègues dont il ne s'attirât les regards & les applaudissemens. De toutes ces Ecoles celle de la Cour fut pour lui la plus essentielle. Muni de grandes recommandations, & proche parent du Roi Jean III. qui, comme on sait, s'étoit allié avec une des premières Maisons de France, il se présenta à la Cour, & y eut accès. Cependant le ménagement avec lequel il usa de cette liberté, plut au Roi, qui, charmé de ses manières & de sa conduite, eût encore été plus satisfait s'il avoit pû l'attacher à sa Cour. Peut-être eût-il ac-

accompli les ſouhaits du Monarque, ſans la triſte nouvelle qu'il apprit de la mort du Roi Jean Sobieski de très glorieuſe mémoire, & ſans les ordres qu'il reçut du Comte ſon Pere de retourner en Pologne. Ceux qui ont accompagné ce Prince dans ſes voïages, & qui ſont encore en état d'atteſter la vérité, conviennent unanimement que la Cour de France marqua autant de regret de cette ſéparation, que Staniſlas témoigna de douleur au moment de ſon départ.

Peut-etre ſeroit-il à propos d'interrompre ici le fil de l'hiſtoire pour nous donner le tems d'enviſager la qualité de cette ſéparation, comme un preſſentiment de tout cequi l'a ſuivi. En effet, Staniſlas ſe ſeroit plûtôt attendu à voir arriver l'impoſſible, que de s'imaginer qu'un Héritier de la Couronne de France entreroit un jour dans ſa Famille, & lui prépareroit dans ſes malheurs un refuge aſſûré, & un ſéjour exempt de toute inquiétude. C'eſt ainſi que les ſecrets de la Providence ſont impénétrables; c'eſt ainſi, dis-je, que d'une maniere ſurprenante

prenante elle diſpoſe de la fortune des hommes, dont elle n'enſévelit la ſource & le but dans la profondeur de ſa Sageſſe, qu'afin de tempérer la joie ou la douleur de ſes créatures, à meſure qu'elle permet que les choſes réuſſiſſent, ou échoüent.

Stanislas prit congé de Louïs XIV. & de toute ſa Cour dans les tranſports mutuels d'une vive tendreſſe. De là, il traverſa la Hollande & l'Empire, où aiant eu occaſion d'examiner de près les manières de pluſieurs Cours différentes, il arriva en Pologne, qui déploroit amérement la perte du vrai Pere de la Patrie en la perſonne du Roi Jean III. Immédiatement après ſon retour, Staniſlas fut honoré de la charge de Staroſte d'Odolanow, & en cette qualité il fut mis à la tête des Députés, chargés de faire les complimens de condoléance à la Reine Doüairière au nom des Palatinats de la grande Pologne. Zaluski parle entre autres choſes de cette Députation, dans des termes qui prouvent avec combien de grace & d'élo-

d'éloquence Stanislas s'acquitta de sa commission.

Nous avons déjà parlé de la fâcheuse situation où la mort du Roi plongea le Roïaume de Pologne. Cet interregne étoit si dangereux, si critique, qu'il falloit une attention particulière pour se soutenir. Il est aisé de juger que la Famille de Lesczynski ne fut pas exempte d'embarras; plus elle étoit nombreuse, & plus elle étoit sujette à être tentée. Enfin, le moment vint que toute la République se divisa en deux Partis: l'un se déclara pour le Candidat proposé par la France; l'autre se rangea du côté de celui de Saxe. Il étoit probable que chaque Parti feroit des efforts pour engager la Famille de Lesczynski à entrer dans ses intérêts; il est même vrai que par l'effet d'un attachement naturel à la Maison de Bourbon, cette Famille paroissoit avoir pour elle bien des égards. Cependant le bien de la Patrie fut le motif qui fit prendre au Palatin de Lenczicz & à son Fils une voïe toute dif-

différente. L'intérêt n'étoit pas pour ce Seigneur un appas séduisant; ses richesses le mettoient au-dessus de pareilles ressources, chacun étoit prévenu de son desintéressement, & on savoit lui rendre justice, en ce qu'il avoit toujours préferé le bien de la République à ses propres avantages. Plein de ce sentiment, le Palatin confirma l'Election du feu Roi Auguste II. assista en 1697. au Couronnement de ce Prince, & fit la fonction de porter devant lui les marques ordinaires de la Roïauté. Ce fut le même jour que Sa Majesté créa le Staroste d'Odolanow, Fils de ce Palatin, Echanson de la Couronne; charge, dont il s'est acquitté depuis au grand contentement de son Souverain.

UNIQUE héritier d'une si puissante Famille, Stanislas consentit à l'empressement qu'on lui témoigna d'en voir prolonger la durée par les fruits du mariage. En 1698. il se choisit une Epouse des plus accomplies du Roïaume, & aussi distinguée par la beauté, que par les richesses & par la vertu. C'étoit la Fille d'Opalinski,

Castellan de Posnanie, Seigneur recommandable par son zèle envers la Patrie, & qui mourut six ans avant Czarnkowska son Epouse, décédée à Brest le 8. de Décembre 1701. Catherine Opalinska étoit née en 1680. & étoit alors âgée de dix-huit ans. On comptoit qu'elle avoit sous sa dépendance soixante villes & cent cinquante villages; dot très considérable. Le 25. de Mai de l'année suivante le Ciel bénit ce mariage par la naissance d'une Princesse, qui fut nommée *Anne*: cependant l'affliction succéda bientôt à la joie; cette Princesse mourut, & il semble qu'en mourant, elle ait voulu donner plus de relief à la réputation de celle qui la suivit. Celle-ci s'appella *Marie*, & nâquit le 23. de Juin 1703. Heureux jour, qui, pour ainsi dire, fit éclore la gloire de la Maison de Lesczynski, & donna à la France une Reine contre l'attente de tout le monde!

CEPENDANT le Roïaume de Pologne étoit entré en guerre avec la Couronne de Suéde. Nous avons déjà parlé des motifs qui donnerent lieu



Catherine Opalinska
Reine de Pologne.

lieu à ces hostilités; nous avons touché quelque chose de leurs commencemens & de leurs suites, il paroît inutile de nous étendre davantage sur ce point. Il n'est presque personne qui n'ait en main de quoi s'en instruire; d'ailleurs il seroit plus expédient pour nous de perdre tout à la fois le souvenir de cette guerre & des biens qu'elle nous a enlevés, s'il dépendoit de nous d'oublier nos malheurs, comme il nous est libre de nous plaindre. Pour donner à cette histoire tout l'éclaircissement nécessaire, nous ne pouvons légitimement nous dispenser de parler du malheur qu'eut la Famille de Lesczynski d'encourir la disgrace du Roi Auguste à l'occasion de la présente guerre & des troubles de la Maison de Sapieha, lors même que cette Famille s'empressoit de donner à son Souverain des marques éclatantes de sa fidélité.

LE Roi, par une suite de la grande confiance qu'il avoit en la personne du Trésorier de la Couronne, homme d'une sagesse reconnue &

d'une expérience consommée dans les affaires, lui avoit remis, conjointement avec le Palatin de Kalisch, le soin de terminer les différends de la Maison de Sapieha. Ces deux Conciliateurs, sur-tout le premier, eurent le bonheur de vaincre l'opiniâtreté des Chefs de cette Maison, jusque-là qu'ils se rendirent à Varsovie & se réconcilierent avec le Roi. Cette réconciliation ne fut que simulée; aussi ne dura-t-elle qu'autant que les Sapieha trouverent occasion de renouveller leur ressentiment. Elle s'offrit lorsque les Suédois vinrent camper sur les frontières de Lithuanie. Ils avoient besoin de secours pour parvenir à leurs fins; ils jugerent à propos de se jetter dans leur Parti. Dans cet intervalle la Diéte se tint à Grodno, où le Trésorier de la Couronne harangua le Roi dans des termes fort pathétiques, & qui renfermoient tous les sentimens dont est capable un Sujet zélé pour sa Patrie. Cependant son discours fut contredit & pris en mauvaise part, entre autres par Prebendow,

bendow, Vaivode de Marienbourg, ennemi le plus déclaré de ce Seigneur. Ce Vaivode ne s'en tint pas là, il fit entendre au Roi que le Trésorier de la Couronne ménageoit des intrigues avec le Roi de Suéde; ce qu'il s'efforça de prouver par une lettre du Comte de Güldenstern. Il ajouta que le Palatin Lesczynski, en qualité de Général de la grande Pologne, aiant été chargé de la part de Sa Majesté d'user de prudence envers les Suédois, & de ne les pousser à bout que dans un cas de nécessité, il ne se conformoit aucunement à ses ordres, puisqu'il avoit pour eux plus de ménagement que sa commission ne portoit. Enfin, toutes ces suggestions furent relevées par une lettre qui tomba entre les mains du Roi; elle étoit écrite par l'épouse du Palatin de Lenczicz, qui y accusoit de connivence le Trésorier de la Couronne avec la Cour de Suéde.

QUELQUE apparentes que fussent ces preuves, néanmoins, loin d'y avoir rien de vrai, ce n'étoit qu'un

qu'un tiſſu de calomnies de la part du Vaivode de Marienbourg. C'eſt aſſez l'ordinaire qu'elles faſſent impreſſion, elles en firent une ſi grande ſur l'eſprit du Roi, que non-ſeulement il conçut de la haine pour le Tréſorier de la Couronne; mais encore ne put s'empêcher de lui faire annoncer ſa diſgrace. Il y a apparence que ce Prince reconnut dans la ſuite l'innocence de l'Accuſé, puiſqu'il le fit aſſûrer de ſa bienveillance par Zaluski, Evêque de Warmie; mais ce Seigneur fut ſi ſenſible à l'injuſtice qu'on lui faiſoit, qu'il réſolut d'abandonner le Roïaume à ſon mauvais ſort, & de ſe retirer avec ſon Fils à Oelſs, ville de Siléſie. Le jour même de ſon départ il écrivit au Roi une lettre fort touchante, & dans laquelle il tâcha de prouver ſon innocence. Il ne quitta alors ſa Patrie que pour n'y plus revenir: la mort prévint l'effet de l'entremiſe de l'Evêque Zaluski, & lors même qu'il fut ſur le point de ſe rendre à Thorn où étoit le Roi Auguſte, ce Seigneur mourut à

à Oelſs le 31. de Janvier 1703. Staniſlas, ſon Fils unique hérita des vaſtes domaines que poſſédoit feu ſon Pere; il retourna auſſi-tôt en Pologne, réſolu de ſuivre & d'exécuter ſes projets. Cependant les affaires avoient tellement changé de face par la combinaiſon des circonſtances, qu'il crut devoir plûtôt profiter du tems pour conſerver ſa perſonne & ſes biens, que de ſonger à cultiver les bonnes graces du Roi.

NOUS avons dit que la victoire, remportée par le Roi de Suéde à Pinczow ou Cliſſow, avoit rendu ce Prince ſi fier & ſi intraitable, qu'il ne vouloit point entendre parler de paix; nous ajouterons qu'à l'Aſſemblée, convoquée à Varſovie par le Primat, ſous le prétexte d'une pacification, il mit la violence en uſage pour faire dépoſer le Roi Auguſte. Quelque preſſantes que fuſſent les raiſons qu'alleguerent à ce Prince ſes Miniſtres les plus confidens, quelque ſoin qu'ils priſſent de lui remontrer les fâcheuſes conſéquences qui pouvoient réſulter de

 cet-

cette démarche, ils ne purent rien gagner sur son esprit. Ce Monarque étoit si entêté de son dessein, qu'il dit publiquement en termes exprès: *Dussai-je rester cinquante ans en Pologne, je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le Roi.* Tout sembloit concourir à ses fins. L'armée de Saxe, quoique réquipée, quoique postée près de Pultusk aussi avantageusement qu'il se puisse, fut si consternée à la vûe de ce Héros, que la moitié de l'armée se débanda & prit la fuite. Le Général Steinau fit une courte résistance, & se vit obligé de suivre l'exemple des autres. A cette infortune succéda le siége de la ville de Thorn. Quoique celles de Dantzig & d'Elbing aient été exemptes d'un pareil sort, cependant la première fut mise à de grosses contributions, & la seconde fut extrêmement foulée par les quartiers qu'on l'obligea de fournir aux troupes, qui malgré cette charge lui enleverent près de deux cens canons de fonte.

DANS ces entrefaites une partie de

de l'armée de la Couronne se joignit à la Confédération de Varsovie, & élut de plein gré Stanislas, Palatin de Posnanie, pour la commander. Ses raisons étoient, que faute d'avoir eu un Chef convenable, elle n'avoit fait jusqu'alors que rôder de côté & d'autre sans commandement, sans solde, & que malgré elle, elle avoit été obligée d'être à charge aux habitans de la campagne. Cette élection fut pour Stanislas un nouveau sujet d'inquiétude. En effet, ne point agréer ce poste, c'étoit exposer au pillage tous ses biens, qui sans cela n'étoient déjà que trop endommagés. Quiconque connoît les risques que court la République de Pologne en tems de guerre, conviendra facilement que ces sortes de brigandages ont toujours été à craindre. D'ailleurs, Stanislas avoit lieu d'appréhender que le Roi ne desapprouvât le choix qu'on avoit fait de sa personne. C'est pourquoi il prit le parti de lui écrire, & protesta que la Confédération de Varsovie n'avoit d'autre intention que de conserver

 la

la perſonne Roïale, & de rétablir la liberté & la tranquillité publique; ajoutant que pour lui, il ſeroit inviolablement attaché aux intérêts de Sa Majeſté. Le ſentiment de Zaluski étoit de tâcher d'attirer l'Aſſemblée de Varſovie dans le parti du Roi; mais au lieu de ſuivre ce prudent avis, on maltraita fort ſes Députés, ſans avoir égard au caractère d'une Nation, à qui les duretés ſont inſupportables. En un mot on rejetta les ſages conſeils des anciens Sénateurs.

Les eſprits que le Primat avoit aigris, en exagérant l'enlevement des deux Princes dont nous avons parlé, s'échauffoient tous les jours de plus en plus. Le Prince Alexandre Sobieski s'étoit rendu auprès du Roi de Suéde pour le ſolliciter de venger la querelle de ſes freres. Ce Monarque, qui par cet endroit-là même ſe voioit traverſé dans ſon projet, impatient d'ailleurs de le mettre en exécution, n'héſita point de faire offrir au Prince Alexandre la Couronne, dont il avoit voulu diſpoſer en

en faveur d'un de ſes freres; mais celui-ci remercia le Roi de la grace qu'il vouloit bien lui faire, & lui donna lieu d'être étonné d'un refus, que peut-être le Prince Alexandre eût épargné, s'il avoit eu moins d'eſtime pour ſon Frere, & plus d'inclination pour la gloire.

Telle étoit la ſituation des affaires en Pologne, lorſque Staniſlas fut député au Roi de Suéde par la Conféderation de Varſovie. Il étoit chargé de repréſenter à Sa Majeſté l'embarras où ſe trouvoient les Etats du Roïaume par rapport à l'enlevement des deux Princes Sobieski, & de la ſupplier de vouloir bien ſans perte de tems travailler à diſſiper les maux qui déſoloient la République. Le Roi ne connoiſſoit ce Député que de réputation, ſon abord lui plut. Un air majeſtueux, ſincère & affable brilloit dans ſes yeux. Ses manières, & les graces dont elles étoient accompagnées, ſa phyſionomie, ſa preſtance, furent autant d'attraits dont le Roi fut frappé. Plus l'entretien fut long, & plus les qualités

lités du Député se développerent, plus son éloquence & la sage précaution qui régloit ses discours, charmerent ce grand Connoisseur en fait de gens de mérite. Ce n'étoit pas la coutume de ce Monarque de tenir de longues conferences; il s'empressa d'en avoir une avec le Palatin, & qui roula sur les affaires les plus importantes de la République. Il y fut question du Roi Auguste, du Primat, de la réunion de l'Assemblée de Varsovie, de l'enlevement des deux Princes Sobieski, & autres matières d'Etat. Le principal objet qu'eut le Roi dans cette longue conférence, fut de s'instruire plus amplement du caractère du Palatin; il le pénétra si à fonds, qu'il dit hautement qu'après lui, il ne connoissoit personne qui eût un talent aussi particulier de gagner les Partis & d'ajuster les Differends. Il manquoit au Roi quelque chose de plus pour appuier son jugement: c'étoit de s'informer exactement de toutes les particularités qui regardoient le Comte Lesczynski; il eut la satisfaction d'apprendre

prendre qu'il ne s'étoit point trompé dans l'opinion qu'il en avoit conçue.

En effet, Stanislas avoit eu une éducation bien différente de celle que l'usage a établie dans les familles de Pologne. Dès sa jeunesse il avoit été élevé dans les fatigues continuelles des pénibles exercices; il ne couchoit la plûpart du tems que sur un simple matelas, & se servoit moins de ses Domestiques pour sa commodité particulière que pour celle d'autrui. Il les dispensoit du devoir d'habiller & de deshabiller leur Maître; il regardoit ce service que les jeunes gens souffrent qu'on leur rende, comme une délicatesse inexcusable & digne du Sexe. Il passoit pour un prodige parmi ses sujets; sa libéralité, sa douceur, son attention pour eux, étoient relevées par une tempérance, d'autant plus admirable, qu'elle se trouve rarement attachée à la conduite des Grands de la Nation. Chacun faisoit l'éloge du naturel équitable de ce Prince, qui, animé par l'exemple d'un de ses Ancêtres, surnommé *Publicola* pour avoir pris la dé-

défenſe de la Liberté opprimée, s'efforçoit de marcher ſur ſes traces, & de témoigner le même attachement par des effets nouveaux.

CEPENDANT le Primat s'étoit rendu auprès du Roi de Suéde. Ce n'étoit pas pour faire ſentir à ce Prince combien il ſeroit difficile d'élire un nouveau Roi de Pologne; c'étoit plûtôt pour tâcher de prolonger l'interregne, pendant lequel il avoit l'avantage de repréſenter la perſonne du Roi. Charles XII. n'avoit rien plus à cœur que de faire remplacer de ſon autorité un Trône, qu'il avoit rendu vacant par ſa puiſſance. Deſireux de ſavoir le ſentiment du Primat ſur le choix qu'il avoit à faire, il lui demanda lequel parmi le nombre des Grands du Roïaume il en jugeoit le plus digne. Autant cette demande cauſa du déplaiſir au Primat, autant eut-il d'adreſſe à y repondre. Il nomma trois Seigneurs qui lui paroiſſoient les plus capables de gouverner. Cependant il en fit un portrait ſi bizarre, que le Roi comprit qu'il n'étoit porté ni pour l'un

l'un ni pour l'autre. Le premier qu'il propoſa, fut le Prince Sapieha; mais dont la fierté & l'eſprit dominant, diſoit-il, ne ſimpathiſoient à aucun égard avec le génie d'un peuple auſſi libre que l'étoit la Nation Polonoiſe. L'autre, fut Lubomirski, Grand-Maréchal de la Couronne, Seigneur, âgé de ſoixante ans ou à peu près; âge qui, ſelon le ſentiment du Primat, étoit ordinairement ſuſceptible d'épargne & d'avarice. Le troiſième, fut le Palatin de Poſnanie, à qui il n'eut à reprocher que le défaut de jeuneſſe & le manque d'expérience. *Qu'appellez-vous jeuneſſe*, répondit le Roi à l'occaſion de ce dernier? *Ne ſommes-nous pas l'un & l'autre à peu près du même âge?* Là-deſſus aiant tourné le dos au Primat, il lui fit connoître qu'il y alloit du ſérieux. Ce jeune Héros étoit alors dans ſa vingt-deuxième année, au lieu que Staniſlas avoit déjà accompli ſa vingt-ſeptième; de manière que les raiſons du Primat ne ſervirent qu'à le rendre lui-même ſuſpect au Roi de Suéde. En effet, il ſembloit que

que ce reproche rejailliſſoit ſur Sa Majeſté, comme ſi la ſageſſe & l'expérience dépendoient uniquement du ſecours de l'âge. Après cela, doit-il paroître étonnant que Charles XII. dépêchât le Général Horn à la Confédération de Varſovie pour lui faire part de ſes intentions, & pour lui ſignifier qu'en conſéquence elle eût à élire un nouveau Roi dans l'eſpace de ſix jours; ajoutant qu'il reſſentiroit un vrai plaiſir, s'il apprenoit que par une conformité de ſuffrages elle eût fait choix de la perſonne du Palatin de Poſnanie.

C'EST quelque choſe de ſingulier, quoique l'expérience journalière nous l'apprenne, que nous ignorions ſouvent toutes les circonſtances d'une affaire, tandis qu'elles ſont connues d'ailleurs. Cela arrive, ou parce qu'on ſuppoſe qu'elles nous ſeront révelées, ou parce que nous n'avons perſonne aſſez ſincère, & qui ſe faſſe un devoir de nous en inſtruire. Tel étoit le ſort de Staniſlas. Par-tout on s'entretenoit de lui; par-tout on le regardoit comme Souverain, ſans qu'il ſût

ſût ce qui ſe paſſoit à ſon égard. Il étoit même déjà Roi de Pologne, avant qu'il apprît le changement de ſa condition.

LE Comte de Horn arriva à Varſovie le 7. de Juillet. A peine y fut-il arrivé, qu'il fixa au 12. du même mois le jour de l'Election. Le Primat qui connoiſſoit à fonds l'intention du Roi de Suéde, & qui ſavoit combien elle étoit contraire à ſes vûes, mit tout en uſage pour diſpoſer les Grands du Roïaume à parer ce coup, du moins à ne point agréer la Convocation. Mais il ſemble que le Ciel, réſolu de tirer vengeance des fourberies du Cardinal, permit que l'Election ſe fît. Le tems a décidé ſi ce fut à l'avantage, ou au préjudice de celui en faveur de qui ſe réunirent les ſuffrages. Voici les circonſtances de cette Election.

ON s'aſſembla vers les trois heures après-midi dans l'endroit aſſigné pour cet effet. Il étoit pourvû d'une bonne garde de troupes Suédoiſes; ce qui étonna fort Jenezalski, Porte-

En-

Enſeigne de Bielski, & les Nonces de Podlachie. Le Primat ne s'y trouva pas; & affectant de paroître fidèle à Auguſte ſon Roi légitime, il s'éloigna avec les Palatins de Poſnanie, de Lenczicz & de Siradie. Swiecicki, Evêque de Poſnanie, fut obligé de ſuppléer au défaut du Primat & d'en faire les fonctions, comme celui qui après le Cardinal, étoit le plus reſpectable de tous les Eccléſiaſtiques préſens à l'Election. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, ce fut que le Comte de Horn & deux autres Généraux y aſſiſterent perſonnellement en qualité d'Envoiés Extraordinaires. On prétend même que le premier parut au Champ d'Election dans le même équipage, qu'étant deſcendu de cheval, il avoit mis pied à terre; c'eſt-à-dire, tout botté & tenant un foüet à la main.

Après avoir ſelon la coutume conſumé le tems en pompeuſes harangues, & qui dans le fonds n'aboutiſſent à rien, il étoit déjà neuf heures du ſoir ſans qu'on eût fait le moindre progrès; il étoit même à crain-

craindre qu'on n'en fît aucun. Pluſieurs Députés formoient de grandes oppoſitions; le Maréchal lui-même étoit fort éloigné de tomber d'accord. Tantôt ils repréſentoient qu'il étoit impoſſible qu'on procedât à une Election dans les formes, à cauſe de l'abſence du Primat & de quelques autres Sénateurs; tantôt qu'il falloit que ceux de la petite Pologne & de Lithuanie y concouruſſent par leur préſence & par leurs ſuffrages. Enfin, le Comte de Horn trouva moïen de perſuader l'Evêque de Poſnanie, qui au nom de la République proclama Staniſlas Leſczynski, Roi de Pologne. Auſſi-tôt après on entendit une voix qui s'éleva de la multitude, & qui fit retentir ces paroles: *Vive Staniſlas, Roi de Pologne.* Chacun s'empreſſa de faire les mêmes vœux, & ces cris furent cauſe qu'on ne put entendre ceux que poufferent les Oppoſans. Qui ſe ſeroit imaginé que cette voix fût celle du Roi de Suéde? Ce Prince s'étoit clandeſtinement tranſporté à Varſovie, & de-là au Champ d'Election, où

où il s'étoit gliſſé parmi ceux qui avoient droit de ſuffrage. C'étoit-là un effet de ſon ambition ; il vouloit avoir la gloire de participer lui-même au choix d'un nouveau Roi, comme il avoit eu celle de dépoſſéder l'autre. En mémoire de cette Election, on frappa une Médaille aſſez remarquable. D'un côté on y voioit le buſte du nouveau Roi, armé de toutes piéces, la tête découverte, & orné du Manteau Roïal, avec ces mots : D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ. C'eſt-à-dire, *Staniſlas I. par la grace de Dieu Roi de Pologne.* De l'autre côté paroiſſoit une fuſée qui montoit en l'air. La Légende, IN SPLENDOREM RAPITUR, ſignifie, *La brillante élevation de Staniſlas.* L'Exergue : STAN. LESCZYNSKI IN REG. POL. ELIGITUR. 19. JUL. ANNO 1704. *Staniſlas Leſczynski, élu Roi de Pologne le* 19. *Juillet* 1704.

BRISONS ſur cette matière ; il eſt tems d'examiner de plus près quels étoient les ſentimens de ce nouveau Roi, eu égard à des circonſ-

tances

N. II.

D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ.

IN SPLENDOREM RAPITUR.

STAN. LESCZYNSKI
IN REG. POL. ELIGITUR
19 IUL. A O. 1704.

I. Besoet sculp.

tances si étonnantes. Pour peu qu'on démêle soigneusement tout ce qui s'est tramé depuis le commencement jusqu'à la fin, on verra que le Palatin de Posnanie n'a jamais eu dessein de détrôner le Roi Auguste en accédant à la Confédération de Varsovie; & loin qu'on puisse le soupçonner d'avoir eu de pareilles vûes, jamais il ne lui vint dans l'esprit d'aspirer à la souveraineté. Nous avoüerons que sa naissance, ses richesses & ses qualités personnelles le mettoient au-dessus de tout ce qu'il y avoit alors de personnages respectables dans le Roïaume; cependant Stanislas étoit trop spirituel, trop pénétrant, trop sincère pour briguer la Couronne. On ne croit pas qu'on puisse nous accuser de flatterie & d'indulgence; ce fait est établi par des preuves si convainquantes, qu'il faudroit être dépourvû de bon sens, ou aveuglé par la partialité pour ne point s'y rendre. L'unique objet qu'eut Stanislas en participant à la Confédération de Varsovie, fut de maintenir autant qu'il seroit possible,

la Liberté de la Nation, & de prévenir par l'efficace d'une paix générale les attentats auxquels elle étoit exposée. Cette flatteuse esperance fut celle dont se servit le Roi de Suéde pour gagner les Etats conféderés. En effet, de qui pouvoient-ils attendre, de qui pouvoient-ils obtenir une paix si desirable, sinon d'un Conquérant, de la discrétion duquel il dépendoit de l'accorder ? Peut-être nous dira-t-on que les Conféderés eux-mêmes mirent obstacle à la paix, en se détâchant de la Conféderation de Sendomir pour entrer dans celle de Varsovie. Il ne seroit pas difficile non seulement de faire voir que cette seconde Conféderation occasionna réellement la scission qui se fit dans la première, mais encore de prouver que la plûpart des Sénateurs, conféderés en faveur d'Auguste, s'étoient plûtôt laissés entrainer par l'amour des présens & de leur intérêt particulier, que par un principe de devoir & d'attachement pour leur Souverain. Une preuve évidente de la vérité de ce que nous avançons, est

l'étonnement que causa à l'Assemblée de Varsovie, & à Stanislas en particulier, la proposition qu'on y fit de détrôner le Roi. Quoi qu'il en soit, du moins cette raison suffit-elle pour montrer combien le Palatin de Posnanie étoit éloigné de prétendre à la Couronne. Dès que ce Seigneur eut pénétré la ferme résolution du Roi de Suéde, & qu'en homme prudent & sage il en eut prévû les conséquences, il s'efforça de persuader au Monarque de faire en considération du Prince Alexandre Sobieski, ce que l'infortune du Prince son Frere l'empêchoit de faire en sa faveur; il accompagna même ses sollicitations de marques sensibles de contentement que lui procureroit une pareille déference.

Il est certain que Stanislas se seroit comporté tout autrement, si dans ses vûes il y avoit eu moins d'innocence & plus d'artifice. Paroît-il étonnant qu'il ne se soit point excusé, comme s'excusa le Prince Alexandre, d'accepter l'offre qu'on lui fit du Diadême, il paroîtra encore plus extraordinaire qu'il ne l'accepta que par-

parce que le zèle dont il bruloit pour ſa Patrie, l'obligeoit d'en conſulter le repos & la tranquillité. D'un côté il voioit l'Etat ſur le penchant de ſa ruine, de l'autre, les Membres, irrités, deſunis, denués de Chef, d'appui & de ſecours. Il connoiſſoit l'intention du Roi de Suéde, & n'ignoroit point l'entêtement de ce Prince; il étoit au fait des pratiques ſecrettes du Primat par l'expérience qu'il en avoit faite à ſon préjudice; enfin, il s'imaginoit qu'on ne pouvoit mieux faire, que de profiter du tems pour rendre à un Corps ſi conſidérable un nouveau Chef en la place de celui qu'on lui avoit enlevé de force, & qu'on prévoioit en devoir être ſéparé pour jamais, ou ne pouvoir lui être réuni que très difficilement. Il faiſoit attention aux caprices du Deſtin, qui ſembloit l'avoir choiſi pour prévenir les ſouhaits d'un Monarque, & pour lui complaire en les accompliſſant; Monarque, qui tout à la fois avoit l'autorité de commander ſouverainement, & la force de ſe faire obéir. En un mot, ce généreux Palatin aima

mieux ſe ſacrifier pour le bien de ſa Patrie, que de la voir périr par un enchaînement affreux de troubles & de malheurs. On ſait que l'évenement n'a point concouru à favoriſer ces plauſibles intentions; c'eſt un de ces ſecrets inconnus aux hommes & réſervés à la divine Providence, qui dirige tout à ſon gré, ſans avoir égard aux vœux de ſes créatures. Rentrons en matière.

Le lendemain du jour de l'Election de Staniſlas, le Roi de Suéde le fit prier de ſe rendre à ſon Quartier général. Le nouveau Roi s'y tranſporta, & y fut reçu avec toutes les marques de diſtinction dûes aux Têtes couronnées. Bientôt après il y reçut les ſoumiſſions du Primat & de tous ceux, qui, conjointement avec ce Prélat, s'étoient abſentés au jour de l'Election. Cette cérémonie ſe fit au Quartier général à la vûe de tout le monde. Il y eut moins de ſincérité que d'extérieur: le nouveau Roi s'en apperçut, & ſut ſe contraindre; il les reçut tous, mais avec un air ſi engageant, qu'ils furent convaincus que

tout autre que lui, doüé de ses qualités personnelles, seroit le Roi le plus accompli qu'ils pussent desirer.

CHARLES XII. ne négligea aucune occasion capable de procurer de la gloire au nouveau Roi, & de contribuer à la sûreté & à la tranquillité de sa personne. Avant tout, il fit adresser à tous les Palatinats & Districts du Roïaume un Universal, en forme de Lettres-patentes. Cet Universal, qui fut affiché dans toutes les Provinces, devoit servir de serment de fidélité pour les Sujets & Vassaux de la Couronne. On ne laissa rien à desirer au nouveau Roi, ni du côté des troupes, ni du côté des munitions. Les Confédérés de Sendomir l'avoient publiquement déclaré rebelle; ces préparatifs étoient destinés pour les contraindre à se soumettre de bonne grace, ou pour les y obliger par la force, & pour parvenir ainsi au point essentiel, qui étoit de rétablir la paix & la tranquillité dans le Roïaume. Dans cette intention Charles XII. marcha à Lemberg le mois suivant. Il avoit été informé que le

trésor de son Ennemi y étoit en dépôt, & que les principaux Seigneurs du Roïaume y avoient sauvé ce qu'ils avoient de plus précieux. Il attaqua cette place, la prit d'assaut le 6. de Septembre, & y fit en effet un butin plus considérable qu'il ne se l'étoit peut-être imaginé. Autant ce Monarque eut de bonheur dans ses entreprises, autant Stanislas fut malheureux. Il y avoit à peine six semaines qu'il portoit le titre de Roi, lorsqu'un accident imprévû faillit à le lui faire perdre. Varsovie étoit alors le lieu de sa résidence, & il étoit sur le point d'en sortir pour marcher au siége de Lemberg, quand il reçut la nouvelle que le Roi Auguste s'approchoit de cette ville avec une armée de vingt mille hommes. Ce Héros, aiant rétabli en peu de tems la perte qu'il avoit faite dans son dernier échec, pénétra par des chemins détournés, & fit tant de diligence pour être à portée de Varsovie, qu'il trompa le Roi de Suéde, malgré tous ses préparatifs & les précautions qu'il avoit prises. Ce dernier avoüa à la gloi-

gloire de ſon Ennemi, qu'il ne s'étoit point attendu à un pareil exploit de bravoure.

DANS ce tems-là Varſovie n'étoit point en état de défenſe. Le Comte de Horn y commandoit, & n'avoit avec lui que quinze cens hommes qui tenoient lieu de garniſon. Un corps de dix mille hommes étoit au ſervice du Roi Staniſlas; ils étoient tous Polonois, je veux dire du nombre de ces Soldats qui font conſiſter la vraie bravoure à échapper au danger par la fuite, afin de pouvoir ſe rallier & ſe repréſenter dans l'occaſion. Ajoutons à cela que Varſovie fourmilloit encore de zélés partiſans du Roi Auguſte, & qui, malgré l'hommage qu'ils avoient rendu au nouveau Roi, n'attendoient peut-être que le moment de favoriſer l'entrepriſe de leur premier Souverain. Dans cette conjoncture il étoit de la prudence de veiller à ſa ſûreté par une retraite faite à propos. Le Roi Staniſlas qui couroit le plus de riſque, fut celui qui penſa le moins à ſe garantir. L'intrépidité avec laquelle il avoit bravé en différentes occa-

caſions les aſſauts de ce tems orageux, l'avoit accoutumé au péril, & lui avoit donné une eſpèce d'inſenſibilité, qui le rendoit moins attentif à ſa conſervation qu'à celle d'autrui. Il ſe donna des ſoins pour mettre à couvert la Princeſſe ſa Mere, la Reine ſon Epouſe, avec les deux Princeſſes qui l'avoient accompagné, & les fit conduire à Poſnanie, eſcortées d'un bon nombre de troupes. Enſuite il laiſſa au choix des Seigneurs de ſa Cour qui avoient pris le parti de le ſuivre, de ſe retirer où ils jugeroient à propos, ou de partager avec lui les ſuccès de ſa fortune. Le Primat fut le premier qui s'enfuit à Dantzig; & ſi j'excepte le ſeul Evêque de Poſnanie, à qui le Roi fut plus redevable de ſa compagnie à la goute dont il étoit tourmenté, qu'à l'inclination qu'il avoit de reſter auprès de ſa perſonne, il n'y en eut pas un qui ne ſuivit l'exemple du Cardinal. Ce Prince, quoiqu'abandonné, ne s'abandonna pas lui-même; plein de courage, il voulut ſeul tenir ferme & attendre l'effet de ſon deſtin, dont la rigueur ſe faiſoit

ſentir dès le moment même de ſon Avenement au Trône. Que dire de cette réſolution? N'étoit-ce pas vouloir tenter le danger & expoſer volontairement ſa liberté, ſa gloire & ſa vie? Cependant on eut bien de la peine à faire valoir ces raiſons, & à faire comprendre au Roi la néceſſité indiſpenſable où on étoit de faire une retraite. Enfin, il réſolut de ſortir de Varſovie, & de marcher à Lemberg ſous une eſcorte de ſix mille hommes qu'on avoit tirés de l'armée de la Couronne. Le Général Horn prit de ſon côté la précaution de ſe retirer dans le château avec le peu de troupes qu'il commandoit, réſolu d'y attendre tranquillement ſon ſort. Celui qu'il eut, fut de capituler après une courte réſiſtance, & de ſe rendre aux troupes Saxonnes priſonnier de guerre avec toute la garniſon. Sur les inſtances du Nonce Apoſtolique, l'Evêque de Poſnanie, malgré ſon incommodité, fut arrêté & conduit en Saxe, où il mourut quelque tems après.

LA ſatisfaction que procura ce ſuc-

cès au Roi Auguſte, ne fut pas de longue durée. Il ſemble qu'il n'avoit eu le bonheur de chaſſer ſon Rival, que pour lui donner occaſion d'en faire autant à ſon égard. Le cas arriva ſous les yeux du Roi de Suéde. Ces deux Héros en neuf jours de tems firent une marche de cinquante lieuës avec tant de ſuccès, qu'ils joignirent le Général Schulenburg. Ce fameux Capitaine, à qui le Roi Auguſte avoit confié le commandement de ſes troupes, fut d'autant plus allarmé de voir les Ennemis de ſi près, qu'il croioit en être éloigné de la longueur du trajet qu'ils avoient fait. Les deux armées en vinrent à la charge près de Punitz, village du Palatinat de Poſnanie. Le combat dura trois heures. Le Général Schulenburg fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ſes talens; cependant il fut obligé de plier, & de céder le champ de bataille aux Ennemis. Il fit une retraite; mais avec tant de prudence & de précaution, que quoique vigoureuſement pourſuivi, il ne put être entamé. La maniére dont ce Capitaine évita les in-

conféniens de la retraite, étonna le Roi de Suéde. Ce Prince n'hésita point de dire que Schulenburg les avoit tous furpaffé en valeur.

CET avantage ne fut pas le feul qu'on remporta: on s'étoit fignalé contre les Ruffiens dans la Courlande; on avoit eu le deffus dans la Lithuanie & dans la Pologne fur les Mécontens. Tous ces fuccès franchirent au Roi Staniflas le chemin de Varfovie, d'où il avoit été obligé de fe retirer peu de tems auparavant. Il y fut reçu avec des témoignages de joie moins équivoques qu'au tems de fon Election. La Nobleffe s'y rendit en foule, & fit voir par fes manières qu'elle reconnoiffoit que le caprice n'avoit eu aucune part au choix d'un Souverain, auffi victorieux par fes Armes, qu'établi par celles de fon Protecteur. La dernière perte que fit le Roi Augufte, le détermina à abandonner le Roïaume pour fe retirer à Drefde. Staniflas prit de-là occafion de penfer à fon Couronnement, & de faire toutes les difpofitions néceffaires pour cette Cérémonie.

EN conféquence on convoqua une Diéte à Varfovie, & le jour du Couronnement fut fixé au 4. du mois d'Octobre 1705. La Cour de Rome, informée de ces mefures, fongea à les rompre. Elle crut ne pouvoir mieux réuffir qu'en adreffant à tous les Prélats du Roïaume un Bref, par lequel il leur feroit défendu d'affifter au Sacre de Staniflas, fous peine d'Excommunication. Ce Bref fut fecrettement envoié à un Cordelier de Varfovie, avec ordre de le remettre en mains propres de tous les Prélats qui fe trouveroient alors dans cette ville. Ce Moine prit le 23. de Septembre pour s'acquitter de fa commiffion. Le premier à qui il s'adreffa, fut le Suffragant de Chelm; mais il en fut la dupe. Ce Prélat remit fur le champ au Roi la dépêche dans le même état qu'il l'avoit reçue. Le Commiffionnaire eut ordre de comparoître devant Sa Majefté, qui lui demanda avec quelle témérité il avoit ôfé fe char-

charger d'une pareille commiſſion. Le Moine chercha à s'excuſer, & rejetta la faute qu'il avoit faite ſur le Général de ſon Ordre, de qui il avoit reçu ce Bref, & à qui, diſoit-il, ſon devoir l'obligeoit d'obéir ſans réſerve. Cette démarche étoit digne d'un châtiment exemplaire; cependant le Roi trouva dans ſa clémence de quoi la punir avec moins de rigueur. Ce fut de ne point donner le tems au Moine de retourner à ſon Couvent, & de lui ordonner de ſortir incontinent de la ville.

Cela n'empêcha pas que le Bref ne fût inſinué au Primat à Dantzig; on eut même la malice de l'afficher pendant la nuit à la porte de ſon hôtel. Le Cardinal en fut piqué au vif; il s'en plaignit hautement aux Magiſtrats & les requit d'informer contre les auteurs de cette entrepriſe. Quelque exactes que furent les perquiſitions, il ne fut pas poſſible de rien déterrer; peut-être l'hôtel même du Cardinal ſervit-il d'azyle contre les pourſuites. Quoi qu'il en ſoit, ce fut pour lui un excellent prétexte de ne point aſſiſter au Couronnement. Ce-

Cependant, dès le 24. de Septembre il écrivit aux Etats qui ſe trouvoient à Varſovie, pour les prier d'en hâter la cérémonie, les aſſûrant que tout ce qu'ils feroient en conſéquence, ſeroit cenſé avoir été fait & réglé par lui-même. D'un autre côté il n'oublia pas de féliciter le Roi de ſon prochain Couronnement, & de lui ſouhaiter toutes les proſpérités imaginables pendant le cours de ſon regne. Le même jour parut un Edit, qui défendoit ſous de rigoureuſes peines à tous les Eccléſiaſtiques de Varſovie de ſe mêler en rien des affaires d'Etat. Cette précaution fut jugée néceſſaire pour prévenir les diſcordes qu'ils ont coutume de faire naître, ſoit ſous le prétexte de quelque néceſſité, ou du devoir de leurs charges.

Le 30. du même mois les Etats s'aſſemblerent au Château. L'Archevêque de Lemberg, que l'abſence du Primat autoriſoit à remplir ſa place, porta la parole, remercia les Sénateurs & les Nonces du zèle qu'ils témoignoient pour la Liberté de la Na-

Nation. Enſuite il propoſa quelques moïens, rélatifs aux Traités du Roi Staniſlas avec le Roi de Suéde; toucha pluſieurs matières différentes, & finit, en invitant l'Aſſemblée à y faire de ſérieuſes réflexions. Il s'agiſſoit de maintenir le nouveau Roi ſur le Trône; de faire une alliance contre la Ruſſie; de rétablir la Maiſon de Sapieha dans ſes emplois & dans ſes anciens domaines; d'accroître, d'affermir leur union contre le Parti opposé; d'obſerver exactement les articles contenus dans le Traité d'Oliva; enfin de preſcrire aux partiſans du Roi Auguſte un terme de deux mois pour ſe ſoumettre, & de déclarer ennemis de la Patrie ceux, qui, après ce tems écoulé, perſiſteroient dans leur obſtination.

TOUTE l'Aſſemblée examina avec beaucoup de préciſion les articles que nous appellons *Pacta Conventa*. Dès qu'ils furent tous dans les règles, le Roi ſortit le 3. d'Octobre du Palais de Bielinski, & ſe rendit à l'Egliſe de St. Jean, en cet ordre. Les Palatins & les Nonces en caroſſe, ſuivis

vis des Evêques & autres Eccléſiaſtiques, ouvroient la marche. Après eux venoit Sa Majeſté dans un caroſſe magnifique, précédée d'un grand nombre de Gentilshommes & des Gardes du corps. Deux rangées de flambeaux formoient un paſſage depuis le veſtibule de l'Egliſe juſqu'au grand Autel, où l'Archevêque de Lemberg en Habits Pontificaux reçut Sa Majeſté. Ce Prince ſe mit à genoux, & l'Archevêque lui fit la lecture des *Pacta Conventa* & du formulaire du ſerment requis pour leur obſervation. Enſuite Sa Majeſté fut reconduite au Palais avec le même cortége & les mêmes cérémonies, excepté qu'à ſon retour elle fut immédiatement précédée par l'Archevêque de Lemberg & l'Evêque de Kaminieck.

LE 4. d'Octobre, jour fixé pour le Couronnement, le Roi ſe tranſporta de grand matin au Château. Sa Majeſté avoit obſervé un jeûne pendant les trois jours précédens: elle s'étoit préparée de cette manière à faire ſes Dévotions pour ſe diſ-

disposer au Sacre. A dix heures du matin, lorsque tout fut prêt pour la Cérémonie, on fit signe aux Ambassadeurs de la Cour de Suéde de se rendre au Château. Ils y furent reçus avec toutes les marques de distinction dûes à leur caractère.

La cour du château étoit occupée par un Bataillon rangé en ordre, enseignes déploiées; tout y retentissoit du son des instrumens de musique. Les Ambassadeurs de Suéde descendirent de carosse vis-à-vis du grand escalier, où ils furent reçus par Poninski Maréchal de la Cour, & à quelques marches plus haut par le Prince Sapieha, qui les accompagna jusque dans la salle des Gardes. Le Colonel Poniatowski les y reçut de nouveau, & les conduisit jusqu'à la chambre du Roi. Là, les Ambassadeurs reçurent les complimens que leur fit le Castellan de Siradie avec un grand nombre de Gentilshommes, au nom du Roi & de la République. Ensuite le Grand-Trésorier de Lithuanie vint au-devant d'eux, & les introduisit dans la cham-

chambre même de Sa Majesté. Dès qu'elle leur eut donné audience, elle se rendit à l'Eglise de St. Jean de la manière suivante. D'abord marchoient les Pages & les Gentilshommes de la suite des Ambassadeurs de Suéde, suivis des Nonces & d'un grand nombre de Seigneurs Polonois. Après eux venoit le Porte-Epée de Posnanie, l'épée nue à la main, puis le Castellan de Radzieck portant le globe Impérial, & ensuite les Castellans d'Uladislavie & de Leur, chacun munis d'un sceptre. Les deux couronnes étoient portées par le Grand Général de Lithuanie & le Castellan de Siradie, suivis du Prince Sapieha, Trésorier de Lithuanie, qui représentoit le Maréchal de la Couronne. Les Ambassadeurs Suédois Wachszschlager & Palmberg précédoient Sa Majesté le Roi Stanislas. Ce Prince, armé de toutes piéces & couvert d'un manteau de pourpre, doublé de martres Zibellines, étoit accompagné du Comte Potocki & du Staroste Sapieha. Immédiatement après, suivoit la Reine,

ne, vêtue d'une robe de toile d'argent; elle étoit conduite par le Général Baron de Horn, & escortée d'un grand nombre de Seigneurs & de Dames du premier rang, qui la suivirent à pied jusqu'à l'Eglise. On y avoit élevé sous deux dais vis-à-vis du grand Autel, deux trônes qu'entouroient les Gardes du corps. Entre cet Autel & le premier banc étoient placés trois fauteuils, destinés pour les Ambassadeurs de Suéde, dont le plus distingué étoit le Baron de Horn qui conduisoit la Reine. Le Roi de Suéde voulut assister au Sacre, & se rendit *incognito*, avec le Comte de Piper, le Duc de Wirtemberg & quelques autres Officiers Suédois, dans un appartement contigu au Château, & qui avoit toujours servi de tribune aux Rois de Pologne. On avoit dressé vis-à-vis de cet endroit une espèce de balcon pour la Reine Mere, les Princesses Roïales, & plusieurs autres Dames Polonoises.

LORSQUE Leurs Majestés furent arrivées au pied de leurs trônes, elles

les y furent reçues par deux Evêques & deux autres Prélats. La Reine prit le chemin de la sacristie, le Roi fut conduit à l'Autel, où étoit l'Archevêque de Lemberg en Habits Pontificaux. L'Evêque de Kaminieck, s'adressant à ce Prélat, lui dit: *Notre Mere la Sainte Eglise souhaite que ce brave Prince, ce Roi élu, soit couronné.* L'Archevêque demanda s'il en étoit digne, & s'il étoit résolu d'accomplir tous les devoirs attachés à la qualité de Souverain. L'Evêque aiant repondu qu'ouï, on ôta au Prince sa cuirasse, & s'étant mis à genoux, il posa les mains sur les Saintes Evangiles, prêta le serment requis, & promit d'observer religieusement le contenu des *Pacta Conventa.* Ensuite aiant baisé l'anneau de l'Archevêque, il fit sa profession de Foi. Après cela on ôta la mitre au Prélat, qui à son tour se mit à genoux avec les autres Ecclésiastiques. Le Roi au contraire se coucha de son long, & resta dans cet état pendant tout le tems que durerent les Litanies & les prières accoutumées. Dès

Dès qu'elles furent achevées, l'Archevêque reprit sa première place, & le Roi s'étant remis à genoux, on lui ôta son manteau & le reste du harnois. Alors l'Archevêque fit à ce Prince les onctions à la paume de la main droite, au plis du bras, & entre les deux épaules, en prononçant ces paroles: *Je te sacre Roi au nom du Pere, & du Fils, & du St. Esprit. Ainsi soit-il.* Le Roi fut ensuite conduit dans la sacristie, d'où il retourna à l'Autel, revêtu d'une espèce de rochet (*a*). L'Archevêque lui présenta une épée nuë, que le Prince rendit au Porte-Epée de la Couronne. Celui-ci la remit dans le fourreau, & en ceignit Sa Majesté, qui d'abord l'en retira & l'y remit elle-même, après l'avoir maniée pendant quelque tems pour marquer qu'elle savoit en faire usage. Enfin l'Ar-

(*a*) Les Polonois ont grand soin de conserver cet habillement de toile; ils s'en servent de drap mortuaire pour envelopper le corps de leurs Rois. Jean III. a été enséveli de la même manière.

l'Archevêque s'approcha du Roi, & lui posa la couronne sur la tête, pendant que deux Evêques lui mirent le sceptre à la main droite, & le globe Impérial à la gauche. Dans cet ornement Sa Majesté, accompagnée des Evêques & des Sénateurs, monta sur son trône, au pied duquel ils resterent tous jusqu'à la fin de la Cérémonie. Un moment après le Roi se présenta devant l'Autel, & exigea de l'Archevêque que la Reine fût couronnée. Le Prélat promit de satisfaire Sa Majesté, & en conséquence deux Evêques se rendirent à la sacristie où étoit la Princesse. Ils l'accompagnerent jusqu'à l'Autel: le Sacre & le Couronnement se firent à peu près de la même manière que nous venons de dire, & après la Cérémonie la Reine fut conduite à son trône. On entonna le *Te Deum*, qui fut accompagné d'une triple décharge de toute l'artillerie & de la mousqueterie de la garnison. Le Cantique fini, un Evêque donna le Missel à baiser au Roi & à la Reine, qui ensuite allerent à l'offrande, & bai-

baiserent l'anneau de l'Archevêque, avec diverses Reliques. De-là Leurs Majestés étant retournées à leurs trônes, elles assisterent à la Messe de cérémonie, communierent sous les deux espèces, & reçurent la benediction des mains de l'Archevêque. A cette dernière cérémonie, le Maréchal de la Couronne se mit à crier *Vivent le Roi & la Reine*; ce qui fut repeté plusieurs fois par le peuple avec de grandes démonstrations de joie.

Leurs Majestés retournerent au Château dans le même ordre qu'elles en étoient sorties. Ce fut dans la grand' salle qu'elles reçurent par l'Evêque de Kaminieck les complimens des Sénateurs & de la Noblesse. Le Trésorier Sapieha y répondit au nom de Leurs Majestés, qui leur accorderent à tous la faveur de leur baiser la main. On avoit dressé trois tables: celle du milieu, qui étoit de forme quarrée & plus élevée que les deux autres, fut occupée par le Roi, la Reine, les trois Ambassadeurs de Suéde, & servie par des Officiers du

Roi-





Roïaume. A celle de la droite se placerent les Sénateurs & les Nonces, & à la troisième les Dames & les Gentilshommes, tant Suédois que Polonois. Le repas fini, Leurs Majestés se transporterent à leur Palais avec toute la suite. Le lendemain, après les complimens réiterés du Sénat & de la Noblesse, elles se rendirent chez le Baron de Horn. Ce Général n'oublia rien pour répondre à l'honneur que lui faisoient des Hôtes aussi illustres; il les reçut avec une magnificence vraiment roïale, & les régala d'un Bal qui dura jusqu'à minuit. Telles furent les solemnités du Sacre, dont on célebra la mémoire par une Médaille, où d'un côté on voioit le buste du Roi avec ces mots: D. G. STANISLAUS I. REX POLONIÆ. *Stanislas I. par la Grace de Dieu Roi de Pologne.* & de l'autre côté un Soleil, qui de ses raïons échauffoit quantité de cicognes. Les mots de la Légende, PATRIO SUB SOLE SALUBRES, signifient que *les peuples seront heureux sous le gouvernement d'un Prince*

de la Nation. Ceux de l'Exergue, STAN. I. IN REG. POLON. CORONATUR 4. OCTOB. ANNO 1705. marquent le jour & l'année du Couronnement du Roi.

LE 6. Octobre Leurs Majeſtés dînerent ſeules, & le ſoir il y eut fêté à l'occaſion du mariage du Caſtellan de Meſeritz avec une des premières Dames de la Cour. L'Archevêque de Lemberg en fit la cérémonie dans l'appartement de la Reine-Mere, à cauſe de l'indiſpoſition de cette Princeſſe. C'eſt la coutume que les Rois de Pologne après leur Couronnement, tiennent table ouverte dans la grande galerie du Palais; le Roi & la Reine ſe conformerent à cet uſage, & les nouveaux Mariés eurent l'honneur d'être admis à la table de Leurs Majeſtés. A quelque diſtance de-là il y avoit une autre table pour les Grands du Roïaume, les Dames & les Seigneurs les plus diſtingués; il y en avoit une troiſième dans l'appartement du Maréchal de la Cour, & qui étoit réſervée aux Chevaliers de l'Ordre. Après le

repas, le Roi & la Reine ſe rendirent dans une ſalle, où il n'y avoit en tout que deux fauteuils, & où Leurs Majeſtés prirent place. Le Roi ouvrit le Bal avec la nouvelle Epouſe, la Reine lui fit la même grace, & ſeize Sénateurs aiant fini leur danſe deux à deux, Leurs Majeſtés danſerent ſeules; après quoi, chacun eut la liberté de profiter du divertiſſement.

LES Députés de la ville de Cracovie étoient arrivés le même jour. Dans l'audience que le Roi leur accorda avant que d'honorer ces nôces de ſa préſence, ils marquerent leur ſoumiſſion à Sa Majeſté, en lui remettant les clefs de la ville. Cette démarche paroiſſoit annoncer la fin des troubles & le rétabliſſement d'une paix, qu'on deſiroit avec tant d'ardeur. Cependant le Roi de Suéde étoit retourné le même jour du Sacre au camp de Blonic. Le Roi Staniſlas s'y rendit le 10. du mois; c'étoit pour s'entretenir avec ce Monarque des grands préparatifs du Czar en Lithuanie, tandis que les Etats aſſemblés à Varſovie é-

étoient actuellement occupés à régler le Traité d'Alliance entre ces deux Princes. Il fut enfin dreſſé le 28. de Novembre à onze heures du ſoir, & ratifié le 25. du mois ſuivant. Le lendemain du jour de la ratification, chacun témoigna à l'envi par des réjoüiſſances publiques la ſatisfaction qu'il avoit de cette Alliance. On fit même frapper à cette occaſion une Médaille, qui d'un côté repréſentoit un rocher dans la mer, contre lequel ſe briſoient les flots agités, avec ces mots: NIL VI TEMPESTATIS AVULSUM, *Il ſubſiſte tout entier malgré la violence de la tempête.* L'Exergue, TRACTATUS CUM SUECIÆ REGE CONCLUSUS WARSAVIÆ, veut dire que *le Traité avec le Roi de Suéde fut conclu à Varſovie.* De l'autre côté de la Médaille on voioit une couronne de laurier. La Légende, FIDES SERVATA, LIBERTAS ASSERTA, FINES INTEGRI, ſignifie qu'*on ſatisfait à l'Engagement, en maintenant la Liberté de la Nation & les frontières du Roiaume*

N.° IV.



I. Besoet sculp.



LUCIS SPES CERTA SERENÆ.

CAROLI ET STANISL.
ÆTERNA AMICITIA.

VIRTUTE CONCORDES CONCORDIA INVICTI.

SUECIÆ ET POLON.
REGN. ÆTERNUM
FOEDUS.

H. Immink sculp.

aume dans toute leur étendue. L'Exergue étoit la même que la précédente.

CE monument fut bientôt suivi d'un autre qui n'étoit pas moins ingénieux, & qui semble avoir été frappé pour le même sujet. D'un côté on y voioit un vaisseau cinglant à pleines voiles sur une mer orageuse, au-dessus de laquelle paroissoit la Constellation de Castor & de Pollux. La Légende, LUCIS SPES CERTA SERENÆ, signifie *Espoir certain d'un tems calme*. L'Exergue, CAROLI ET STANISLAI ÆTERNA AMICITIA, veut dire, *Les Rois Charles & Stanislas éternellement unis*. On vouloit faire entendre que par l'amitié éternelle qui venoit d'être cimentée entre ces deux Princes, la République, représentée par ce vaisseau, & exposée à un tems orageux de trouble & de guerre, esperoit le bonheur d'une douce tranquillité, à l'exemple de ces Navigateurs lorsqu'ils voient briller la Constellation de Castor & de Pollux, par laquelle on désignoit les deux Monarques. De l'autre côté

de cette Médaille on voioit les Armes des Roïaumes de Suéde & de Pologne, réunies par deux palmes & une couronne de laurier. La Légende, VIRTUTE CONCORDES, CONCORDIA INVICTI, ſignifie, *Unis par la bravoure, invincibles par l'union.* L'Exergue, SUECIÆ ET POLONIÆ REGNORUM ÆTERNUM FOEDUS, veut dire, *Alliance éternelle des Roïaumes de Suéde & de Pologne.*

SUR ces entrefaites la mort enleva le Primat après une courte maladie. Ce Cardinal mourut à Dantzig le 13. d'Octobre, & fournit ainſi au nouveau Roi l'occaſion de lui nommer un ſucceſſeur dans le poſte le plus éminent du Roïaume. L'Archevêque de Lemberg fut celui que le Prince honora de ſon choix, tant à cauſe de ſon mérite, qu'en conſidération du droit de ce Prélat. Cependant Sa Majeſté ne put empêcher que Sczembek, Evêque de Cujavie, ne fût nommé en même tems par le Roi Auguſte, qui même trouva le moment de faire enlever l'Archevêque par Rönne, Général des troupes de Ruſſie.

EN Pologne, c'eſt la cérémonie du Couronnement qui confirme à un Prince élu le droit de ſouveraineté; telles ſont les Loix du Roïaume. Auguſte en avoit abuſé, il s'étoit fait couronner parmi le bruit & la terreur des armes, & avoit donné du poids à ſon Election par la voïe de différens deſordres. Ces circonſtances donnoient lieu d'appréhender que ceux qui juſqu'alors avoient perſiſté dans ſon parti, ne l'abandonnaſſent pour s'attacher à ſon Rival. Il étoit donc néceſſaire que ce Prince ſongeât à accélerer la concluſion d'une Alliance avec la Ruſſie, à laquelle on n'avoit travaillé juſqu'alors qu'avec beaucoup de lenteur & d'indifférence. Dans cette vûe Auguſte, qui depuis peu s'étoit rendu dans ſes païs héréditaires pour y amaſſer de l'argent & des troupes, entreprit le voïage de Lithuanie, & arriva le premier de Novembre à Tykoczin, où il paſſa la nuit dans l'hôtel du Vice-Chancelier. Le lendemain il fut

fut complimenté par plusieurs Grands du Roïaume, qu'il créa Chevaliers du nouvel Ordre de l'Aigle-blanc. Ensuite il alla au-devant du Czar, qui de Nur étoit venu à Grodno.

L'ENTREVUE de ces deux Souverains se fit avec de grands témoignages d'amitié de part & d'autre. Le Czar de son côté fit apporter aux pieds d'Auguste les drapeaux qui avoient été pris derniérement sur l'Ennemi; mais le Roi ne témoigna point à la vûe de ce butin toute la satisfaction qu'on en attendoit. Les Suédois & les Conféderés avoient jetté depuis peu près de Varsovie un pont sur la Vistule. Leur dessein étoit d'avoir par ce moïen une communication libre avec la ville & leur camp. Le 21. du mois un Détachement de cinq mille hommes, composé de troupes Russiennes & Saxonnes, s'avança jusqu'à trois milles de Praage, arriva à cet endroit la nuit suivante & y prit poste. Aussitôt on en détacha cent Dragons Russiens, qui furent commandés pour attaquer le pont à la droite, tandis que les troupes

pes Saxonnes formeroient leur attaque à la gauche, & que les Lithuaniens feroient la leur de front. On avoit confié la garde de ce pont à un Enseigne Suédois, soutenu de quarante hommes. Celui-ci avoit dispofé ses troupes de manière que la plûpart étoient à la tête du pont, qu'une partie avec un Sergent en gardoit le milieu de la barrière, & qu'une autre veilloit au reste. Il y avoit dans les maisons voisines cent quarante hommes des Gardes du Roi Stanislas, la plûpart piquiers, avec les drapeaux de la Couronne & quatre petites piéces de campagne, aux ordres du Lieutenant-Colonel Liliengreyff. Le lendemain de grand matin les Ennemis firent mine d'attaquer. Aussitôt les Gardes du Roi se mirent en état de les bien recevoir, & les reçurent effectivement avec tant de bravoure, que le combat dura près d'une heure. Cependant, comme les forces des Ennemis augmentoient de plus en plus, & qu'au contraire celles du Roi Stanislas étoient fort affoiblies, tant par

le nombre des morts que par celui des bleſſés, on fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre, & de céder aux Vainqueurs ſix drapeaux avec toute l'artillerie. Au bruit de cet échec, on détacha de la grande armée deux cens vingt hommes, commandés par le Colonel Dahldorff & le Major Wrangel, dans le deſſein de ſecourir le pont. L'action recommença. Les quatre piéces de campagne qu'on venoit de perdre, furent d'une grande utilité aux Ennemis: les Suédois, expoſés de tous côtés au feu de cette artillerie, l'eſſuierent tout entier; & déjà on avoit ruiné une grande partie du pont, lorſque le Capitaine Bure fit une nouvelle attaque. Cet Officier, ſecondé de deux autres d'égale bravoure, ſe battit long-tems & avec une fureur qui approchoit du déſeſpoir. Enfin le moment arriva que le Lieutenant-Colonel Siegerot ſurvint avec le Régiment de Dalekerle. Auſſitôt il fondit ſur les Ennemis, les délogea de leur poſte, les chaſſa du bourg, & les pouſſa depuis le pont juſ-

juſqu'à l'endroit où étoit le gros de leur Détachement, rangé ſur deux lignes. Siegerot les pourſuivit encore, & partagea ſon Régiment en deux Bataillons. Tandis qu'on ſe préparoit de part & d'autre à un engagement, le Général Horn s'avança avec un corps de deux cens hommes, & donna ordre aux troupes de combattre. Les Ennemis ne jugerent pas à propos d'en venir aux mains; ils prirent le parti de ſe retirer par deux chemins différens. Le Major Piper ſe mit à leurs trouſſes avec trois cens chevaux, & les culbuta dans un marais: il s'en noïa un grand nombre, on en maſſacra une bonne partie, & preſque tout le reſte fut fait priſonnier de guerre. Pour peu qu'on faſſe attention aux forces des Ennemis, au petit nombre & au courage des Attaquans, à l'uſage que ceux-ci en firent en attendant un renfort; pour peu, dis-je, qu'on conſidére les avantages qu'eurent les Ennemis, ſans avoir pû exécuter leur deſſein, on conçoit aiſément de quel œil le Roi

Auguste envisagea le butin dont le Czar voulut lui faire honneur.

DANS le même tems le Vaivode de Kiow parcouroit toute la Prusse pour déterrer les Ennemis du nouveau Roi. Il eut le bonheur dans l'Evêché de Warmie de tomber sur un gros de troupes Saxonnes & d'en enlever quatre cens hommes, dont les trois quarts passerent au service du Roi Stanislas. D'un autre côté le Prince Lubomirski, jusqu'alors zélé partisan du Roi Auguste, changea de parti, & bientôt on en attendoit autant du Prince Wisnowiecki, Maréchal de Lithuanie. Cependant malgré tous ces succès, chaque instant formoit à Varsovie un nouveau sujet de crainte. Le bruit couroit que le Roi Auguste étoit parti de Pultow à la tête d'une armée de douze mille hommes de Cavalerie; on ajoutoit que ce Prince marchoit du côté de Thorn pour joindre celle qui étoit à Lausnitz, & qu'après avoir réuni ces forces, son dessein étoit de tenter une diversion dans la grande Pologne. Sur cet

cet avis, la Reine, conjointement avec la Reine-Mere & les deux Princesses, se retirerent à Szerecin, comme dans un azyle propre à y attendre un tems plus tranquille.

L'APPREHENSION qu'on avoit, n'étoit rien moins qu'une fausse allarme. Le Roi Auguste avoit conclu à Grodno une Alliance fort étroite avec le Czar; il avoit même obtenu de son Allié une armée de cinquante mille hommes, commandée par le Prince Menczikoff & le Général Ogilvy. Ces troupes s'étoient déjà répandues dans toute la Pologne, & y avoient détruit de la manière la plus barbare les biens des Seigneurs attachés au Roi Stanislas. D'ailleurs, les Cosaques s'étoient rendus maîtres de Zamoscz, malgré la vigoureuse résistance de la garnison; & lorsqu'un Parti du nouveau Roi s'approcha de Varsovie & voulut mettre les environs à contribution, le Partisan Smiegelski l'obligea de prendre la fuite, & donna tant de besogne à deux Compagnies du Régiment de Kiowski, que le Souverain lui-même fut très embarrassé

raſſé dès le commencement de ſon regne.

IL ſembloit que le Roi de Suéde ne dût plus ſonger qu'à faire entrer ſes troupes en quartier d'hiver. Point du tout, il leur commanda de ſe tenir prêtes à marcher en Lithuanie, & d'y chercher l'occaſion de combattre le Roi Auguſte. Le 8. de Janvier 1706. elles ſe mirent en marche du côté du pont dont nous venons de parler, & dès le lendemain les troupes, qui juſqu'alors s'étoient tenues campées à Blonic, eurent ordre de ſuivre avec les Généraux Stromberg, Lagerkroon & Meyerfeld. Pour le Prince Sapieha & le Vaivode de Kiow, ils reſterent l'un & l'autre à Varſovie. L'armée fut conduite par les deux Rois; elle n'étoit compoſée en tout que de vingt mille hommes. On avoit laiſſé le reſte au Général Reinſchild pour couvrir les frontières de Siléſie; de ſorte que cette armée étoit de trente mille hommes inférieure en nombre à celle des Ennemis. La ſaiſon continuoit d'être rude; & c'eſt ce qui re-

relevoit le courage & l'eſpoir des deux Héros, dans le deſſein qu'ils avoient formé de ſurprendre & de diſſiper leur Ennemi. Ils tenterent le paſſage du Bug à travers des glaces; mais comme l'entrepriſe n'étoit pas ſans danger, ils changerent d'avis, & attaquerent le pont, occupé par un corps de mille Ruſſiens. Quatre-vingt ſoldats Suédois périrent dans cette attaque; il en couta aux Ennemis ſix cens des leurs.

MAITRESSE du pont, l'armée marcha à Pultusk, où aiant trouvé un autre corps conſidérable de troupes, elle en tailla en piéces deux mille hommes, & en fit ſix cens autres priſonniers de guerre. Ces avantages, ſuivis de pluſieurs autres, engagerent le Roi Staniſlas à envoier un Exprès à Varſovie. Il étoit chargé des ordres au Prince Sapieha & au Vaivode de Kiow de ſuivre inceſſamment la grande armée, & de partager tellement leurs forces, que les deux tiers de leurs troupes marchaſſent droit à Grodno, tandis que l'autre tiers s'avanceroit du côté de Lublin

blin & de Brezc ; c'étoit pour empêcher que les Saxons & les Cosaques ne se joignissent aux Russiens.

En attendant l'effet de ces ordres, l'armée marcha à Tykoczin. Les Ennemis abandonnerent cette place fort à propos, & céderent par leur fuite bien du terrein aux Suédois, qui, profitant de l'occasion, passerent dès le 23. du mois le fleuve de Niesmen dans le voisinage de Grodno. Le Roi Auguste n'avoit rien négligé pour empêcher le passage aux Suédois : outre la force de son armée & la bonté de son camp, il avoit la facilité de donner par-tout du secours en cas de besoin. Ses soins & ses avantages furent inutiles: le Roi de Suéde attaqua d'un côté, le Roi Stanislas se fit jour de l'autre. L'épouvante prit le dessus sur le courage, les troupes entamées ne furent point soutenues, & bientôt le Roi lui-même se vit obligé de se retirer à Grodno. Avant sa retraite, ce Prince avoit donné ordre de mettre en lieu de sûreté sa vaisselle & l'argent destiné pour le paiement des

des troupes. L'un & l'autre devoient être transportés par Augustoa à Helka, ville de Prusse ; mais le hazard en disposa autrement : tout tomba entre les mains des Suédois ; ce qui leur valut un butin considérable. Le Roi de Suéde, sans s'arrêter près de Grodno, marcha droit à Vilna, capitale de la Lithuanie ; il étoit prévenu que les Russiens y avoient toute l'artillerie & leur principal magazin. D'abord à son approche les Ennemis se sauverent du côté de Plocko, & sacrifierent ainsi à leur timidité des ressources, qui auroient pû servir glorieusement à leur salut. Dans cet intervalle le Vaivode de Kiow attaqua & dissipa près de Noliwa les troupes de Lithuanie, commandées par le Général Suiski. D'un autre côté le Roi Stanislas eut le bonheur d'enlever au Prince Menczikoff la somme de huit cens mille ducats, qui devoient servir à païer l'armée.

Tandis que ces exploits se faisoient en Lithuanie, l'armée du Roi Auguste marcha à Varsovie. Elle en-

entra dans la ville le 2. de Février; Sa Majesté y arriva trois jours après. Elle y fit conduire prisonnier Urbanowski, Secretaire de la Confédération de Varsovie, avec quelques Domestiques du Roi Stanislas. Toute cette armée consistoit en quatre ou cinq mille Russiens, sans compter un corps de neuf mille Cosaques qui rôdoit aux environs de Cracovie, dans le dessein de rompre les mesures du Staroste Spiski, zélé pour le nouveau Roi. Auguste avoit encore donné ordre aux troupes campées à Lausnitz, de prendre incessamment le chemin de la grande Pologne: elles étoient composées de quatre mille Russiens, de huit mille Saxons, & de quatre mille hommes de recrue, levés dans les païs étrangers. Cette armée, qui montoit à seize mille hommes, étoit aux ordres du Général Schulenburg.

Ce Capitaine passa l'Oder le 8. de Février. Son intention étoit de tomber sur le Général Reinschild, qui, campé en-deçà de la rivière, veilloit à la sûreté des frontières du Roïaume avec douze mille hommes. Le 12. du mois les deux armées se trouverent en face près de Fraustadt. Les Suédois manquoient d'artillerie; le danger parut pressant. Cependant ils essuïerent les risques du premier feu, jusqu'à ce qu'aiant mis l'épée à la main, ils fondirent sur les Ennemis avec tant de bravoure, que selon l'aveu même des Saxons, ils renverserent en moins d'une heure sur le champ de bataille dix mille de leurs gens, firent quantité de prisonniers, & emporterent cent drapeaux avec trente-deux piéces de campagne. Après sa défaite, Schulenburg retourna à Dresde avec une seule piéce de canon & quelques centaines de soldats, le reste s'étant, ou dispersé, ou rangé sous les drapeaux des Suédois.

A peine la nouvelle de cette défaite parvint-elle à Varsovie, que le Roi Auguste, abandonnant la ville, & sa garnison composée de mille Russiens, prit le chemin de Lowitz & se rendit de-là à Cracovie. Le victorieux Reinschild y envoia une partie de ses troupes,

pes, pendant que le Palatinat de Novogrod, les Seigneuries de Lida & de Konin députerent au Roi Stanislas pour assûrer Sa Majesté de leurs soumissions. Ces progrès furent accompagnés de la prise de Nieswiec par les Suédois : de deux mille cinq cens Cosaques qu'il y avoit dans la place, deux mille furent passés au fil de l'épée ; l'argent & les chevaux resterent au pouvoir des Vainqueurs, & ce nouveau butin ne fut pas médiocre. Après toutes ces pertes, la plus grande partie de l'armée Russienne, en laquelle le Roi Auguste avoit eu tant de confiance, se retira en Volhinie. Ce fut alors que la Lithuanie, maitresse d'elle-même, se laissa entrainer au torrent des prospérités du Roi Stanislas ; presque toutes les provinces de ce Duché témoignerent leur obéissance à ce Prince.

N'OUBLIONS pas une circonstance qui regarde le Roi de Suéde en particulier. Non loin de Bercza on trouva un Capitaine, qui avoit eu le malheur de perdre un bras & une jambe d'un boulet de canon. Cet Officier, né

né François, desiroit passionnément de voir Charles XII. avant sa mort. Le Roi eut la complaisance de se faire voir, & reçut de la bouche de cet Officier moribond les éloges dûs à son mérite. „ Sire, lui dit-il, il est vrai „ que j'ai ce reproche à me faire d'a- „ voir porté les armes contre Votre „ Majesté ; néanmoins je ne puis „ m'empêcher d'admirer votre coura- „ ge & de faire des vœux pour votre „ conservation. Maintenant que j'ai „ eu le bonheur de voir un si illustre „ Héros, je finirai avec tranquillité „ le peu de tems qui me reste à vi- „ vre ". Charles, touché de compassion pour ce Capitaine, ordonna qu'on eût soin de sa personne : le blessé ne joüit pas long-tems des bontés du Monarque ; il expira le lendemain.

JE ne sais si ce n'est point à ce tems-ci que je dois fixer l'époque des infortunes qui succéderent à ces prospérités. En effet, je suis persuadé que si le Roi de Suéde, au lieu d'abandonner le Roïaume de Pologne, avoit attendu que les Russiens en fussent

ſent ſortis les premiers, ſon Allié eût eu moins à ſouffrir de la part de ſes Ennemis. Au moins l'eût-il ſoutenu contre les forces redoutables qui vinrent au ſecours de ſon Rival; au moins, dis-je, eût-il travaillé utilement à l'affermiſſement du Thrône de Pologne, en tirant avantage de ſes premiers exploits. Mais, un excès de bonheur rendit ce Prince trop entreprenant, & moins attentif à ce qu'il avoit à faire; il ſortit du Roïaume lors même que ſa préſence y étoit plus néceſſaire que jamais.

LE Czar, à la tête d'une nouvelle armée de cinquante mille hommes, pénétra dans les Etats mêmes, où ce Roi peu de tems auparavant avoit tout ſoumis aux loix de ſon Allié. A ſon départ, il avoit laiſſé toutes ces conquêtes hors d'état de faire réſiſtance; auſſi eut-on le malheur de tout perdre de la même manière qu'on l'avoit gagné. Le Roi Auguſte étoit encore à Cracovie; ſur l'avis certain qu'il eut de la marche de l'armée Ruſſienne, il en partit avec ſes troupes le 2. de Juin. Il étoit

étoit déjà par-délà Varſovie & faiſoit diligence pour arriver à Tykoczin, où il étoit même ſur le point de ſe joindre avec ſes Alliés, lorſqu'il apprit que le Roi de Suéde & le Roi Staniſlas marchoient vers la grande Pologne. Chacun fut étonné d'une entrepriſe auſſi extraordinaire, & en effet il n'étoit guères apparent que le Roi de Suéde prît le parti de fuir devant ſon Ennemi. D'ailleurs, que pouvoit-on conclure de ces marchés & contre-marches continuelles qui épuiſoient le païs & les peuples, ſinon que ce Prince agiſſoit directement contre les intérêts de ſon Allié, lui, qui l'avoit ſecondé & protégé d'une manière ſi efficace pendant tout le tems de ces troubles?

ON ne fut pas long-tems ſans pénétrer le deſſein de ce Prince, & les Politiques jugerent avec beaucoup de vraiſemblance qu'il ſe préparoit à entrer en Saxe. Peut-être le Roi Auguſte lui-même donna-t-il lieu à cette réſolution; du moins on étoit perſuadé

ſuadé que ce Monarque avoit diſpoſé les Membres de la Diéte de Ratisbonne à déclarer le Roi de Suéde Ennemi de l'Empire, s'il arrivoit que ce Prince fît paſſer l'Oder à ſon armée. Ce ſtratagême étoit la voïe la plus ſûre qu'eût le Roi Auguſte pour mettre ſes Etats à couvert, mais Charles XII. n'en fut point ébranlé; au contraire il refuſa d'écouter le Comte de Sintzendorff, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Impériale, lorſqu'il fut queſtion de lui inſpirer quelques ménagemens pour les intérêts de l'Empire. Le Roi Staniſlas, qui en Prince éclairé prévoioit tous les dangers que renfermoit cette entrepriſe, eſſaïa de la rompre. Ses raiſons, accompagnées d'une éloquence naturelle, ne trouverent point de place dans l'eſprit de ſon Allié, & tandis que Sa Majeſté Polonoiſe recevoit à Lublin & ailleurs l'hommage de ſes ſujets & rétabliſſoit l'ancienne police, Charles XII. fit tant de diligence pour exécuter ſon deſſein ſur la Saxe, qu'il y

y pénetra le premier de Septembre & mit cet Etat dans la dernière conſternation.

IL nous paroît inutile d'entrer dans un nouveau détail de ce qui ſe paſſa lors de cette irruption; il nous conviendra beaucoup mieux de nous borner à décrire la ſuite des évenemens de la Pologne. A peine le Roi Staniſlas eut-il quitté Lublin, qu'une armée de deux mille Ruſſiens parut devant cette place, & l'emporta ſans beaucoup de réſiſtance. La Volhinie ne fut pas plus heureuſe. Tout à coup elle fourmilla d'Ennemis, & ſes habitans, qui peu de tems auparavant avoient prêté ſerment de fidélité au nouveau Roi, ſe virent obligés de lui manquer de parole. La Lithuanie étoit à peu près dans le même cas, & pour ce qui eſt de la Samogitie, le Général Löwenhaupt avec ſes dix mille hommes de troupes Suédoiſes n'étoit pas peu embarraſſé de garantir la Livonie des incurſions qu'il avoit à craindre. Toutes ces diſgraces étoient le fruit de l'imprudence qu'on avoit eue d'abandonner le Roïaume à con-

contre-tems. Le meilleur expédient qu'il y eut à prendre dans la conjoncture, ce fut de camper sur les frontières de Siléfie, & d'empêcher au moins les Saxons de faire de ce côté-ci une diverfion, préjudiciable aux Suédois.

AUTANT les affaires de Pologne parurent alors avantageufes au Roi Augufte, autant fut-il touché de la fâcheufe fituation où étoient réduits fes païs héréditaires. Appeller les Ruffiens à fon fecours, c'étoit facrifier fes Etats à deux armées tout à la fois, & s'expofer à perdre en Pologne les avantages qui devoient le dédommager des pertes qu'il fouffroit ailleurs. Les circonftances où fe trouvoit toute l'Europe, ne permettoient pas non plus de s'addreffer aux Cours étrangères: il eût été difficile de les réfoudre à fournir des troupes, & plus dangereux encore d'en obtenir. Une prompte paix étoit la meilleure reffource; c'étoit le vrai moïen de fe tirer d'embarras. Cependant que n'avoit-on pas à craindre de la part du Czar, à la fidélité & à la protection

tion duquel Augufte étoit fi redevable? Il étoit à préfumer que le premier feroit d'un fentiment contraire, & que d'un autre côté le Roi Stanif-las ne confentiroit jamais que le Roi de Suéde fon Allié acceptât une pareille propofition. Malgré ces difficultés Augufte prit fon parti, & ménagea fes intérêts avec tant d'habileté & de fecret, qu'on ne fut inftruit du Traité de paix, que long-tems après qu'il fut conclu. Il écrivit de fa propre main au Roi fon Ennemi. Il fit plus, il lui députa deux Plénipotentiaires munis d'un blanc figné, & fe foumit ainfi à l'équité & à l'arbitrage de fon Adverfaire. Si Augufte en avoit fait autant lorfque Charles XII. étoit encore en Volhinie, je crois que ce Monarque n'eût rien exigé de plus que de le voir renoncer à la Couronne. Mais on en étoit venu trop loin; Augufte n'avoit plus d'autre fort à attendre que de s'en remettre à la difcrétion de fon Ennemi, & de fubir la loi que ce fier Vainqueur jugea à propos de lui impofer dans fes Etats. Dans ce Traité de paix, qu'on ne peut appeller

ler que forcé, l'article extravagant de renoncer à la Couronne de Pologne & de reconnoître le nouveau Souverain pour Roi légitime, ne fut pas une condition qui toucha le plus Auguste. Ce Prince n'ignoroit pas qu'il avoit droit de reprendre sur l'Ennemi ce qu'il lui avoit enlevé par la force des armes. Mais de rompre absolument son Alliance avec le Czar de Moscovie; de livrer sur le champ tous les Sujets du Roi de Suéde, entre autres le Géneral Patkul; de remettre au nouveau Roi les Archives & les pierreries de la Couronne; enfin de lui écrire de sa propre main une lettre de félicitation sur son avénement au Trône, ce sont-là, ce me semble, autant de conditions qui répugnent aux bienséances usitées entre les Princes Chrétiens. Stanislas lui-même n'approuva pas des démarches aussi humiliantes; sa grandeur d'ame y étoit trop intéressée: & quoiqu'obligé de se prêter aux caprices & aux hauteurs du Roi son Allié, il sut néanmoins dans cette occasion prescrire des bornes à sa gloire.

LA paix fut donc conclue le 24. de Septembre au Quartier général de l'armée Suédoise, campée à Altranstadt. Le Traité en fut tenu si secret, qu'à l'exception des Parties contractantes & de leurs Plénipotentiaires, personne n'en eut la moindre connoissance. Ce qu'il y eut de remarquable après sa conclusion, ce fut que le Roi Auguste, pour éviter tout soupçon, se trouva dans la nécessité de risquer un combat avec ses Ennemis réconciliés; & ce qui mérite encore plus d'attention, c'est qu'il remporta sur eux une victoire complette. Il n'y alloit pas de sa faute; les Russiens étoient les seuls responsables de ce combat, dont le succès dépendit d'un heureux moment. On avoit attiré ces troupes dans le païs: elles s'y soutenoient, elles s'y fortifioient; & lorsqu'Auguste souhaitoit de se voir dénué de secours, il reçut un renfort de trente mille hommes aux ordres du Prince Menczikoff. On le pressa de combattre; il ne put s'en défendre, & se mêla avec le Général Mardefeld près de Kalisch.

LA conjoncture étoit délicate. Quel

que dût être le ſuccès de ce combat, Auguſte craignoit avec raiſon d'irriter l'Ennemi qui regnoit dans ſes Etats héréditaires : c'eſt pourquoi il fit donner avis ſous main au Général Mardefeld de la ſuſpenſion d'armes conclue en Saxe ; & ſans lui apprendre que la paix étoit ſignée, il ſe contenta de lui faire ſavoir que comme les Puiſſances en guerre étoient en terme d'accommodement, il lui conſeilloit de ſe retirer. Mardefeld prit cet avis pour un ſtratagême, ſe mit à épier l'Ennemi avant que d'en avoir connu les forces, & ſe fit battre le 29. d'Octobre. Au premier feu, vingt Compagnies de Polonois furent aſſez infidèles pour lui tourner le dos ; toutes ſe jetterent entre les bras d'Auguſte, & le Chef lui-même avec un grand nombre d'Officiers de marque eut le malheur d'être fait priſonnier de guerre.

APRE's l'action, Auguſte ſe rendit du champ de bataille à Varſovie. A ſon arrivée il trouva de grands changemens dans les eſprits. Telle eſt l'inconſtance de l'homme, qu'il change, pour ainſi dire, de cœur & de tempérament à chaque fois que la fortune lui préſente des occaſions de revers & de proſpérité. Ce ſuccès avoit intimidé les principaux partiſans du Roi Staniſlas ; ils vinrent en foule ſe ſoumettre à Auguſte, ou plûtôt ils reſpecterent les prémices de ſon bonheur. Cependant, dès que ce Prince contre toute attente partit ſecretement de Varſovie pour ſe rendre en Saxe, les Vaincus recommencerent à triompher, & ceux qui s'étoient preſſés de témoigner leurs ſoumiſſions au Roi, ſe repentirent de la démarche qu'ils avoient faite. Malgré tout, il n'y avoit pas plus de ſûreté pour les uns que pour les autres ; perſonne ne reconnoiſſoit aucun des deux Rois pour Souverain légitime, & le Czar avec ſes troupes faiſoit ſentir partout une autorité de Maître abſolu.

VERS ce tems-là on répandit dans le public une Médaille aſſez curieuſe. D'un côté on y remarquoit la Pologne, repréſentée par une Aigle, dont trois mains arrachoient les plumes, & une

une quatrième lui tiroit le Sceptre des griffes. On y lisoit ces mots : SIC DECUS ET VIRES PEREUNT; *C'est ainsi que je perds mon éclat & mes forces.* De l'autre côté paroissoient les Armes de Pologne & de Lithuanie avec une couronne brisée, reposant sur quatre Sceptres. Dans le milieu étoit tracé le fameux Monogramme des premiers Chrétiens avec ces mots: TUTARE LABANTES; *Seigneur, appuiez ceux qui n'ont pas la force de se soutenir.* Par les trois mains qui plumoient l'Aigle, on désignoit les trois Monarques qui inquiétoient & affoiblissoient le Roïaume de Pologne; je veux dire Auguste, Charles, & Stanislas. La quatrième main faisoit allusion au pouvoir que le Czar exerçoit en Pologne, & qui vouloit, ou s'en approprier le Sceptre, ou en disposer en faveur de quelque Seigneur Polonois, qui eût pour lui autant de reconnoissance que Stanislas en témoignoit au Roi de Suéde. Cette interprétation ne fut pas la seule qu'on donna à cette Médaille, chacun

y exerça son imagination, & en général on tomba d'accord que ces quatre Puissances étoient la ruine de la Pologne, & qu'il ne restoit plus à ce puissant Roïaume que le secours qu'il attendoit du Ciel.

LA nouvelle de la défaite des troupes Suédoises près de Kalisch causa à Charles XII. autant de mécontentement que de fâcheux soupçons de la bonne foi du Roi Auguste. S'il ne put détourner ce coup, du moins voulut-il faire connoître à toute la terre qu'on le lui avoit porté en tems de paix. Il chargea donc ses Ministres publics d'instruire toutes les Cours que le Traité en étoit conclu depuis un mois; il le fit même publier avec les cérémonies ordinaires à Leipsich, & en d'autres villes de l'Electorat de Saxe le 15. de Novembre. A cette publication de paix succéderent deux Médailles. L'une représentoit d'un côté Mars & Hercule: le premier étoit un emblême de la bravoure du Roi de Suéde; l'autre exprimoit le courage & la force extraordinaire du Roi Auguste, qui par cette raison

même avoit déjà mérité le surnom de *Hercule de la Saxe.* On voioit ces deux Héros, qui, pour gage de leur amitié, se donnoient la main, foulant aux pieds la Discorde. La Légende, COGNATO SANGUINE VICTA, veut dire que *la Discorde est anéantie entre les deux Princes par la proximité du sang.* L'Exergue, PAX SUECIAM INTER ET POLONIAM FACTA ALTRANSTADT. 1706. *Paix conclue entre la Suéde & la Pologne à Altranstadt* 1706. Au revers de la Médaille on appercevoit la ville de Leipsich, au-dessus de laquelle voltigeoit Mercure, montrant cette ville de son caducée, comme une place de commerce, auquel ce Dieu préside. La Légende du milieu, ALTA PAX GENTEIS ALAT, ENSESQUE LATEANT, signifie, *Que le païs joüisse d'une profonde paix, & que les armes soient desormais inconnues.* Celle de la tranche, IIDEM INTER SE POSITO CERTAMINE REGES FOEDERA JUNGEBANT: *Ces deux Rois, après avoir ajusté leur différend, se sont unis par les nœuds d'une cons-*

N.° VI.







conſtante Alliance. L'autre Médaille préſentoit d'un côté le portrait du Roi Auguſte, tenant de la main gauche un Bouclier aux Armes de Pologne, & de la main droite une branche d'olivier, que lui préſente la Déeſſe de la Paix. La Légende, PACE IN LEGES SUAS CONFECTA, ſignifie que *la paix eſt conclue ſelon les loix de l'équité & de la raiſon.* L'Exergue, POLONIA FELIX. ALT-RANSTADII 24. SEPTEMB. 1706. *Bonheur de la Pologne. Alt-Ranſtadt le* 24. *Septembre* 1706. De l'autre côté on voioit une épée nue, entrelacée d'une couronne & de deux branches de laurier. La Légende, VIS BELLI SAPIENTIA PACIS, veut dire que *La force de la guerre conſiſte dans la prudence de faire la paix.* L'Exergue, TRACTATUS CUM REG. AUGUSTO ALT-RANSTADII CONCLUSUS 24. SEPTEMB. 1706. *Traité conclu avec le Roi Auguſte à Alt-Ranſtadt le* 24. *Septembre* 1706.

LE Roi Staniſlas célebra auſſi cette paix par une fête publique, non ſeulement en Pologne; mais encore à

Leiſznich en Saxe, où il s'étoit tranſporté après la bataille de Kaliſch. Ce Prince députa au Roi de Suéde quatre Sénateurs (a) pour le complimenter au ſujet de la paix, & pour lui témoigner les obligations qu'il avoit des attentions que Sa Majeſté avoit eues pour ſa perſonne. Charles XII. députa à ſon tour le Comte de Welling & Hermelin Secretaire d'Etat, qu'il chargea de faire des complimens réciproques au Roi de Pologne. Il n'oublia pas non plus de faire notifier à Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux des Provinces-Unies la concluſion de la paix, par Palmquiſt, alors ſon Miniſtre auprès de la République. En même tems il fit expédier des Univerſaux aux Etats de Pologne, par leſquels, en leur donnant avis que la paix étoit conclue, il les aſſûroit qu'il ſe rendroit inceſſamment à Varſovie.

LES

(a) Ces Députés étoient le Prince Czartorinski; Landkoron, Palatin de Cracovie; Sezuka, Sous-Maréchal de Lithuanie, & Lubomirski, Chambellan de la Couronne.

LES affaires y avoient dégeneré en un fâcheux état. Le Primat Sczembek, créature du Roi Auguſte, étoit autant embarraſſé de ſa perſonne que de ſa nouvelle dignité. Il n'ignoroit point qu'au retour du Roi Staniſlas & de Charles XII. en Pologne, il auroit de grands riſques à courir, & qu'il ſe verroit peut-être obligé de céder à ſon Compétiteur le pas & la charge tout à la fois. Dans cet embarras il prit le parti de s'attacher au Prince Menczikoff, Général en chef des troupes Ruſſiennes, eſperant que ſous ſes auſpices il ſeroit à l'abri des dangers qui le menaçoient. Immédiatement après le départ du Roi Auguſte, le Prince Menczikoff avoit envoié à Lublin des Lettres circulaires, addreſſées aux Confédérés, par leſquelles il aſſûroit les Etats de la protection du Czar, & leur promettoit en ſon nom tous les ſubſides qu'ils pourroient jamais eſperer du Roi Auguſte. En même tems il requit le Primat de ſe conformer à ſes vûes: Sczembek fut complaiſant; il publia des Univerſaux où il déclaroit le Trône de Pologne

vacant, & en conséquence il convoqua la Diéte à Lemberg pour le 6. du mois de Février.

Ce fut alors que les Polonois eurent les yeux ouverts, & qu'ils reconnurent trop tard qu'ils étoient les victimes de leur infidélité & de leur inconstance. Jusqu'ici ils n'avoient voulu se déterminer pour aucun des deux Rois élus, maintenant ils étoient réduits à s'abandonner à l'autorité & à la discrétion d'une Nation étrangère, composée la plûpart de Tartares & de Calmucks, peuples barbares & féroces. Toutes les provinces & les places regorgeoient de ces milices; elles y disposoient de tout à leur gré, & à l'exemple du Roi de Suéde, elles autorisoient leur conduite par le prétexte de garantir le païs en vertu d'une étroite Alliance avec la République. De là une défiance générale parmi les Polonois & les Russiens; tous, également mal intentionnés les uns pour les autres, se rendoient mutuellement leur fidélité suspecte. Heureuse conjoncture pour le Roi Stanislas, si ce Prince en avoit profité! Il ne s'agissoit que

que de rentrer en Pologne avec une armée de dix mille hommes de troupes Suédoises, pour tirer parti de la disposition où étoient les esprits.

Pour prouver la vérité de ce que j'avance, je ne veux que rappeller le souvenir de ce qui se passa au sujet du Général Brand & du fameux Partisan Russien Smiegelski. Jusqu'alors ces deux braves avoient combattu pour le Roi Auguste avec beaucoup de succès. Le dernier sur-tout avoit augmenté l'éclat de la victoire remportée près de Kalisch, en faisant prisonnier de guerre Potocki Vaivode de Kiow. Celui-ci, qui, après que le Roi fut parti de Varsovie, avoit trouvé l'heureux moment de s'échapper, eut le malheur d'être surpris dans la forêt de Radom, où il fut encore fait prisonnier conjointement avec sa famille. Le butin étoit considérable; Smiegelski voulut lui-même en faire présent au Czar son Maître. Menczikoff s'opposa à son dessein; & soit qu'il se défiât de la fidélité du Partisan, ou qu'il lui enviât cet honneur, il prétendit absolument qu'il lui remît ses

ſes priſonniers. Smiegelski fut ſi indigné du procedé du Général, qu'il réſolut ſur le champ de ſe ranger du côté du Roi Staniſlas. Il s'en ouvrit à Potocki, & pour preuve de ſes ſentimens, il fit mettre aux arrêts les cent cinquante Ruſſiens qui devoient lui ſervir de garde. Il ne s'en tint pas là, il ſurprit trois de leurs Généraux, qu'il envoia à Poſnanie où il y avoit garniſon Suédoiſe. D'un autre côté la Capitale de la Pruſſe Polonoiſe reconnut le Roi Staniſlas pour ſon légitime Souverain. Cette ville ne ſe contenta pas de s'acquitter de ſes devoirs par des Députés qu'elle lui envoia en Saxe; elle fit encore publier au prône ſa ſoumiſſion dans toutes les places de ſon diſtrict. Ces évenemens firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit du Prince Menczikoff, que depuis ce tems-là il ne perdit de vûe ni le Primat, ni le Sous-Chancelier; il appréhendoit qu'ils ne ſuiviſſent l'exemple du Général Brand & du Partiſan Smiegelski.

CEPENDANT la contrainte où étoient les Etats de Pologne, fit qu'ils s'aſ-

s'aſſemblerent à Lemberg le 10. de Février, jour auquel on avoit fixé la Diéte. On y fit la lecture des Lettres odieuſes qu'on avoit reçues du Prince Menczikoff: l'aſſemblée ne prit aucune réſolution; elle ſe borna à nommer des Députés, qui furent chargés de ſe plaindre des contributions exceſſives que ce Prince exigeoit des Etats, & la Diéte fut remiſe au mois de Mai prochain. Dans cet intervalle le Roi Staniſlas joüit à Leiſznich des premiers fruits de la paix: il y reçut la viſite du Roi de Suéde, & le 16. de Janvier il eut la ſatisfaction de voir la Reine qui arrivoit de Stettin.

COMME le Traité de paix avoit mis fin à la diſgrace des Princes de la Maiſon Roïale Sobieski, Staniſlas alla au-devant d'eux le 22. du même mois, fit trois milles de chemin, & reçut ces Princes avec toute la tendreſſe imaginable. Il leur rendit viſite le 25. & à l'iſſuë du repas il les conduiſit au Quartier général du Roi de Suéde, qui lui-même venoit à leur rencontre. Lorſqu'ils ſe furent joints à quelque diſtance près, Sa Majeſté Suédoiſe

se descendit de cheval, & s'approcha du carosse où étoit le Roi Stanislas avec les deux Princes Sobieski. Le Prince Jacques complimenta Charles, qui, aiant eu la bonté de l'écouter environ un demi quart d'heure, le pria lui & son frere de remonter en carosse, où le Roi Stanislas étoit resté seul pendant tout le tems de l'entretien. L'un & l'autre s'en excuserent, & accompagnerent à cheval le Roi de Suéde jusqu'au Quartier général, où on leur fit une réception fort gracieuse. Pendant tout ce trajet, Sa Majesté Suédoise s'entretint de plusieurs affaires avec le Prince Jacques, qui ensuite prit congé d'elle & retourna à Olau. Pour le Prince Constantin son frere, il resta à Leisznich auprès du Roi de Pologne.

L'ENTREVUE de ces Princes donna occasion à une nouvelle Médaille. On y voioit une pyramide, ornée du côté droit des Armes de Suéde, & du côté gauche de celles de Pologne. La Légende, SUECIÆ ET POLONIÆ REGUM CURA, signi-

N.° VI



Bᵗ Immink sculp:

signifie, *Effet des soins des Rois de Suéde & de Pologne.* L'Exergue, JACOBUS ET CONSTANTINUS PRINCIPES REGIS POLONIÆ IN SAXONIA LIBERATI. 1707. *Les Princes Jacques & Constantin remis en liberté dans l'Electorat de Saxe.* 1707. Au revers de la Médaille on appercevoit un fleuve, qui par la rapidité de ses eaux entrainoit des édifices, & emportoit tout ce qui s'opposoit à son courant. La Légende, INVENIET VIAM AUT FACIET, veut dire: *Il trouvera un passage, ou s'en fera où il n'y en aura point.*

Ce fut sur la fin de l'année précédente & au Quartier général du Comte de Piper à Guntersdorff, que se fit la première entrevûe du Roi de Suéde & du Roi Auguste. Depuis ce moment, ces Princes s'étoient donné de part & d'autre de grands témoignages d'amitié, jusque-là qu'ils se rendirent de fréquentes visites. Cependant Charles XII. ne se relâchoit en rien des articles stipulés dans le Traité de paix, au-contraire il s'obstinoit

tinoit à les voir accomplis dans toute leur étendue. Auguste ne refusoit pas de s'y conformer; il attendoit un tems où il pût obéir sans risque. Il craignoit qu'en remettant à Stanislas les Archives & les pierreries de la Couronne avant qu'il ne fût unanimement reconnu pour Roi de Pologne, la République ne lui en fît une affaire, & ne le rendît responsable d'une restitution faite à son insçu & contre sa volonté, s'il arrivoit que ce Prince fût débusqué du Trône. Soit que Charles XII. eût pénétré les intentions d'Auguste, soit qu'il les ignorât, il s'en tint fortement au Traité, & prétendit qu'on l'exécutât au pied de la lettre; je ne sais s'il fut satisfait. La Lettre de félicitation qu'Auguste s'étoit chargé d'écrire au Roi Stanislas, étoit encore un point qui demandoit de grands efforts; le Monarque inexorable en hâta l'exécution par ses importunités. Auguste prit la plume avec peine, écrivit avec contrainte, & acheva sa Lettre avec toute la mortification qu'il est aisé de s'imaginer. C'est

C'est une réponse à celle que le Roi Stanislas avoit jugé à propos d'écrire à ce Prince. La voici.

MONSIEUR ET FRERE,

„ LA raison, pour laquelle Nous
„ n'avons pas répondu plûtôt à la
„ Lettre que Nous avons eu l'hon-
„ neur de recevoir de Votre Majesté,
„ est que Nous avons jugé qu'il n'é-
„ toit plus nécessaire d'entrer dans un
„ commerce particulier de Lettres.
„ Cependant, pour faire plaisir à Sa
„ Majesté Suédoise, & afin qu'on ne
„ Nous impute pas que Nous faisons
„ difficulté de satisfaire à son desir,
„ Nous Vous félicitons par celle-ci
„ de votre Avénement à la Couron-
„ ne, & Nous souhaitons que Vous
„ trouviez dans votre Patrie des Sujets
„ plus fidèles & plus obéissans que ceux
„ que Nous y avons laissés. Tout le
„ monde Nous fera la justice de croire
„ que pour tous nos bienfaits & pour
„ tous nos soins, Nous n'avons été
„ païés que d'ingratitude, & que la
„ plus grande partie d'eux ne s'est ap-
„ pliquée qu'à former des partis pour
„ avan-

„ avancer notre ruine. Nous sou-
„ haitons que Vous ne soiez pas ex-
„ posé à de pareils malheurs, Vous
„ remettant à la protection de Dieu.

„ MONSIEUR ET FRERE,

„ Donné à Dresde,
„ le 8. Avril 1707.

„ *Votre Frere & Voisin*
„ AUGUSTE *Roi.*

LE Roi Stanislas répondit à cette Lettre en termes polis & équivalens.

MONSIEUR ET FRERE,

„ LA Lettre de Votre Majesté ne
„ sert qu'à augmenter davantage les
„ obligations que Nous avons au Roi
„ de Suéde. Nous sommes satisfaits,
„ Sire, autant que Nous devons l'ê-
„ tre, des félicitations que Vous avez
„ bien voulu Nous faire sur notre A-
„ vénement au Trône. Nous espe-
„ rons que nos Sujets n'auront aucun
„ prétexte de Nous refuser l'homma-
„ ge & la fidélité que Nous atten-
„ dons de leurs devoirs. Nous aurons
„ soin de les y engager par notre con-
„ duite, & par la disposition où Nous
„ sommes d'observer ponctuellement
„ les Loix fondamentales du Roïau-
„ me.

„ STANISLAS *Roi de Pologne.*

A peine la ratification du Traité de Paix fut-elle rendue publique, que presque toutes les Cours de l'Europe s'empresserent de congratuler ce Prince & de le reconnoître pour Roi de Pologne. Sa Majesté Prussienne fit le premier pas, & donna l'exemple à l'Empereur, à la Reine de la Grande-Bretagne, au Roi de France, à l'Electeur de Hanover, au Duc de Braunschweig-Wolffenbuttel & à plusieurs autres Puissances. Jamais la fin des troubles ne parut plus prochaine; on se flattoit que dès que l'armée Suédoise remettroit le pied en Pologne, le Czar de Moscovie seroit trop heureux de changer de conduite. Cet espoir fut inutile: la Pologne étoit devenue indifférente aux Suédois, ou du moins la Saxe avoit pour eux tant d'ap-

d'appas, qu'ils ne pouvoient se résoudre à la quitter. Un si long séjour dans un Etat, que la paix ne permettoit plus d'envisager comme ennemi, causa de l'étonnement à tout le monde. Charles XII. n'y avoit plus rien à faire, il avoit consommé son ouvrage, il étoit exempt de crainte, & cependant on voioit des troupes, répandues de toutes parts, vivre dans une délicieuse oisiveté, contraire à l'humeur & à l'activité de leur Chef.

Le Czar profita de l'inaction; il se fit craindre en Pologne, il se rendit redoutable en Livonie. Sa rigueur accabla ses Ennemis, & n'épargna pas même ses Alliés. Ces excès, dont le vrai remède étoit audessus des forces du Roi Stanislas, suggérerent à ce Prince de publier un Universal, dans lequel, après avoir accusé de rébellion la Confédération de Lemberg, il exhortoit les Mécontens à se soumettre. Ils furent presque aussitôt raffermis qu'ébranlés. Ce n'étoit point par amour pour leur ancien Maître qu'ils s'étoient

toient unis, c'étoit par la crainte qu'ils avoient des Russiens. Le Primat Stanislas Sczembeck avoit intérêt qu'ils persistassent dans leur union, il fit des remontrances & fut écouté. Disons plus, il leur inspira tant de confiance, qu'ils résolurent de déclarer le Thrône vacant & de fixer au 3. de Mai le jour d'une nouvelle Election. Le bien de l'Etat les guidoit moins que leur avarice; ils vouloient pêcher en eau trouble, & établir leur fortune aux dépens de la République. Il manquoit un prétexte pour colorer leur dessein, ils prirent celui de la détronisation du Roi Auguste, qu'ils prétendirent avoir été faite contre les Loix du Roïaume. Cette manœuvre n'excita point le Czar à y donner les mains; il fut retenu par les difficultés que causeroit l'Election d'un nouveau Roi, & par la crainte de redoubler le ressentiment du Monarque de Suéde.

Cependant treize Régimens de troupes Saxonnes évacuerent le Palatinat de Cracovie & les Provinces circonvoisines. Le Prince Wisnowiecki,

ki, de qui on avoit conçu de si flatteuses esperances, se voüa tout entier au Roi Stanislas, & apporta par ce changement de grands obstacles aux desseins des partisans du Czar. Les affaires devenoient pressantes, on touchoit au moment où il s'agissoit d'un prompt secours pour fixer les esprits chancelans & réduire les Rebelles. Sa Majesté Polonoise en parla à son Allié, & le sollicita de travailler à sa défense. Charles XII. ne pouvoit raisonnablement s'en dispenser: outre qu'il y alloit de sa gloire de conserver à un Prince la couronne qu'il lui avoit mise sur la tête, il s'étoit engagé par le Traité de Varsovie à ne mettre les armes bas que lorsque la conduite de la Nation les auroit rendu inutiles. Ces raisons ne purent l'émouvoir: le danger lui parut, ou trop éloigné, ou trop peu important pour retourner sur ses pas; il resta en Saxe. La nouvelle Reine de Pologne étoit revenue de Leisznich à Stettin, elle y tomba dangereusement malade peu de tems après son arrivée; ce qui obligea le Roi son Epoux de s'y rendre. Ce voïage

ge précipité, joint à quelques autres particularités peu considérables, influa tellement sur les affaires en général, qu'il rallentit fort le zèle des Grands du Roïaume, dévoüés à sa Majesté Polonoise. L'occasion rappella le projet d'une nouvelle Election, & encouragea le Czar à l'exécuter. Il détacha un corps de quelques mille hommes vers la grande Pologne, avec ordre d'en enlever, ou d'y détruire tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes de Saxe.

Le Roi de Suéde ne tarda pas à en apprendre des nouvelles, elles furent confirmées par le Roi Stanislas à son retour de Stettin. Ce Prince fit à son Allié une peinture si vive de l'état où étoit la Pologne, que Charles donna ordre au Général Reinschild d'y entrer avec seize Régimens. Ces troupes se mirent en marche le 15. d'Août; le Roi Stanislas les suivit trois jours après. Charles passa le reste du mois en Saxe: le 31. il signa le Traité conclu entre l'Empereur & les Protestans de Silésie, & marcha le 1. de Septembre du côté de Lausnitz.

nitz. Ces mouvemens produisirent de grands effets. Le Czar, saisi de crainte, malgré ses forces redoutables, se désista de son entreprise, & se hâta de quitter Varsovie, où il y auroit eu trop de risque à s'enfermer. Pour se dédommager en quelque sorte du regret qu'il avoit d'abandonner cette place, il fit transporter à Moscow les meubles & les Orangeries que les Partisans du Roi Stanislas y avoient laissés après leur fuite. A peine Sa Majesté parut-elle sur les frontières de la grande Pologne, qu'un Régiment de l'Armée de la Couronne prit le parti de se ranger à son devoir. Le 8. d'Octobre un autre Régiment se soumit de même, & assûra que le reste étoit prêt à en faire autant, pourvû qu'on mît l'armée de Russie hors d'état de traverser ses intentions. Ces succès ne furent point interrompus: il ne se passa presque point de jour que quelque Compagnie de ces troupes ne justifiât ces promesses. Plusieurs Palatinats députerent au Roi pour l'assûrer de leur obéïssance; le Diocèse de Cujavie fit éclater son empressement, celui

celui de Gnesne signala le sien.

CETTE dernière Prélature, que les Russiens avoient dépouillée de son Chef en enlevant l'Archevêque de Lemberg, fut remplacée par le Suffragan de Chelm. Le sort de son prédécesseur rendit le Primat Sczembeck, créature du Roi Auguste, attentif à sa sûreté; accompagné du Sous-Chancelier, il s'enfuit à toutes jambes à Caminieck. Il y avoit encore un grand obstacle à combattre, c'étoit l'opposition formelle de Seniawski Grand-Maréchal de la Couronne. Pour ramener ce Seigneur à la raison, on lui prescrivit un terme, qui s'écoula sans aucun fruit. Son opiniâtreté lui couta son emploi: le Roi en disposa en faveur de Potocki, Vaivode de Kiow, & rendit cette promotion publique par un Universal adressé aux Etats.

SUR ces entrefaites arriva un Ambassadeur de la Porte, chargé de Lettres du Grand-Seigneur, par lesquelles Sa Hautesse, après avoir reconnu le Roi Stanislas en cette qualité, déclaroit que si dans l'espace de trois ans le Roi de Suéde & la Républi-

que de Pologne ne trouvoient moïen de convenir d'une paix, ou d'une suspension d'armes avec la Russie, elle se verroit dans la nécessité de lui déclarer la guerre. Une déclaration si expresse renfermoit de grands avantages pour le nouveau Roi; mais les armées Russiennes avoient déjà tellement dépeuplé le païs & ravagé les terres, qu'à plusieurs milles d'étendue tout étoit désert & dégarni de vivres. C'étoit-là un grand inconvénient pour les troupes; on ne pouvoit se résoudre à leur faire parcourir ces endroits, sans les exposer à endurer la famine, qui se faisoit sentir de toutes parts. Ce fut pour cette raison que le Roi de Suéde changea d'avis, & qu'au lieu de marcher en Lithuanie comme il avoit résolu, il s'arrêta à Slupc en attendant la gelée. Le 13. de Novembre il prit le chemin de Thorn, conjointement avec son Allié; & s'étant avancé à peu de distance de cette place, il mit son Quartier général à Wiesnicz: le Roi Stanislas établit le sien à Swientin. Peu de tems après, ils surprirent à Varsovie l'é-

l'épouse du Grand-Maréchal Seniawski. Cette Dame, prisonnière d'un Roi dont elle avoit lieu de craindre le ressentiment, eut tout sujet d'admirer sa clémence. Stanislas, non content de lui avoir fait rendre tous ses effets, lui accorda encore la liberté de se transporter de Varsovie à Elbing, comme un lieu plus convenable à sa santé. Cette générosité auroit fait impression sur une ame reconnoissante, elle n'en fit aucune sur celle du Grand-Maréchal. Peut-être espera-t-on qu'il seroit pour le moins aussi sensible au bonheur de son épouse qu'il l'auroit été à son infortune, & qu'également redevable à son Bienfaiteur, il inspireroit aux troupes de la Couronne des sentimens qu'il n'auroit pû s'empêcher d'avoir lui-même.

LOIN de là, Seniawski tint à Lemberg un nouveau conseil de guerre avec les Ennemis, où il fut arrêté que pour plus grande sûreté de l'artillerie de cette ville, on la transporteroit à Caminieck, & qu'afin de n'être pas dans le cas de manquer d'argent, on exigeroit par-tout des contributions con-

confidérables. Ce réfultat déplut à Potocki: en qualité de nouveau Grand-Maréchal de la Couronne, il fit publier un Univerfal, où il proteftoit de la manière la plus folemnelle contre tout ce qui fe feroit en conféquence.

Les difficultés qui avoient empêché le Roi de Suéde de marcher inceffamment en Lithuanie, étoient encore augmentées par des pluïes continuelles qui avoient rendu les chemins impratiquables. Charles ne put contenir plus long-tems fon impatience, il fe mit en mouvement le 9. de Janvier, & hâta tellement fa marche, qu'il arriva près de Tykoczin le 3. du mois fuivant. Il n'étoit plus qu'à dix milles de Grodno, il y vint le troifième jour. Le Czar ne s'obftina point à lui en difputer le paffage; il permit à fon Ennemi d'entrer par une porte, tandis que lui fortit par une autre. Le Roi Staniflas s'avança jufqu'à Wilna, où il tint un confeil, auquel affifterent vingt Senateurs. On s'y propofoit une Amniftie générale; mais cette affemblée eut le mê-

même effet que la conférence que Mr. de Bonac Ambaffadeur de France avoit ménagée à Dantzich avec autant de peine que d'empreffement.

On devina la fource de ces mauvais fuccès, & on les rejetta tout entiers fur celui à qui il importoit le plus de troubler l'ordre qu'on vouloit établir. Depuis quelque tems, le Czar avoit promis à l'ancien Grand-Maréchal de le gratifier du fruit de fes travaux, & de le mettre en poffeffion du Thrône de Pologne. Celui-ci, auffi infatué de ces promeffes qu'aveuglé par fon ambition, comptoit fi fort fur cet heureux avenir, qu'il dévoroit déjà d'avance la proie dont on devoit raffaffier fon avidité. Toujours inquiet au moindre vent contraire, il étoit le premier à conjurer l'orage: il amufoit par mille idées chimeriques le peu de troupes qui lui reftoit de l'armée de la Couronne, & efperoit que foutenu par cet appui, & fortifié par une armée de vingt mille hommes qu'il attendoit de la générofité de fon protecteur, il viendroit à bout de regner à fon tour.

Dans cet efprit, il fit joüer des refforts qui empêcherent de mettre la main

main à un ouvrage ſalutaire ; & lorſque le Roi exigea de lui & de ſes Adhérans des marques ſincères de leur obéiſſance, il fut aſſez préſomptueux pour lui impoſer des loix, en lui preſcrivant des conditions qu'il étoit impoſſible d'accorder. Telles furent la vanité & l'avarice d'un ſeul homme, dont les fantaſques projets inquiéterent le Roi & l'Etat, ſous prétexte qu'il n'étoit animé que par un véritable zèle pour la conſervation des Loix du Roïaume & de la Liberté de la Nation. Cependant ces artifices n'empêcherent pas que le Roi ne captivât de jour en jour les cœurs de quelques ſujets rebelles; plus on apprenoit à le connoître, & plus on aſpiroit à la gloire de le ſervir & au bonheur de participer à ſes graces. Différoit-on de lui rendre ſes hommages, c'étoit pour s'épargner la fureur de Seniawski, dont les troupes ne laiſſoient après leurs pas que d'affreux ſpectacles de cruauté & de brigandage. Mauvais principe pour gagner l'amour des peuples, & pour ſe fraïer un chemin à la Souveraineté.

LE Pape, inquiet des troubles dont

dont la Pologne étoit agitée, envoia dans ce Roïaume le Nonce Spinola. Celui-ci étoit chargé de travailler à une Amniſtie générale, à tempérer la chaleur des eſprits, à mettre le Clergé en état de remarquer ſes écarts, & de rentrer dans le devoir. Sa commiſſion étoit trop bornée; il refuſa de reconnoître le nouveau Roi, & appuia ſon refus de celui de quelques Etats du Roïaume. Staniſlas, ſachant de quelle néceſſité il étoit de revenir en Pologne, ſe rendit le 13. de Juin au camp de Rodoſchowicze, & y prit congé du Roi de Suéde. Ces deux Monarques ſe donnerent de nouveaux gages d'une amitié éternelle; & quoiqu'à pluſieurs égards ils fuſſent d'un caractère oppoſé, le Roi de Pologne ſut toujours ſe rendre eſtimable à un Prince, dont l'humeur étoit moins conſtante que la fortune. Le tems approchoit qu'elle devoit lui être funeſte, & ces deux Alliés ne penſoient guères alors que le jour de leur ſéparation ſeroit le dernier auquel ils ſe reverroient en qualité de Souverains.

CHARLES XII. dont les glorieux

exploits avoient jufqu'alors étonné l'Europe, forma une réfolution qui devoit redoubler fon étonnement. Il avoit détrôné le Roi Augufte, il l'avoit perfécuté dans fes Etats; il fe propofa de porter la guerre dans la Ruffie, de chaffer le Czar du lieu de fa réfidence, & de lui enlever fon Empire. Charles fe reffouvenoit qu'au milieu de l'hiver il n'avoit point balancé de marcher en Lithuanie, qu'il avoit traverfé une grande étendue de païs déferts, fans vivres, fans munitions, & prefque fans autre appui que fon courage. Il fe rappelloit l'idée d'avoir vû fuir devant lui une armée infiniment fupérieure à la fienne. Il ne pouvoit oublier le glorieux féjour qu'il avoit fait en Saxe, les honneurs & les applaudiffemens qu'il y avoit reçus de l'Empereur, de la Grande-Bretagne, de la France & de plufieurs autres Puiffances, fans excepter le Pape. Après des traits fi éclatans, pouvoit-il défefperer de réuffir? La grandeur de l'entreprife l'animoit à l'exécuter, fon ambition lui en cachoit les rifques, fa bravoure lui donnoit de la

la confiance, & fa bonne fortune achevoit de le perfuader que rien ne lui étoit impoffible, pour peu qu'il voulût s'en donner la peine.

ENFIN il fe mit en marche pour la Mofcovie, & fe précipita dans des malheurs, qui dûrent lui être d'autant plus fenfibles, qu'ils étoient nouveaux pour lui. Le dirai-je? fa vanité fut mal fatisfaite, & fi elle l'engagea à abandonner un Prince aux dangers d'un Thrône chancelant, elle le livra lui-même aux infultes d'un Ennemi craintif & abbattu.

LE Roi Stanifllas revint en Pologne avec une armée, compofée de feize mille Lithuaniens & de vingt mille hommes de troupes de Suéde. Ce nombre auroit fuffi s'il avoit eu la fidélité en partage; mais les uns, devenus foldats par l'efpoir du gain, ne cherchoient qu'à s'enrichir par des courfes, & la plûpart des autres, nés Polonois, n'avoient ni le caractère, ni la bravoure de ceux dont ils portoient le nom. Aux deux fleaux dont le Roïaume étoit frappé, fuccéda un troifième. La pefte fe gliffa parmi les ar-

armées & les peuples, & fit de grands ravages pendant tout le cours de cette année, ſur-tout aux environs de Varſovie. La contagion ne rallentit en rien l'impétuoſité du Grand-Maréchal Seniawski: il acheva de déſoler le Palatinat de Sendomir; & ce qui fortifioit encore ſes eſperances, c'eſt que plus Charles XII. s'éloignoit de la Pologne, plus les Mécontens s'obſtinoient dans leur rébellion. Ils trouvoient dans la conjoncture trop de rapport avec leurs idées, pour en concevoir de raiſonnables. L'Ambaſſadeur de France ſe donna de grands mouvemens, & ne put jamais les déterminer à reſpecter leur Roi.

Ce n'étoit pas le tems d'emploier des remèdes plus efficaces; Sa Majeſté ſe rendit à Marienbourg, où les Etats étoient convoqués. Le Monarque fut ſatisfait de la réception que lui firent les habitans. Non ſeulement ils le reconnurent pour Chef du Roïaume; mais encore ils lui firent le préſent ordinaire de cent mille florins. En revanche, Staniſlas confirma les prérogatives de la Province, les

priviléges de la Nobleſſe, & exerça d'autres actes de Souveraineté, propres à l'affermir dans le droit qu'il avoit de les faire. Le bruit de la victoire imprévûe, remportée ſur les Ruſſiens près de Holowic, contribua beaucoup à la docilité de ce peuple; de ſorte qu'il n'y avoit dans les affaires preſque d'autre règle à ſuivre, que celle que la diverſité des ſuccès pouvoit y établir. La fortune de Seniawſki ſervoit, pour ainſi dire, de bouſſole dans la Pologne; il marcha contre les Lithuaniens, campés près de Sokol, & les obligea de repaſſer le Bug avec beaucoup de précipitation. Le Roi ſe détermina à le combattre. Pour cet effet, il ordonna au nouveau Grand-Maréchal de rejoindre inceſſamment l'armée en Lithuanie, fit défiler vers Brezece les Suédois qui juſqu'alors avoient ſéjourné dans la Pruſſe, & prit lui-même le 22. d'Octobre le chemin de Tykoczin. L'occaſion qu'on cherchoit, ne tarda pas à s'offrir. Le 21. du mois ſuivant les deux armées ſe rencontrerent dans le voiſinage de Koniecpolske: la réſiſtance fut

fut égale à l'attaque pour l'ardeur, mais différente pour le succès; Pociey Grand Tréforier de Lithuanie, & le Général Rybinski, Chefs des Confédérés, refterent maîtres du champ de bataille.

Ce raïon de bonheur augmenta le courage & la malignité des Mécontens. Ils accuferent le Roi d'avoir député le Comte Tarlo à la Cour Ottomane, à l'infçu des Etats du Roïaume, & lui firent un crime d'une ambaffade, qui, loin d'avoir pour objet une guerre contre la Ruffie, n'étoit qu'un pur cérémonial qu'il devoit aux égards que la Porte avoit eus pour lui & pour fon Allié. Il ne fut nullement queftion de mettre la bienveillance du Sultan à l'épreuve, & Charles XII. lui-même n'eût eu befoin de fes bons offices, fi fes difgraces volontaires ne l'avoient obligé de fe jetter entre fes bras. Il étoit encore tems d'éviter cette démarche humiliante: il ne falloit que faire attention aux avis que lui donnoit la fortune, & confidérer les échecs qu'il avoit reçus à Holoweczin, Rummo, Starodub, & en d'autres lieux, comme les avant-coureurs des

des nuages qui devoient obfcurcir fa gloire. Il devoit obferver la contenance de fon Ennemi, pefer fes avantages, faire un jufte parallèle de fes forces avec les fiennes, le traiter avec plus de ménagement, refufer fes propofitions de paix avec moins de hauteur, ou du moins renvoier à une meilleure occafion le coup dont il vouloit l'accabler. Mais l'ambition eft un aveuglement, elle conduit au précipice le bandeau fur les yeux. & lorsqu'elle domine dans une ame guerrière & accoutumée aux fuccès, elle l'emporte dans des champs, où au lieu de moiffonner des lauriers, elle ternit en un jour l'éclat de toutes les victoires précédentes; victoires, qu'on admiroit autrefois comme des prodiges de valeur, & qu'on n'envifage plus que comme les effets d'un heureux hazard.

Charles XII. s'étoit propofé de continuer fa marche en droiture, il changea de route & fe tourna du côté de l'Ukraine, où il devoit trouver du fupport; c'étoit Mazeppa, Général des Cofaques. Ce Capitaine, qui depuis long-tems avoit de grandes obli-

obligations à la Maison de Lesczynski, défera aux sollicitations du Roi Stanislas, & épousa la querelle de son Allié. Cependant la raison vouloit que Charles, ou changeât d'avis, ou différât de le suivre: car quel moïen que sous un ciel glacé une petite armée, déjà affoiblie par plusieurs attaques & fatiguée par des marches continuelles, traversât tant de païs où il n'y avoit d'autres vivres à attendre que le peu qu'on en avoit à y transporter?

Le Monarque, incapable de refléchir, ne prit conseil que de sa suffisance: il poussa sa pointe, & perdit de bon gré deux mille hommes qui expirerent sous ses yeux de froid & de misère. Le dépit l'empêcha de ménager le reste; il se présenta aux Ennemis, & mena au combat des troupes si exténuées, qu'à peine pouvoient-elles se soutenir. L'histoire d'Alexandre le Grand ne nous fournit rien d'approchant à de semblables entreprises; & si Charles en imitant ce grand Héros, voulut l'égaler en courage, il le surpassa en hardiesse, & eut moins de bonheur. Cessons de le suivre dans sa

sa malheureuse expédition; rentrons en Pologne.

Le Roi Stanislas s'y comportoit d'une manière bien différente; la politique, la prudence & la raison guidoient toutes ses démarches. Le 26. de Janvier ce Prince résolut de publier des Universaux, où il rendoit compte de l'attachement de Mazeppa pour le Roi de Suéde, exhortoit avec beaucoup de tendresse les Mécontens à se dépouiller de leur haine, & offroit de s'en remettre aux Etats pour l'examen de sa conduite. Il y déclaroit qu'il étoit prêt de descendre du Thrône, si jamais on pouvoit le convaincre d'avoir enfraint les Loix du Roïaume, ou de s'être écarté en quoi que ce fût, du dessein qu'il avoit eu de pacifier les troubles en acceptant la Couronne. On ne pouvoit guères pousser plus loin la complaisance & la douceur: cependant on ne lui en sut aucun gré; il avoit à faire à des gens jaloux de son élevation, & tel qui étoit né pour être son sujet, s'émancipoit à briguer sa puissance. Seniawski étoit toujours dans

dans ses premières idées, & esperoit tout de ses forces & de ses artifices. Il ne se ressouvenoit des éminentes qualités de celui qu'il avoit l'impudence de regarder comme son Rival, que pour se glorifier du mérite que lui donnoit sa présomption ; il frémissoit quand on lui parloit d'obéir, & traitoit ce devoir de lâcheté, indigne d'un Candidat qui bientôt se verroit en droit de commander lui-même; en un mot, sa vanité ne lui faisoit appercevoir d'autre différence entre lui & son Souverain, que celle d'être son égal, ou prêt à le devenir. L'Abbé de Bonac lui fit au nom de sa Majesté Très-Chrétienne des propositions fort avantageuses, & qui surpassoient de beaucoup l'attente d'un homme de son caractère; mais comme elles ne contenoient rien de ce qu'il ambitionnoit, la négociation n'aboutit qu'à se donner des soins inutiles. Il fut même assez téméraire pour demander à l'Ambassadeur s'il lui parloit par ordre exprès de son Maître. Le Ministre lui repondit qu'à la vérité il n'avoit aucune commission particu-

lière

lière, mais qu'il étoit persuadé que Sa Majesté verroit avec plaisir le Roi Stanislas paisible possesseur du Trône par un aveu général de son Election. » Monsieur, reprit Seniawski d'un » air hautain, puisque le Roi n'a » pas jugé à propos de vous donner » ses odres, il est inutile que vous » vous entremettiez davantage pour » concilier les différends de la Répu- » blique; ils sont de nature à ne pas » finir si tôt. S'il arrive qu'on soit ré- » duit au point de sacrifier ses droits, » il sera encore assez tems de se ré- » soudre à faire un pas en faveur du » Roi Stanislas. » Deux motifs l'enhardirent à ne point ménager ses termes: l'un étoit une Lettre secrette qu'un Courier dépêché par le Czar, lui avoit rendue pour la remettre au Roi Auguste; l'autre, la nouvelle que le Géneral Russien Infland étoit en marche pour Lublin avec une armée de douze mille hommes. Il se hâta de décamper de Tarnowitz à dessein de faire une jonction, & de tomber avec toutes ces forces sur les bras du Roi & du Général Crassau, qui pour lors

se

ſe tenoient à Simigie dans le Palatinat de Culm. Ces mouvemens furent cauſe que celui de Witepsk entra dans le parti des Conféderés, & chaſſa du Fort de Mohilow l'Officier, à qui le Roi en avoit commis la défenſe.

A peu près dans le même tems Sa Majeſté reçut une Lettre du Roi de Suéde, datée de Buditzyn en Ukraine du 9. d'Avril. Elle portoit en ſubſtance que ſon armée étoit en bon état, qu'il avoit battu & diſſipé les Ennemis dans toutes les rencontres, que les Coſaques de Zaporow avoient ſuivi l'exemple de Mazeppa, & que le Chan des Tartares étoit dans la diſpoſition de lui rendre le même ſervice.

STANISLAS, charmé de ces ſuccès, ne le fut pas moins de l'avis qu'il eut d'un combat, donné le 12. du même mois près de Lachowitz entre l'armée d'Oginski, & les Lithuaniens commandés par le Grand Maréchal Sapieha. Le ſeul bruit de cette victoire diſſipa la crainte qu'on avoit pour Lemberg; & ſans s'aviſer de douter de la vérité du rapport, on ſe perſuada que le Roi étoit en ſûreté dan cette

te

te place. On ne fit pas plus de difficulté de s'en rapporter à la Lettre de Charles XII. & de là on conclut que la marche du Général Infland n'étoit ni réelle, ni même poſſible. On ſe trompa: on eut le déplaiſir d'apprendre qu'au lieu de ce Général, le Baron de Goltz s'étoit avancé juſqu'à Medziboz en Podolie; que le 5. de Mai Seniawski, Vaivode de Belcz, étoit venu à bout de faire ſa jonction, & que l'un & l'autre avoient réſolu de marcher conjointement à Lemberg. Smiegelski entreprit de faire diverſion & de ſaccager Berczani, ville appartenante au Vaivode; mais le canon de la place lui donna tant de beſogne, que le Colonel Croſnowſki aiant eu le tems d'accourir au ſecours, il fut obligé de ſe retirer & de renoncer à ſon entrepriſe.

DANS le courant de ce mois les deux armées en vinrent deux fois aux mains. La ſeconde action ſe paſſa le 26. non loin de Nakwaſka, village de la Podolie, entre le Grand Maréchal Sapieha & un gros de l'armée du Baron de Goltz. Le ſuccès en fut

ſi

ſi équivoque, que chaque parti ſe crut en droit de s'attribuer la victoire. Les Ruſſiens ne manquerent pas de prétexte pour ſe glorifier de leur bravoure : ils prétendirent que la défaite des Lithuaniens avoit tellement effraïé le Roi & le Général Craſſau, qu'ils avoient abandonné leur camp de Wyſſock & s'étoient retirés avec beaucoup de précipitation du côté de la Viſtule. C'eſt une fauſſeté, fondée ſur ce que le Roi avoit donné ordre de tranſporter les bagages au-delà de la rivière de Son, afin d'être plus en état de faire tête aux Ennemis.

CES attaques n'étoient que le prélude des entrepriſes plus conſidérables; on s'y prépara de part & d'autre, & les armées ſe joignirent de ſi près, qu'à toute heure on s'attendoit à engager un combat qui décidât du ſort de la Pologne. Pour Charles XII. il avoit déjà perdu ce que ſon imprudence lui avoit fait riſquer, & le jour même de la bataille de Pultawa fut l'époque de ſa diſgrace. La nouvelle de la ruine entière de ſon armée ſe répandit ſubitement dans la Pologne : on

on la regarda d'abord comme une chimère; mais dès qu'elle ſe trouva confirmée de tous les endroits, hormis la Suéde qui gardoit un profond ſilence, on ne vit plus parmi la Nation qu'un mêlange d'étonnement, d'effroi & d'allegreſſe. Les Mécontens s'épuiſoient en réjoüiſſances, tandis que les partiſans du Roi Staniſlas gemiſſoient dans la crainte & dans la douleur, ſous le poids d'un évenement qui influoit autant ſur leur vie que ſur leurs biens. Seniawski ne fut pas en reſte avec ceux qui s'empreſſerent le plus à marquer leur contentement; ſon camp retentit de cris de joie, & la groſſe artillerie annonça au loin la part qu'il prenoit à une victoire qui devoit conſommer la ſienne. Oginski & tous les autres triompherent également, au lieu que Sapieha, Potocki & le Général Craſſau étoient dans un abbatement inconcevable. Pour ce qui eſt du Roi, il ſupporta ce revers avec beaucoup de fermeté, & fit de ſa raiſon tout l'uſage qu'un grand Prince peut faire dans des conjonctures,

res, où l'ame est susceptible de désespoir.

AVANT que de se déterminer à prendre un parti, il convoqua à Varsovie les Etats qui lui étoient dévoüés. Il y récapitula les malheurs du Roi de Suéde, exposa les dangers qui l'environnoient lui-même, & pria l'Assemblée, qu'il avoit touchée jusqu'aux larmes, de l'aider à trouver un expédient qui mît sa personne & sa Couronne à couvert des poursuites de ses Ennemis. Chacun y fournit du sien: raisonnemens, complimens, protestations de fidélité, rien ne fut omis; mais ce n'étoit pas là l'essentiel, il falloit un parti qui fût également certain, & digne de celui qui le souhaitoit. De tous les moïens qui furent mis sur le tapis, aucun ne parut plus salutaire que d'envoier une ambassade au Czar, pour lui offrir la paix aux conditions qu'il l'avoit demandée deux ans auparavant. La démarche fut inutile; le Czar refusa audience à l'Ambassadeur, & lui fit dire qu'il ne reconnoissoit en Pologne d'autre Roi qu'Au-

qu'Auguste, avec qui il étoit étroitement allié.

TANDIS que les Mécontens cherchoient à profiter de la révolution, on eut avis que le Roi Auguste avoit passé l'Oder avec une nombreuse Armée, & qu'il s'avançoit à grands pas vers la Pologne; que d'un autre côté le Czar, après avoir rassemblé la plus grande partie de ses troupes, doubloit sa marche pour renforcer à propos celles de Seniawski. A peine Auguste eut-il atteint Bomst, place frontière du Roïaume, qu'il répandit des Universaux pour notifier son arrivée, qui ensuite fut publiée à Thorn au son de la cloche. Stanislas saisit toutes les occasions d'embarrasser son Ennemi, & n'oublia point de remettre sous les yeux des Etats le serment qu'ils lui avoient fait d'un attachement inviolable. Il se retira avec le Général Crassau aux environs de Kalisch, y assit son camp, & resserra les troupes autant qu'il lui fut possible. Son intention étoit de livrer bataille, & de décider à la pointe de l'épée le droit qu'il avoit à la Couron-

 ne;

ne; mais il se présenta tant d'obstacles à la fois, qu'il ne put hazarder le pas sans paroître téméraire. Les forces des Ennemis augmentoient de jour en jour, les Saxons se joignoient aux Russiens, ceux-ci aux Confédérés; de sorte que le Roi, dépourvû de secours & d'argent, se vit obligé de quitter la partie, plûtôt que d'éprouver, à l'exemple de Charles XII. combien il est dangereux de lutter contre la fortune.

Le Général Crassau sollicita le Roi de Prusse de lui accorder la permission de passer sur ses terres pour retourner en Suéde. Ce n'étoit plus le tems des faveurs; ce Prince avoit changé de sentiment avec les affaires, il refusa absolument le passage qu'on lui demandoit. Le Général, qui se voioit sur le point d'être enveloppé par une multitude innombrable d'Ennemis, & qui n'avoit d'autre ressource pour se tirer de leurs mains qu'en agissant contre le gré du Roi, résolut d'échapper au danger en dépit de sa défense. S'étant assûré de la discrétion de ses troupes par des ordres très rigoureux, il se mit en marche, entra dans la basse Pomeranie, y choisit l'endroit le plus court, & fit heureusement ce trajet en vingt-quatre heures, sans avoir passé par aucune ville, ni par aucun village. De là il marcha droit à Stetin, où il s'arrêta avec son armée, forte de quatorze mille hommes, y compris les Polonois qui avoient suivi le Roi Stanislas. Voilà en raccourci la retraite de ce Prince, que l'ingratitude des peuples obligea de quitter sa Patrie, & qui n'y revint dans la suite que pour avoir le déplaisir d'y joüer le même personnage.

C'est le caractère de la Nation d'affecter beaucoup de valeur dans la prospérité, & de manquer de résolution & de courage dans les malheurs; l'histoire de ce tems en est une preuve bien sensible. A peine Auguste eut-il repris par la force ce qu'on lui avoit enlevé par la violence, que les partisans les plus déclarés de Stanislas vinrent se jetter au pied du Trône, & se voüerent à leur premier Roi avec autant de legéreté, qu'ils avoient eu de penchant à s'attacher à son succes-

seur.

ſeur. Il eſt vrai que la Cour de Rome aida beaucoup à leur inconſtance, en rompant les liens qui auroient pû les retenir. Maîtreſſe du tems & des circonſtances, elle donna pouvoir au Nonce, non ſeulement d'abſoudre ceux qui avoient prêté ſerment de fidélité au Roi Staniſlas; mais encore de décharger le Roi Auguſte des obligations ſolemnelles qu'il s'étoit impoſées par la paix d'Altranſtadt. Le ſeul Potocki, Vaivode de Kiow, perſiſta dans ſon engagement & continua de porter les armes pour la cauſe de ſon Souverain. Il eſcarmoucha pluſieurs fois avec ſes Ennemis, juſqu'à ce que des pertes ſucceſſives aiant réduit ſon armée à quatre mille hommes, il prit le parti de ſe retirer en Hongrie auprès du Prince Ragotzi. Il ſe mit ſous ſes étendarts, dans l'eſpoir de trouver l'occaſion de faire quelque tentative ſur la Pologne; mais comme ce Rebelle avoit trop de ſes affaires domeſtiques pour ſe mêler de celles d'autrui, & qu'outre cela le Général Goltz pénetra dans la haute Hongrie avec un corps de dix mille Ruſ-

Ruſſiens, il prit congé du Prince, engagea ſon monde à s'enroller à ſon ſervice, & accompagné de quelques Suédois, il partit en toute diligence pour Bender, où Charles XII. s'étoit réfugié.

TANT de facilités procurerent à Auguſte celle de remonter ſur un Thrône dont il étoit deſcendu. Avant tout, il eut ſoin de s'aſſûrer de la Ruſſie, en renouvellant avec elle une Alliance que ſon infortune ſembloit avoir amortie. En même tems il fit dreſſer un Manifeſte fort étendu, où, après avoir repréſenté aux Etats la conduite tyrannique de ſon Ennemi, il rapportoit les preſſantes raiſons qui l'avoient obligé de violer la paix d'Altranſtadt, de revenir en Pologne à main armée, & d'y reprendre une Couronne, qui, malgré ſa rénonciation, n'avoit point ceſſé de lui appartenir. Ce Manifeſte ne perſuada pas tout le monde; bien des gens s'en rapporterent au Traité, & en examinerent l'infraction par la force même des conditions qu'il renfermoit. La juſtification du Prince é-

étoit fondée sur trois chefs, 1. sur la violence que lui avoit faite son Vainqueur, 2. sur l'indolence de ses Plénipotentiaires, 3. sur un article compris dans les *Pacta Conventa*, dressés & ratifiés par serment au tems de son Election; savoir, de ne jamais abandonner le Roïaume sans le consentement exprès de tous les Etats.

Ces griefs, quelque incontestables qu'on les crût, ne laisserent pas d'être critiqués. „ La violence, disoit-on,
„ suivie du consentement de celui qui
„ la souffre, change de nom comme
„ de nature; c'est un acte légitime,
„ & aussi valide, que la volonté du
„ Contractant est positive. La né-
„ gligence dans les conventions ne
„ fut jamais un défaut de nullité,
„ non plus que la vigilance; l'une
„ cause des pertes que rien n'excuse,
„ l'autre procure des avantages qui
„ subsistent. Les *Pacta Conventa* sont
„ des Loix sacrées, & la base de l'au-
„ torité souveraine. Les suivre, c'est
„ répondre au choix de la Nation;
„ les violer, c'est l'anéantir. On a
„ plus fait, on y a renoncé publique-
„ ment; de sorte qu'il est aussi singu-
„ lier de repeter une chose perdue,
„ que de réclamer la Conféderation
„ de Sendomir, où la foi donnée de
„ ne jamais approuver de division, ni
„ de conclure de paix particulière,
„ n'a pas mieux été observée". Toutes ces objections n'eussent pas été d'un poids médiocre, si on avoit pris le Droit civil pour arbitre du différend, du moins il est certain que la qualité du Traité eût formé une exception très forte contre les prétentions du Roi Auguste. Quoi qu'il en soit, le droit de représailles paroissoit de tous ses titres le plus valable & le mieux établi dans les circonstances.

Le Roi Stanislas n'étoit plus en situation de le lui disputer. Il s'en étoit expliqué dans son dernier Manifeste, en déclarant ouvertement à la Nation qu'il lui remettoit la Couronne dans le même esprit qu'il l'avoit acceptée. Après une pareille démission, il ne fut pas difficile de disposer ce Prince à entrer en accommodement avec un des Ministres du Roi Auguste. L'approbation de son Allié étoit une

une clause essentielle à la négociation, il la stipula comme un article préliminaire. On voulut l'excepter, sous prétexte qu'elle étoit inutile & injurieuse à la Majesté du Roi; mais Charles XII. au lieu de lever l'incident, menaça de procéder à une seconde Election, & contraignit Stanislas d'épargner à sa Patrie une nouvelle occasion de troubles & de malheurs.

AUGUSTE, rentré en crédit, assembla le Sénat à Wilna, & en obtint tout ce qu'il voulut. On confirma la Conféderation de Sendomir, on annulla celle de Varsovie, & on déclara dès lors, comme pour toujours, Stanislas illégitimement élu & incapable de regner. Le Czar, victorieux dans l'enceinte de son Empire, devint conquerant dans les Etats de son Ennemi. Il attaqua & prit Elbing, ville de Prusse, en fit la garnison Suédoise prisonnière de guerre, mit le siége devant Riga, emporta Wiburg, Kexholm, toute la Carélie, & une grande partie de la Finlande. Quelque imposant que fût le bonheur de ces deux Monarques, un petit nombre de sujets du par-

parti contraire ôsa courir aux armes, & insulter à une Nation réunie de cœur & de sentiment. Le fameux Partisan Smiegelski, appuïé de quelques troupes de Pologne & de Suéde, avoit commencé l'année 1711. par incommoder la République en harcelant les Saxons: il ne la finit pas de même; accablé tout d'un coup par des forces nombreuses, il fut contraint de sortir du Roïaume. Le Vaivode de Kiow, dont le zèle étoit toujours égal, révoit sans cesse aux moïens d'être utile à son Roi. Il en trouva l'occasion à Bender dans la personne du plus jeune des fils du Chan des Tartares. Il emploia toute son éloquence pour le persuader de faire une irruption en Pologne; il réussit. Le jeune Tartare exposa ses griefs fort au long dans un Manifeste, en date du 28. Janvier, & marcha comme il l'avoit promis. Les Russiens marcherent à leur tour; ce qui fut cause qu'il revint sur ses pas, sans avoir pû effectuer ses menaces.

STANISLAS étoit toujours à Stetin, & y séjournoit tranquillement avec sa famille, lorsque la Suéde,

 ou

ou plûtôt la haute Pomeranie, devint tout à coup le théatre de la guerre. Le Dannemarck, la Saxe & la Russie attaquerent cette Province à forces conjointes, & la justification de ces trois Puissances paroissoit si solide, qu'on ne pouvoit assez s'étonner que Charles XII. au milieu de ses peines eût rejetté une neutralité qui pouvoit les adoucir. Cette faute ne fut pas la dernière que l'entêtement de ce Prince lui fit commettre: pendant son séjour à Bender, il cultiva si peu l'amitié de son Protecteur, qu'il viola plus d'une fois le Droit des gens. A la fin les mauvais offices succéderent aux bienfaits, son Roïaume porta la peine de ses hauteurs, & par contre-coup son Allié n'en devint que plus à plaindre.

DE'S que l'orage commença à se former, Stanislas se retira dans l'isle de Rugen; mais craignant d'y être insulté par la flotte Danoise, il résolut de passer en Suéde. Le 15. Septembre 1712. il arriva à Carlscroon, suivi de toute sa Cour, à qui il fit quitter l'habillement Polonois pour prendre celui

lui du païs. Après avoir conduit la Reine son Epouse à Christianstadt, il prit le chemin de Stockholm, accompagné du Partisan Smiegelski, de quelques Seigneurs de la Nation, & de quelques autres de sa suite. Le Ministère, instruit de l'arrivée de Sa Majesté, lui envoia l'équipage du Roi, & lui rendit tous les honneurs convenables. Elle prit son logement dans le Palais roïal, qu'elle occupa près d'un an; mais avec si peu d'éclat, qu'à peine s'appercevoit-on qu'il fût habité par un Prince, que Charles XII. avoit jugé digne d'être son égal.

LES affaires d'Auguste étoient en bon état. Le 5. d'Avril de cette année il convoqua la Diéte à Varsovie pour le 18. du même mois, & eut la joie de voir l'Assemblée réiterer ses premières décisions. La Diéte fut renvoiée au dernier de Décembre; mais à peine se fut-on séparé, qu'on vit paroître sur les frontières de Podolie le brave Staroste de Rava, Wasilicki & Jean Grudczinski, armés pour venger l'offense, faite à la gloi-

re du Roi Stanislas. Ce dernier, autrefois Colonel de l'armée de la Couronne par le choix de ce Prince, avoit suivi constamment le Vaivode de Kiow dans toutes ses courses jusqu'à Bender; mais Charles XII. voulut lui en faire faire une plus importante, & lui donna un corps de six à sept mille hommes, tant Polonois, que Cosaques, Valaques & Suédois, à dessein de percer dans le sein de la Pologne. En même tems que Grudczinski décampa de Sniatyn sur les confins de Valachie, il fit courir un Manifeste, rempli de promesses & de menaces. Conformement au style usité, il y traitoit les Polonois de freres, & leur annonçoit de la part des deux Puissances, ennemies du Souverain qu'ils avoient eu la foiblesse de reconnoître, que le Roi de Suéde, aiant actuellement à sa disposition une armée de deux cens mille Turcs & Tartares, avoit d'abord formé le dessein de l'introduire dans le Roïaume; mais que par un excès d'amour & de compassion pour la République il avoit bien voulu suspendre sa marche, jus-

jusqu'à ce qu'il fût instruit au juste des sentimens de la Nation. Il ajoutoit que c'étoit dans cette vûe qu'il avoit pris les devants, & que si on étoit disposé à recevoir ce Monarque en qualité de bon Ami & d'Allié, Sa Majesté Suédoise auroit encore la discrétion de se servir d'une escorte la moins nombreuse qu'il lui seroit possible, afin de n'être ni incommode aux habitans des villes, ni à charge aux habitans de la campagne. Ce Manifeste, daté de Sanockow du 16. de Mai, étoit une pure fiction, occasionnée par les instances & le zèle trop empressé du Vaivode de Kiow, qui peut-être se servit aussi mal-à-propos des auspices du Roi de Suéde, qu'il emprunta le nom & l'autorité de son Allié. Du moins ce qu'il y a de sûr, c'est que le Roi Stanislas n'étoit ni présent, ni instruit, ni consentant, & que d'ailleurs ce Prince étoit trop sage pour faire trophée d'une armée aussi chetive que celle de Grudczinski, trop voüé à sa Patrie pour la livrer en proie à des gens ramassés au hazard, trop sincère pour tromper l'ar-

l'attente de ceux qu'il pouvoit persuader, trop jaloux de sa gloire & de ses intérêts pour s'exposer à être le joüet de ses Ennemis, & l'objet de la haine de ses partisans.

Le Starofte de Rava s'y prit en maître. A son aspect toute la Pologne trembla d'effroi, & n'en eût pas été quitte pour la peur, si la présence du Roi, le bras de Kiowski, & un bon nombre de troupes réglées ne lui avoient manqué pour consommer ses entreprises. Déjà Auguste craignoit pour sa Couronne, bien-tôt il appréhenda pour ses païs héréditaires, & envoia ordre d'en mettre sur pied toute la milice, afin de prévenir une seconde irruption. Grudczinski, faisant toute la diligence possible pour arriver dans la grande Pologne, se joignit à Potocki & à Sapieha, & marcha droit à Posnanie. A mesure qu'il gagnoit du terrein, il imposoit de grosses contributions, sans distinction de peuples ni de païs; & lorsqu'il se vit à portée de combattre, il donna ordre aux Colonels Sagorski & Rosacharski de fondre sur les Russiens.

Le

Le bonheur leur en voulut, le 10. de Juin, le premier rencontra près de Pizdry un Détachement commandé par Gordon, Colonel du Régiment de Bauer, qu'il fit prisonnier avec le Major Rosen, après leur avoir tué cinq cens hommes; le second chassa les Ennemis de côté & d'autre, & rejoignit l'armée aussi chargé de butin que comblé de gloire. Ces exploits mirent Grudczinski en état d'en faire de plus décisifs; mais la réputation & l'orgueil du Starofte soulevèrent Potocki, qui de la jalousie passa à l'inimitié & gâta tout. Le Général Bauer n'avoit point encore digéré l'affront fait à son Colonel, il chercha par-tout l'occasion d'avoir sa revanche. Aiant appris que le Starofte s'étoit campé avec beaucoup de confiance dans les environs de Crotoczin, il y envoia un gros corps de Moscovites aux ordres du Starofte Bruchowski, qui le joignit le 18. de Juin, l'attaqua à l'improviste, lui tua, lui prit bien du monde, le chassa de son camp & y mit le feu. Grudczinski, suivi de Potocki, se sauva

à

à toute bride du côté de la Siléſie, où il ramaſſa les débris de ſon armée, & ſe prépara à une nouvelle courſe. Il ne put ſe dédommager de ſes pertes, Bruchowski lui fit encore tourner le dos, & le pouſſa juſqu'aux murs de Staniſlawowa, ville ſituée dans le Palatinat de Maſovie, & la ſeule place qui fût encore au pouvoir du Roi. Cette occaſion lui attira un ſiége, qui en peu de jours la réduiſit à recevoir des loix d'Auguſte. Grudczinski diſparut tout-à-coup aux yeux de ſon Vainqueur, à qui il laiſſa à deviner ce qu'il étoit devenu. Pour Sapieha, il prit ſa retraite à Bender, d'où il revint peu de tems après implorer la clémence d'un Prince, qui ne demandoit pas mieux que de lui pardonner ſon offenſe en faveur de ſes ſoumiſſions.

Au milieu de ces tentatives, Staniſlas, ne ſachant que croire de tous les bruits qui couroient ſur le compte de Charles XII. envoia Smiegelski ſur les lieux pour s'inſtruire de la vérité. Celui-ci examina les choſes ſuperficiellement, ou du moins il ſe les figura telles qu'il auroit voulu qu'elles fuſſent. Il écrivit au Roi qu'il n'y avoit plus à héſiter de ſe rendre à Bender, qu'il le prioit de ne point faire attention à la longueur & à la difficulté du chemin, puiſqu'il s'agiſſoit de prendre avec ſon Allié le commandement d'une armée formidable qu'il devoit obtenir du Grand-Seigneur. Une Lettre auſſi ſéduiſante produiſit ſon effet. Staniſlas s'embarqua au mois de Septembre à bord de quelques vaiſſeaux de tranſport, commandés par le Général Steenbock, & arriva en Pomeranie avec le Baron de Sparre, qui dans la ſuite fut nommé Ambaſſadeur à la Cour de France.

CONVENONS que c'étoit un coup bien hardi d'entreprendre un voïage de plus de deux cens cinquante milles, principalement dans un tems où il étoit ſi mal aiſé de tromper les yeux de tant d'eſpions, devant leſquels il falloit néceſſairement paſſer en revûe. Il n'y avoit point de danger juſqu'à Vienne, il y en avoit infiniment au-delà ; & plus Sa Majeſté approchoit de Bender, plus elle couroit riſque de

de tomber au pouvoir de ſes Ennemis. La joie qu'elle eut de voir de loin Jaſſy, capitale de la Moldavie, ſe changea en amertume à ſon arrivée en cette ville. Ni le déguiſement ſous un habit fait à la Françoiſe, ni la feinte qu'elle emploia, ne purent la préſerver du ſort qui l'attendoit. Staniſlas, interrogé ſur la qualité de ſa perſonne & de ſes affaires, répondit qu'il étoit Officier François, & qu'il alloit à Bender pour y exécuter une commiſſion auprès du Roi de Suéde. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour le rendre criminel, il fut deſarmé, conduit avec ſa ſuite dans un Cloître, & gardé à vûe. Un pareil procedé parut d'autant plus étrange au Roi, qu'il étoit contraire au préjugé qu'on lui avoit fait naître. Il ne tarda pas à être informé des raiſons de la Cour Ottomane, & reconnut avec douleur que ſon empriſonnement étoit un nouveau fruit des bizarreries de ſon Allié.

CE Prince, toujours inquiet & entreprenant, avoit imaginé tous les moïens poſſibles pour porter le Grand-Seigneur à déclarer la guerre aux Ruſſiens, ou au moins à lui accorder des forces ſuffiſantes pour remettre les affaires de Pologne dans le même état où il les avoit laiſſées au tems de ſon entrepriſe ſur la Moſcovie. Il échoüa dans le premier projet, il ſe fit un point capital de réuſſir dans le ſecond, malgré l'envie qu'avoit la Porte de ménager ſes voiſins, afin d'avoir bon marché de la Morée qu'elle tâchoit d'enlever à la République de Veniſe.

CHARLES ſe livra aux intrigues, continua de fouler aux pieds les loix reſpectées par toute terre, & déplut ſi fort au Sultan & à ſes Miniſtres, qu'il ſe fit regarder comme un hôte dangereux, dont on ne pouvoit aſſez tôt ſe débarraſſer. On lui fit offre d'une nombreuſe eſcorte pour le reconduire dans ſes Etats, on lui donna de groſſes ſommes d'argent, quantité de chevaux, en un mot on pourvut largement à tout ce dont il pouvoit avoir beſoin. Ces offres étoient trop au-deſſous de ſes prétentions, il les rejetta, & obligea la Porte d'en venir aux extrémités. L'action étoit téméraire, la

la manière dont il la soutint, le fut encore plus: il ramassa tous ses domestiques jusqu'aux garçons de cuisine, & avec trois cens hommes ou environ il ôsa se mettre en devoir de résister à une armée de dix mille Turcs & Tartares, munie de douze piéces de canon. Comme il combattoit à pied, les éperons de ses bottes se croiserent & lui firent faire une chute, qui lui épargna peut-être de plus grands malheurs que celui dont elle fut suivie. Le Roi fut environné de Janissaires, fait prisonnier, & conduit à Bender. Cet événement arriva le 12. de Février 1713. Quatre jours après, Sa Majesté fut transportée à Andrinople dans un chariot tapissé d'écarlate, & escortée d'un grand nombre de troupes.

DANS le tems que Charles étoit en chemin pour arriver au lieu de sa destination, on menoit Stanislas à l'endroit d'où on avoit tiré son Allié. Le Bacha qui l'escortoit, n'eut pas plûtôt appris quel étoit son prisonnier, qu'il en informa Fabrice, Ambassadeur de Suéde à la Cour Otto-

tomane. La nouvelle étoit trop intéressante, pour que celui-ci différât d'en faire part à son Maître. „ Sire, lui „ dit-il, vous n'êtes pas le seul Prin„ ce à qui les Turcs aient ravi la li„ berté, le Roi de Pologne est entre „ leurs mains à quelques milles de „ vous ". *Hâtes-toi, mon cher Fabrice*, repondit Charles, *hâtes-toi de le voir. Dis-lui de ma part qu'il se garde de traiter avec Auguste, & assûres-le qu'en peu de tems nos affaires tourneront à notre avantage.* Quelle idée pour un Prince exilé en quelque sorte de ses Etats, abandonné de tout le monde, & réduit à expier par les regrets d'une prison le ressentiment du Souverain qui l'avoit recueilli! Fabrice respecta ses ordres, obtint du Bacha la permission de les exécuter, & partit accompagné d'un Janissaire. Sur la route il rencontra une foule de soldats qui emmenoient un Cavalier, dont la monture & tout l'équipage n'avoient rien de majestueux. Il s'arrêta sans trop le considérer, & lui demanda en Allemand où étoit le Roi de Pologne. *Il est ici*, repondit Stanislas, *est-il possible*

ble que je vous sois inconnu? A ces mots le Ministre changea de ton, témoigna ses respects au Roi, & lui causa plus d'étonnement en lui apprenant l'état & les intentions de son Maître, qu'il ne lui donna de consolation & d'espérance d'une meilleure fortune.

LE 1. de Mars Stanislas arriva à Bender, escorté de deux Compagnies Vallaques, & accompagné de tout ce qu'il y avoit de Seigneurs Polonois, qui s'étoient avancés à un mille de la place pour le recevoir. Sa Majesté fit son entrée au bruit du canon, montée sur un beau cheval Arabe, qu'un Aga avoit envoié au-devant d'elle, au nom du Bacha Commandant. Ces marques d'honneur surprirent agréablement le Roi, & lui firent sentir que la Porte continuoit d'approuver sa souveraineté; mais il n'y avoit pas là de quoi se flatter qu'elle travailleroit à la maintenir. Cependant les choses s'ajusterent tout à coup de manière, qu'il sembloit que l'état de l'un serviroit à améliorer celui de l'autre. Charles fut transferé à Demotica, & ensuite à Demirtasch, places d'autant plus avantageuses pour lui, qu'étant voisines d'Andrinople, elles lui procuroient l'occasion d'agir avec plus de promptitude & plus de succès. Il avoit de jour à autre la commodité d'apprendre les sentimens de la Cour par le moïen du Marquis de Fierville, que la France lui avoit envoié secrettement lorsqu'il étoit encore à Bender.

LE Comte Poniatowski, aussi habile Négociateur qu'excellent Capitaine, se mit de la partie. Ce Seigneur avoit été autrefois au service du Roi Stanislas en qualité de Colonel du Régiment des Gardes du Corps, formé de troupes Suédoises, & avoit suivi Charles en Ukraine par attachement pour son grand mérite. A la malheureuse Bataille de Pultawa il s'étoit distingué en sauvant la vie à ce Prince. Il s'efforça encore non seulement de lui faire rendre la liberté qu'il avoit perdue; mais aussi de le mettre en état de s'en servir contre ses Ennemis les plus déclarés. Il étoit difficile de négocier avec le Grand-Seigneur sans être inquiété de

de ſes principaux Miniſtres; le Marquis de Fierville en trouva le moïen. Il ſe ſervit de l'habileté d'un François, nommé Longueville, qui remit entre les mains de Sa Hauteſſe un Mémoire au nom du Roi de Suéde. Le Sultan fit aſſûrer Charles de ſon amitié & de ſa protection, dépoſa le Muphti & le Grand-Viſir Jaſuff, chaſſa le Chan des Tartares, exila le Bacha de Bender, & confera leurs emplois à des gens dont il n'y avoit que de la bonté & de la complaiſance à attendre. Poniatowski mit le comble aux intrigues, il deſſervit le Vaivode Chomentowski, Ambaſſadeur du Roi Auguſte, & agaça ſi adroitement la Porte contre la Ruſſie, qu'elle travailla de tous côtés aux préparatifs néceſſaires pour entrer en campagne.

CES changemens firent grand bruit. Staniſlas commença à reſpirer, & à entrevoir que ſon Allié n'étoit coupable que par la ſcélerateſſe des Miniſtres qui avoient eu l'oreille du Grand-Seigneur. La Porte exauça les prières de ces deux Princes, & ordonna au

au nouveau Chan des Tartares & au Séraskier Abdy-Baſſa de ſe tenir prêts à marcher vers les frontières de Pologne. Le 3. d'Août, jour fixé pour la marche, les troupes, cantonnées aux environs de Bender, furent partagées en deux corps: l'un, composé de trente à quarante mille hommes, ſe mit en mouvement ſous les ordres du Chan; l'autre, commandé par le Séraskier, devoit faire halte à Choczin jusqu'à l'arrivée du Roi Staniſlas. Le 7. du même mois Sa Majeſté partit de Bender, ſuivie de tous les Polonois qui ſe trouverent dans la place, entre autres du Vaivode de Kiow, du Partiſan Smiégelski, & de pluſieurs Officiers Suédois. Elle avoit encore avec elle le Lieutenant-Colonel Kuskul, Chef d'un grand nombre de Dragons qui lui tenoient lieu de Gardes du Corps, & outre cela, quantité de Trabandes à cheval proprement équipés. Rien ne manquoit aux ſouhaits de ce Prince, il ſembloit que ce fût l'heureux moment de rentrer dans le ſein de ſa Patrie, & d'arracher une ſeconde fois le ſceptre des mains d'Auguſte; d'au-

d'autant plus qu'on lui faisoit esperer que Charles, rendu à lui-même, le suivroit incessamment avec une armée formidable.

MALGRE' ces beaux commencemens, on étoit bien loin de compte, & en peu de jours on se trouva moins avancé que lorsqu'on s'étoit cru en droit de former des plaintes. La Cour Ottomane n'avoit pû résister aux sollicitations de deux Têtes couronnées, elle se laissa vaincre par les raisons de l'Ambassadeur de Russie. Ce Ministre, qui possedoit à fond les intrigues du Serrail, & qui par une longue expérience connoissoit la legéreté des Turcs, n'eut pas plûtôt appris le départ du Roi de Pologne, qu'il s'attacha à corrompre le cœur & l'esprit du Grand-Visir. Il lui dit que Stanislas étoit d'une naissance égale à celle de la plûpart des Seigneurs de sa Nation; qu'il avoit été élu par la fantaisie & par l'appui d'un petit nombre de gens; que son Election ne pouvoit être mise en parallèle avec celle d'Auguste, lui, qui n'étoit monté sur le Trône qu'avec l'agrément de toute la Ré-

publique; que par conséquent si la Sublime Porte s'avisoit d'inquiéter ce Monarque, soit par des voïes directes, ou indirectes, elle agiroit visiblement contre la teneur du Traité de Carlowitz; qu'une pareille démarche offenseroit l'Empereur des Romains & le Czar son Maître, qui, par les obligations de leur Alliance avec ce Prince, ne pourroient se dispenser de veiller à sa défense.

CES raisons furent d'abord communiquées au Divan, & dès le 13. du mois le Sultan expédia des ordres très précis au Chan & au Séraskier d'empêcher Stanislas de les suivre dans leur expédition, ou de le renvoier incessamment à Bender, supposé qu'il en fût déjà parti. Sa Majesté Polonoise n'avoit pas encore joint l'armée à Choczin, lorsqu'on la somma de se conformer à ces ordres. Elle les trouva si extraordinaires, qu'elle eût indubitablement pris le contre-pied de ce qu'ils portoient, sans d'autres plus pressans qui enjoignoient de s'assûrer de sa personne, & de ceux de son parti. Tous

en général furent arrêtés sur le champ, ramenés, & renfermés dans le Château de Bender. Il est aisé de s'imaginer quelle fut l'affliction de ce Prince parmi tant de vicissitudes: il s'étoit vû presque aussi-tôt élargi qu'emprisonné, comblé d'honneurs, soutenu par des esperances, encouragé par des biens réels, mis à la tête d'une armée, respecté comme Roi, obéi comme Général; tout-à-coup ressaisi, abandonné, replongé dans sa première situation, & tout cela en moins de huit jours.

QUELQUE outrageant que fût ce procedé, c'étoit peu de chose en comparaison des effets qui pouvoient s'ensuivre. Assujetti au pouvoir absolu d'une Cour, dont l'esprit étoit si variable, quelle difficulté y avoit-il d'être livré à ses Ennemis? Stanislas avoit des Turcs à peu près la même opinion, du moins il s'attendoit à essuïer un rude esclavage. Cependant il fut traité avec beaucoup de douceur; & comme si la Porte avoit eu dessein de réparer ses mauvaises manières, elle affecta de lui faire mille

mille politesses, & emploia tout ce qu'elle crut propre à adoucir les rigueurs de sa prison. En ignorer les motifs eût été un supplice, elle le prévint, & apprit au Roi qu'au tems de l'entretien de l'Ambassadeur de Russie avec le Grand-Visir sur les affaires de Pologne, la Cour avoit eu avis que le Chan des Tartares & le nouveau Séraskier Bacha de Bender s'étoient laissés gagner par promesses & par argent, & qu'ils devoient trahir Sa Majesté dès qu'elle auroit atteint les frontières de ses Etats. Pour donner un air de vraisemblance à cette conspiration, on ajouta que Seniawski, Grand-Maréchal de la Couronne, étoit déjà au Rendez-vous avant que les troupes ne décampassent de Bender; que de plus le Général Flemming entretenoit nombre d'espions dans la Vallachie; & qu'il avoit promis de grosses sommes d'argent à quiconque livreroit le Roi, vif ou mort. Ces raisons étoient de faux prétextes, & ne valoient pas mieux que celui de la prétendue conjuration de Jablonowski, Vaivode de Russie, contre la per-

personne d'Auguste; conjuration, qui, disoit-on, avoit obligé la Porte d'user de retenue, tant pour ménager le Droit des gens qu'elle met au nombre des choses les plus sacrées, que pour empêcher que la honte de cet attentat ne réjaillît sur deux Princes, dont la réputation lui étoit aussi chère que la sienne.

PEU de tems après, on fut averti que le Grand-Seigneur songeoit à envoier une Ambassade à la Cour de Pologne. Stanislas, désesperant de jamais trouver l'occasion de secourir ses partisans & d'en être secouru, profita de celle-ci pour les réconcilier avec Auguste. Il demanda en son nom qu'ils fussent reçus avec bonté, & qu'on leur rendît ce qu'un constant attachement leur avoit fait perdre. La Porte accepta la commission, & ajouta aux articles que l'Ambassadeur étoit chargé de proposer au Roi & à la République, qu'on accorderoit un pardon général à tous les Polonois qui étoient actuellement sous la protection de Sa Hautesse; qu'on leur restitueroit leurs biens; qu'on leur rendroit leurs di-

gnités & leurs emplois; que Grudczinski & ses troupes rentreroient en grace, & que le Roi leur Chef seroit remis en possession de ses biens patrimoniaux & du Palatinat de Posnanie. Auguste s'expliqua assez favorablement, mais la République refusa de garentir ce qu'il octroioit; de sorte que ce refus & celui du Roi de Suéde empêcherent une seconde fois Stanislas de tout sacrifier au repos de sa Patrie & au rétablissement de ceux qui l'avoient suivi. Cependant la Cour Ottomane s'arrangea avec la Pologne, dont elle ne tira rien, ni pour elle, ni pour ses Hôtes, excepté que Charles XII. auroit un passage libre pour retourner dans ses Etats.

VERS la fin de cette année Auguste fit publier une Amnistie générale, & prescrivit au Roi Stanislas un terme de trois mois, pendant lequel il auroit à déliberer sur le parti qu'il avoit à prendre. Le tems étoit bien court pour un ouvrage de cette conséquence, où il s'agissoit de sauver l'honneur de deux Princes qui ne se devoient rien pour le rang. Charles

ne convenoit pas même de l'égalité ; rien au monde n'eût été capable de le consoler du chagrin de voir un Allié soumis à un Roi qu'il avoit dégradé. Il fit dire à Stanislas qu'au premier jour il reprendroit le chemin de la Suéde ; que de là il viendroit fondre sur les Ennemis avec toutes les forces de son Roïaume ; que tandis qu'il seroit aux prises avec eux en Pomeranie, il pourroit se retirer à Deux-Ponts, ou ailleurs s'il le jugeoit plus à propos, & y attendre tranquillement le succès de ses armes. Il régala des mêmes promesses tous les Polonois de sa suite ; mais Potocki, Wisnowiecki, Smiégelski & Grudczinski n'en furent pas éblouïs : au printems de l'année 1714. ils plierent bagage, & n'eurent pas de peine à se faire recevoir. Le Comte Poniatowski, Urbanowitz & Crispick demeurerent fidèles, résolus de tout souffrir.

CHARLES n'avoit pas encore renoncé aux esperances de résoudre la Porte à le mettre au-dessus de ses affaires ; dès qu'il apprit que le Traité avec la Pologne étoit conclu, il songea

gea sérieusement à regagner la Pomeranie. Il n'y avoit point à balancer pour lui, il en comprit la nécessité par deux fâcheuses nouvelles qu'il reçut presque en même tems. Le Major-Général Lieven lui fit un récit exact du triste état où étoit son Roïaume, & le Lieutenant-Colonel During y ajouta un détail si accablant des mauvais succès qu'il avoit eus jusqu'alors dans le Holstein, que le Roi n'eut plus d'autre impatience que celle de se voir éloigné de la Turquie.

SA résolution plut à la Porte & réjoüit Stanislas. Ce Prince, malheureux par la faute d'autrui, se vit par-là à la veille de recouvrer sa liberté & de sortir des mains d'un peuple, aussi livré à l'inconstance qu'à l'avarice. Instruit des préparatifs que faisoit Charles pour son départ, il avança le sien, & fit prendre les devants au Comte Poniatowski & à quelques Polonois, qu'il suivit *incognito* sur la fin du mois de Juin. Après avoir traversé la Transylvanie, la Hongrie, l'Autriche & la Bavière, il arriva le 4. de Juillet à Deux-Ponts entre cinq & six heures du soir, sous le nom supposé de Com-

te de Cronſtein. Le Baron de Strahlenheim, Gouverneur du lieu, à qui Poniatowski s'en étoit ouvert la veille, envoia ſon caroſſe attelé de ſix chevaux prendre le Roi à Rothhalben & l'amener au Château. Son arrivée excita la curioſité des habitans; ils accoururent en foule pour voir ce Prince, qui ne remit pas au lendemain à ſatisfaire leur deſir. Il ſoupa en public, accorda la liberté d'approcher de ſa perſonne, & renvoia tout le monde plein d'admiration pour ſon mérite. La Reine de Pologne, après avoir attendu inutilement à Stralſund le Roi ſon Epoux, en partit au mois d'Octobre pour le rejoindre à Deux-Ponts. Ce fut la même affluence de peuple, le même empreſſement.

CEPENDANT Charles XII. s'étant mis en chemin ſur la fin de Septembre, arriva le 22. du mois ſuivant à trois heures du matin à Stralſund. Les habitans en reſſentirent une joie ſans égale, qui bien-tôt fit place à la douleur. Ce ſeroit ici le lieu propre à repréſenter la ſituation où ſe trouvoient certaines Provinces au retour du

du Monarque, ſi nous nous étions propoſé d'en donner l'Hiſtoire. Nous en avons déjà touché quelques faits autant qu'il importe à notre ſujet, nous parcourrons encore legérement les funeſtes entrepriſes de ce grand Héros depuis ce moment juſqu'à celui de ſa mort. Ce n'eſt point un hors-d'œuvre, c'eſt une liaiſon néceſſaire d'évenemens, que nous ne pourrions omettre, ſans retrancher une partie de ce que nous avons à dire.

LA première & la plus importante affaire qu'eut Charles à ſon retour en Pomeranie, fut d'aſſembler une armée formidable, de reconquerir les Provinces qu'il avoit perdues, & de s'ouvrir un chemin dans le cœur de l'Empire, ou de la Pologne. Le Gouverneur de Deux-Ponts eut ordre de lever quelques Régimens, & on négocia en France des ſubſides, qui furent accordés. L'Electeur de Hanover refuſa paſſage aux recrues, les ſecours de France furent retenus, & n'arriverent ni par terre, ni par eau. Charles n'en fut pas plus prévoiant, il exigea

gea du Roi de Prusse qu'il lui remît Stetin avec toutes les autres places de la Pomeranie qu'il tenoit à titre de séquestre. Fréderic-Guillaume y consentit, pourvû qu'on lui remboursât les sommes qu'il avoit païées aux Puissances ennemies de la Suéde, & qu'on lui donnât des assûrances qu'on ne se serviroit point de ce passage pour rentrer ni en Saxe ni en Pologne.

CHARLES ne voulut rien entendre à ces conditions; & au lieu d'avoir quelque égard aux circonstances, il délogea les Prussiens de Wolgast & d'Usedom. Cette hostilité irrita tellement Fréderic-Guillaume, que le 28. d'Avril 1715. il fit publier à Berlin une déclaration, contenant les motifs qu'il avoit d'entrer en guerre avec la Suéde. L'Electeur de Hanover ne tarda pas à parler sur le même ton; de sorte que Charles se vit tout à la fois cinq Ennemis sur les bras, le Dannemarc, la Moscovie, la Prusse, la Saxe & Hanover; Ennemis trop puissans pour une armée de dix-huit à vingt mille hommes.

CEPENDANT la guerre se fit par

par mer & par terre; mais avec tout le desavantage qu'il est aisé de s'imaginer. Deux malheureux combats avec les Danois précéderent la perte de Wolgast & d'Usedom. Le Fort de Pennemunde & les retranchemens de Stralsund furent emportés par les Prussiens, qui, aiant ensuite débarqué dans l'Isle de Rugen, s'en emparerent malgré tous les efforts des Suédois. Charles XII. inquiet de Stralsund, s'y enferma & la défendit en personne jusqu'au 16. de Décembre qu'il en sortit pour se retirer en Suéde. Ce n'étoit point une ville qu'il abandonna, c'étoient plûtôt des décombres, que le Général Ducker disputa encore aux Alliés, & qu'il ne leur céda que huit jours après.

C'EST ainsi que le Roi de Suéde vint à bout de perdre par sa faute plusieurs Provinces qu'il possédoit depuis long-tems. Il ne lui en resta pour tout bien que la Forteresse de Wismar; encore lui fut-elle enlevée par les Danois le 15. d'Avril 1716. Le ressentiment lui fit prendre la résolution d'attaquer l'Isle de Zéland; mais de fré-

fréquens brouillards étant ſurvenus, il temporiſa, & ſe tourna pendant l'hiver avec ſon armée du côté de la Norwege. Du mois de Mars au mois de Juillet, il ſe rendit maître d'Obſlo & de Friedrichshall. Forcé d'évacuer ces deux places, il eſſaïa vainement d'en ſurprendre d'autres; il trouva par-tout tant de réſiſtance, qu'il ne put rien exécuter de conſidérable. Le mauvais ſuccès de cette expédition ne fit qu'accroître le deſir qu'il avoit de ſe venger, il donna liberté entière à ſes armateurs de croiſer dans la Mer Baltique, & de ſaiſir tous les vaiſſeaux, quel que fût leur pavillon. De cette manière il rendit ſes ſujets odieux à toute la terre, & mit la Grande-Bretagne dans la néceſſité d'équiper une flotte pour donner la chaſſe à ces Corſaires.

L'ANNE'E ſuivante Charles travailla aux préparatifs néceſſaires pour une nouvelle attaque dans l'Iſle de Zéland. Au mois d'Octobre il commença ſes opérations, marcha à Friedrichshall dans un froid inſupportable, & entreprit au mois de Décembre

bre le ſiége de cette place, qui eſt la clef de la Norwege. Avancer les travaux au gré du Roi, c'eſt ce qu'il y eut de plus difficile: la terre étoit ſi gelée & ſi dure, qu'il eût autant valu fendre des rochers. Le onze du mois le Monarque, qui s'impatientoit déjà de la lenteur, deſcendit dans la tranchée & s'y promena à découvert. Les Héros ne ſont point invulnérables, Charles fut atteint d'un coup de canon chargé à cartouche, & expira ſur le champ.

PENDANT ces ſcènes tragiques, les habitans de Deux-Ponts faiſoient leurs délices du Roi Staniſlas. Sa Cour n'étoit ni brillante, ni nombreuſe; elle étoit compoſée de gens de mérite, & qui juſtifioient à tous égards le choix de leur Maître. Le 20. de Mai de l'année précédente l'avoit miſe en deüil par le décès de l'aînée des Princeſſes, qui mourut à l'âge de dix-huit ans. Cette perte réduiſit la Famille Roïale au nombre de quatre perſonnes, & fut d'autant plus regrettée, que cette Princeſſe étoit un vrai modèle de vertu. Au reſte, il regna tou-

toujours tant de ſimplicité, tant de modeſtie dans la conduite de Leurs Majeſtés, que leur Palais avoit plûtôt l'air d'une retraite Religieuſe, qu'un rendez-vous de Courtiſans. Souvent le Roi traverſoit à pied les ruës de la ville, ſans autre cortège qu'une foule de peuple qu'il avoit gagné par ſon affabilité. Ce n'eſt pas qu'il manquât d'eſcorte convenable, il avoit la liberté de diſpoſer de toute la garniſon. Cependant, quelque doux, quelque eſtimable que fût ce Prince, il étoit encore en butte à la malignité de ſes ennemis. Deux horribles conſpirations, qui ſe tramerent ſucceſſivement contre ſa perſonne ſacrée, en ſont des preuves évidentes.

VERS la mi-Juin de l'année précédente arriva à Deux-Ponts un Officier Saxon, nommé Laurent la Croix, Capitaine dans le Régiment de Seſſan. Son premier ſoin fut de chercher l'occaſion de voir un Gentilhomme qu'il avoit connu autrefois, & qui s'appelloit Montauban. Une vieille connoiſſance forme bientôt les nœuds d'une étroite liaiſon, elle ſe fit; & lorſque l'Offi-

l'Officier ſe crut le maître du cœur de ſon ami, il exigea ſon ſerment pour être d'autant plus ſûr du ſecret qu'il avoit à lui communiquer. Il lui dit qu'il étoit venu pour ſe défaire du Roi Staniſlas, ou pour l'enlever ſi la choſe étoit poſſible. Montauban aimoit véritablement le Roi, il cacha ſon étonnement, déguiſa ſon inquiétude; & afin de connoître à fond tous les myſtères du complot, il propoſa à l'Officier divers moïens qui pouvoient faciliter ſon entrepriſe. La Croix tomba dans le piége, & décela ſes complices, qui étoient au nombre de douze. Le premier ſerment, renouvellé & ſolemniſé par un autre plus terrible, on fixa le lieu, le jour & l'heure pour l'exécution. Tous les complices ſe ſéparerent, & rôderent dans les campagnes des environs juſqu'au 15. d'Août, qui devoit être le terme de la vie, ou de la liberté du Roi. A la fin ils ſe raſſemblerent dans un Bois à deux lieuës de la ville, entre elle & le Cloître de Graventhal. Ce Bois étoit contigu au grand chemin, & devoit leur être fort

fort commode. Ils se cacherent dans des broſſailles, & y attendirent l'arrivée du Roi, qui, ſelon les aſſûrances que leur avoit données Montauban, devoit paſſer par là pour ſe rendre au Cloître de Graventhal. Montauban lui-même s'étoit mis de la partie, non par un mauvais principe; mais pour mieux joüer ſon rôle. Dès la veille, après avoir fait réflexion qu'un ſerment illicite ne pouvoit lier ſa conſcience, il l'avoit déchargée en déclarant au Comte Poniatowski tout ce qu'il ſavoit de la conjuration.

Le Comte en fit part au Roi, & lui parla long-tems ſans pouvoir le perſuader. Son incrédulité venoit de la maxime qu'il s'étoit faite à ſon retour de Bender, de n'offenſer qui que ce pût être, de ne plus ſe mêler d'affaires d'Etat, de travailler de toutes ſes forces à ramener la paix, & d'abandonner à la Providence le ſoin de pourvoir à ſa ſituation. Avec de pareils ſentimens il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût encore dans le monde quelqu'un aſſez injuſte pour lui en vouloir. Poniatowski ne ceſſa

de lui repréſenter le fait par ſes circonſtances, il lui fit enviſager Montauban comme un homme de crédit & incapable d'en impoſer. Staniſlas ne s'en rapporta point à ces preuves: pour mieux s'aſſûrer de la vérité, il fit courir le bruit qu'il iroit le lendemain au Cloître de Graventhal y faire ſes dévotions. En même tems il fut arrêté qu'une Compagnie des Gardes ſortiroit de la ville, & feroit la ronde de côté & d'autre.

Sa Majeſté ne manqua point le jour; le 15. d'Août elle ordonna à Telembski, Seigneur Polonois, de prendre ſa place dans ſon caroſſe, & monta à cheval avec les Comtes Poniatowski, Tarlo, & pluſieurs autres Seigneurs de conſidération. On arriva au rendez-vous des bandits une heure trop-tôt. Quoiqu'ils ne ſe fuſſent pas encore réünis, ils ſe crurent aſſez forts pour ôſer riſquer le pas. Ils lâcherent quelques coups de piſtolet ſur le caroſſe du Roi; mais aiant été pourſuivis ſur le champ, on ſe ſaiſit de la Croix, du Capitaine du Parque natif de Normandie, & d'un domeſti-

meſtique Saxon, nommé Conrad Graff, qui furent ramenés à Deux-Ponts, & livrés au Conſeil de guerre.

S'IL étoit naturel qu'on imputât à la Cour de Saxe la ſource de ce complot, il n'étoit pas croiable qu'un Prince, plus connu dans le monde par ſa grandeur d'ame que par ſes revers, ſe fût livré à une lâcheté de cette eſpèce. Auſſi, dans la crainte que l'odieux de l'attentat ne réjaillît ſur ſa perſonne, il fit dreſſer un Ecrit, par lequel il proteſtoit à la face de toute la terre qu'il n'y avoit aucune part. Cette juſtification étoit aſſez inutile pour diſſiper les ſoupçons de Stanislas; jamais il n'en eut de deſavantageux à la réputation d'Auguſte, & cette infame entrepriſe retomba toute entière à ſa décharge ſur le Général Flemming, qui, pour mériter l'eſtime de ſon Maître, avoit conſervé ſecrettement ces Officiers après la réforme de leur Régiment, exprès pour le coup de partie qu'il méditoit de faire.

CE premier danger fut pour Staniſlas une leçon, dont il ne négligea point

point de profiter. Il envoia prier la Cour Impériale de mettre ſa perſonne à couvert dans un Duché qui faiſoit partie des domaines de l'Empire. Ses inſtances furent reçues avec tiédeur; ce qui le détermina à ſe retirer à Bergzaberen. Dans cet intervalle on fit le procès aux trois ſcélerats, qui furent condamnés à mort. Le Roi, de retour à Deux-Ponts, ordonna qu'on les lui amenât, & leur dit avec beaucoup de douceur: „ Mes amis, „ j'ai bien de la peine à croire que „ des gens, à qui je n'ai jamais fait „ aucun mal, ſoient aſſez cruels pour „ attenter à ma vie. Vous avez mé„rité de perdre la vôtre, je vous en „ fais grace. Recevez-la pour vous „ corriger, & comportez-vous à „ l'avenir en gens d'honneur. " A cet excès de clémence il ajouta des préſens qui furent partagés entre eux, avec ordre de ſortir inceſſamment du païs, & défenſe de n'y plus revenir.

TOUT à coup ſurvint la nouvelle que Charles XII. avoit eu le malheur d'être tué dans les approches de Friedrichshall. Elle fut confirmée par une

une Lettre, que le Baron de Muller, Chancelier de la Cour de Suéde, écrivit de Stockholm au Roi, en date du 18. de Décembre. La voici.

SIRE,

„ Il vaudroit mieux pour moi n'avoir rien à dire à Votre Majesté, „ que d'être obligé de lui mander un „ accident qui la touche d'aussi près „ que la Couronne de Suéde. Notre Roi est mort devant Friedrichshall : un malheureux moment, un „ coup de canon tiré à cartouche, „ nous prive à jamais d'un grand Héros, qui vous étoit aussi cher que „ nécessaire à ses sujets. Je ne pense „ qu'en tremblant, Sire, à l'inquiétude & à l'embarras où cette nouvelle va plonger Votre Majesté, „ sur-tout lorsque je considére que „ le Duché de Deux-Ponts va cesser „ de lui être un lieu d'azyle. Mr. „ Antor qui part pour Cassel, chargé des dépêches du Prince héréditaire de Hesse, & qui aura l'honneur de vous rendre ma Lettre, vous „ expliquera de bouche ce que je juge le plus expédient dans la conjoncture, tant pour la conservation „ de l'auguste Personne de Votre „ Majesté, que pour l'avancement de „ ses affaires &c. ".

GUSTAVE-SAMUEL Comte Palatin étoit alors à Deux-Ponts. Aussitôt qu'il fut persuadé de la mort du Roi son cousin, il prit possession de la ville & reçut l'hommage de ses habitans. Ce nouveau Maître fit bientôt sentir qu'il n'en avoit point au-dessus de lui : on ôta au Comte Poniatowski le gouvernement qu'il avoit eu jusqu'alors. Pour Stanislas, il abandonna au Comte Palatin toute l'autorité dont il étoit le dépositaire. Gustave eut pourtant la patience de souffrir qu'on lui continuât sa Garde & les honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre; mais le Roi, prévoiant que deux Souverains ne convenoient point dans un même Etat, aima mieux se choisir un autre refuge.

DEPUIS quelque tems, le voisinage de Strasbourg avoit donné occasion à ce Prince de connoître le Cardinal de Rohan, Evêque de cette vil-

le. Le Prélat avoit du crédit à la Cour, il lui ménagea la protection de la France. Pendant la vie du Roi de Suéde, Stanislas n'étoit point embarrassé de sa personne, & avoit plûtôt recherché l'amitié de cette Couronne que son appui; mais dès que Charles ne fut plus, il se trouva dans la peine & se confia au Cardinal. Celui-ci le pria non-seulement d'accepter le lieu de sa résidence, il obtint encore au Prince la permission de se retirer dans quel endroit de l'Alsace lui plairoit le mieux. Il y eut ordre de recevoir Sa Majesté Polonoise par-tout où elle se présenteroit; & comme la Cour s'imagina bien que la Suéde cesseroit de lui fournir les subsides ordinaires, elle prévint généreusement ses besoins par des sommes considérables.

STANISLAS accepta ces bienfaits avec reconnoissance. Le 10. de Janvier 1720. qu'il partit de Deux-Ponts, Gustave en fit mettre la garnison sous les armes, & accompagna Sa Majesté jusqu'à une lieuë & demie de la ville. Elle s'arrêta à Weissemburg, place de la basse Alsace assez médiocre, mais agréablement située. Elle est munie d'un beau château, & arrosée par la rivière de Lauter qui la partage en deux. Avant le Traité de Ryswick elle étoit Ville Impériale, & ce n'est que depuis ce tems que la France en joüit à titre de cession.

STANISLAS y fut complimenté sur son arrivée de la part du Roi, qui, autant pour lui faire honneur, que pour mettre son esprit en repos, envoia ordre au Commandant de Strasbourg de lui donner une Garde particulière. Le Prince répondit à ces faveurs par des complimens de refus, & s'excusa sur ce que la place & la garnison suffisoient à sa désense. Jamais Cour ne fut plus fréquentée, il n'étoit point de Gentilhomme à cinquante lieuës à la ronde qui ne languît de voir le Roi. Le Comte du Bourg sur-tout s'impatientoit de le connoître: aiant appris qu'il devoit rendre une visite au Cardinal de Rohan, il lui fit tant d'instances de passer par Strasbourg, qu'à la fin il y consentit. Ce Gouverneur, à la tête d'un détachement de Cavalerie d'élite, s'avança le 2. de Juin jusqu'à deux lieuës de la place, dont il avoit fait

fait occuper les ruës par la garnison, rangée en haye depuis une des portes jusqu'à son hôtel. Les Députés de la ville, de l'Université, & généralement toute la Noblesse s'y rendirent pour témoigner au Roi de Pologne leur joie commune; la bourgeoisie marqua la sienne par des illuminations, & par des applaudissemens continuels. Le surlendemain, après avoir vû l'arsenal & la Citadelle, Sa Majesté se rendit à Saverne auprès du Cardinal de Rohan, où elle resta quelques jours.

DANS une ame bien née les obligations sont toujours de niveau avec les services. Stanislas, qui estimoit les bienfaits du Monarque François moins par leur étendue, que par le besoin qu'il en avoit, commença à faire des réflexions qui changerent en amertume les douceurs dont il continuoit de joüir. Il regretta sa Patrie dont il se voioit si éloigné, s'affligea d'être réduit à vivre avec les siens sous la protection d'une Puissance étrangère, & se reprocha des secours qu'il désesperoit de restituer. Une vie privée, une table médiocre dans son patrimoine, lui eussent été préferables à ces

ces airs de grandeur, & aux repas somptueux de Weissemburg. Ces tristes idées lui firent entreprendre une affaire que Charles XII. l'avoit toujours empêché d'entamer & de finir. Il fit entendre à la Cour Impériale que n'aiant plus d'engagement avec la Suéde, il desiroit de se soumettre au Roi Auguste; qu'il comptoit fort qu'on ne feroit aucune difficulté de lui restituer ses biens en vertu de l'Amnistie, publiée & confirmée par la Diéte; qu'il se flattoit qu'on voudroit bien lui laisser le titre de Roi de Pologne, & qu'à cette considération il renonçoit à toutes les dignités qu'il avoit possedées avant son avénement au Thrône. Il n'étoit plus tems de convenir, la sentence avoit force de Loi, du moins on ne se trouvoit point dans la nécessité de la rétracter.

UNE autre ressource étoit la paix du Nord, à laquelle on travailloit depuis quelque tems. On avoit lieu de croire que les Etats de Suéde, par respect pour l'étroite Alliance du feu Roi avec Stanislas, & par le souvenir des malheurs qu'elle avoit causés à ces deux

deux Princes, tâcheroient de faire en ſorte que le Czar perſuadât à Auguſte d'accorder des conditions honorables à ſon Rival. Staniſlas en avoit écrit en Cour, & avoit fortement prié les Etats de ſonger à ſes intérêts; mais le Czar ne voulut point entendre raiſon; & prétendant que le Roi Auguſte & la République de Pologne étoient réellement compris dans le quinzième article du Traité de paix, conclu le 30. d'Août 1721. à Neuſtadt en Finlande, tout le reſte fut compté pour rien.

LE coup étoit violent, il ſurpaſſa la fermeté du Roi, qui prit tellement la choſe à cœur, qu'il en tomba malade. Quelques jours de réflexion diminuerent l'excès de ſa mélancholie; il guérit, à quelque ſenſibilité près, qui lui rendoit inſipide tout ce qu'on pouvoit imaginer pour le divertir. Tandis que ce Prince déploroit en ſecret ſes infortunes, & qu'il édifioit ſa Cour par ſa grande piété, on vint lui apprendre que le Roi ſon Protecteur, réſolu de ſe choiſir une Epouſe, avoit jetté les yeux ſur la Princeſſe ſa Fille.

Nous



Marie Lesczynski
Reine de France.

Nous avons dit qu'elle nâquit le 23. de Juin 1703. Nous ne la suivrons point depuis le berceau jusqu'au dégré de son élevation, il suffit de dire qu'elle partagea constamment les malheurs du Prince son Pere, & que si ses qualités le rendoient digne de porter une couronne, elle méritoit par les siennes d'aider à en soutenir le poids. Il est aisé de juger qu'une Princesse de ce rang & de ce mérite ne manquoit point de courtisans. En 1720. Guillaume-George, Margraf de Bade, Prince aimable pour le caractère & pour l'esprit, s'empressa de la résoudre à lui accorder sa main. Les affaires du Roi étoient alors dans une situation à obliger la Maison de Bade de regarder comme une faveur singulière, s'il consentoit aux vœux du jeune Margraf; cependant l'envie s'en mêla, & les liens furent rompus.

Bientôt il s'en forma d'autres infiniment plus considérables, auxquels l'Evêque de Strasbourg semble avoir donné lieu. Ce Prélat, émerveillé de l'ordre qui regnoit dans la Cour de Weissemburg, conçut tant de véne-

ration pour son Chef, qu'à tout propos il se répandoit en éloges sur son chapitre. Il n'oublioit point dans ses entretiens de parler de la beauté & des vertus de la Princesse Marie, & ne pensoit guères qu'il inspireroit à Loüis XV. du goût pour sa personne. Le Duc de Bourbon, qui songeoit à réparer la perte qu'il avoit faite de la Duchesse son Epouse, fit attention aux discours du Cardinal, & lui demanda à voir le portrait de la Princesse. Dès que le Duc l'eut obtenu, il ne fut pas content de l'admirer seul, il le montra à ses amis.

La Cour en fut instruite, & un jour que le Roi révoit à son mariage avec l'Infante d'Espagne, *Voions*, dit-il en s'adressant au Duc, *voions si la Beauté que vous aimez, a les perfections qu'on lui donne.* Après avoir considéré le portrait avec beaucoup d'attention, *Mon Cousin*, reprit-il, *si l'Original est conforme à la Copie, cette Princesse est la plus aimable du monde.* Le Cardinal étoit présent à la conversation. Charmé de cet aveu qui lui donnoit la liberté de di-

dire sa pensée, il fit remarquer au Roi que le Peintre n'avoit pas à beaucoup près rendu les traits au naturel. D'un autre côté le Duc, qui ne s'étoit point attendu à un Rival de cette qualité, se garda bien de lui donner de l'ombrage; au contraire il flatta la passion du Roi, & lui rappella de tems à autre les agrémens & les vertus de la Princesse Lesczynski.

Vers ce tems-là éclata la seconde conspiration contre la personne du Roi Stanislas. Un nommé Steinhage, s'étant fait ami d'un Officier, appellé Rotel de Reichenau, autrefois Enseigne au service du Duc de Deux-Ponts, lui promit de lui faire sa fortune s'il vouloit le seconder dans son projet; c'étoit de faire parvenir au Roi une boëte pleine de tabac à fumer. Une somme de mille ducats & une place de Capitaine dans les troupes d'un certain Souverain devoient être la récompense de ce service. Reichenau, qui savoit que le Roi de Pologne aimoit fort le tabac, entrevit le dessein de Steinhage, contrefit l'homme de main, & l'assûra

qu'il étoit prêt de tout faire pour sa fortune. De cette manière il apprit l'endroit où ce tabac empoisonné étoit en dépôt. Ils convinrent du lieu, du jour, du moment qu'ils en feroient usage; mais soit qu'un remords prît à Steinhage, ou qu'il fût instruit du mariage qui étoit sur le tapis, il disparut & manqua de parole.

L'OFFICIER courut à Strasbourg, & révela à Mr. du Harlai, Intendant d'Alsace, la conjuration avec toutes ses circonstances, entre autres que la boëte en question étoit entre les mains du Baillif de Falkenberg, château à six lieuës de Weissemburg. L'Intendant, suivi d'une escorte, partit sur le champ pour s'y rendre; & aiant trouvé la boëte de tabac, il voulut obliger le Baillif d'en gouter. Celui-ci s'en défendit, & dit pour raison que ce tabac lui avoit été envoié de Francfort par son cousin Steinhage, qu'il soupçonnoit de l'avoir préparé avec du poison. Sur cet aveu le Baillif fut pris & emmené; ce qui n'étoit guères à sa place, parce que l'endroit, situé dans le Palatinat, ap-

partenoit au Comte de Leiningen.

CEPENDANT on étoit occupé à la Cour à trouver un honnête prétexte pour se débarrasser de l'Infante, elle fut renvoiée au mois d'Avril 1725. Le Roi n'eut pas plûtôt avis de son arrivée en Espagne, qu'il rompit le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors sur ses vrais sentimens. Le 26. de Mai il s'en expliqua à table, en présence des Princes du Sang, des principaux Ministres d'Etat, & d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour. *Messieurs*, leur dit-il, *je vous déclare que j'ai choisi pour votre Reine Marie Lesczynski, Fille unique du Roi Stanislas. Je compte que ce choix est le plus agréable que je puisse faire pour moi & pour mes sujets.*

IL est impossible d'exprimer combien cette déclaration occasionna de discours dans Paris & par-tout ailleurs. L'un en parloit avec étonnement, l'autre avec admiration; celui-ci en débitoit la nouvelle comme une chose sûre; celui-là la recevoit comme une fable. On se disputoit, on s'échauffoit, chacun vouloit avoir rai-

son dans ses idées, & on alla jusqu'à faire des paris considérables. Les allées & les venues de la Cour de Weissemburg développerent bientôt l'énigme. Toute la Noblesse d'Alsace & de France s'y rendoit en foule pour complimenter la Princesse sur son prochain avénement au Thrône.

LA Douairière de Bade, qui autrefois avoit desapprouvé l'inclination du Margraf son fils, & qui par-là même s'imaginoit avoir desobligé la famille Roïale, prit la plume pour supplier le Roi Stanislas d'oublier cette offense, ou du moins d'en faire grace à la Duchesse d'Orléans sa fille, en la maintenant dans ses honneurs avec toute sa maison. La précaution étoit fort inutile : ce Prince a toujours ignoré le talent de punir, il n'a que celui de pardonner, & l'esprit de vengeance est aussi peu le caractère de sa famille, que le vice est celui de la vertu.

DEJA les Ambassadeurs, nommés par le Monarque des Gaules, se préparoient à exécuter leurs ordres. Le Roi de Pologne, averti de leur départ,

part, quitta le lieu de sa résidence au mois de Juillet, & se transporta avec toute sa Cour à Strasbourg, où on étoit convenu de célebrer les fiançailles. Le premier soin de Sa Majesté fut d'envoier à Paris le Comte Tarlo (*a*), Seigneur fort entendu & proche parent de la Reine, muni d'un plein pouvoir pour signer le contract de mariage. Le Plénipotentiaire fut reçu avec distinction, & l'après midi du 19. du mois le contract fut signé chez le Garde des Sceaux au nom des deux Puissances, par le Maréchal de Villars, par Messieurs de Maurepas & Morville Ministres d'Etat, par Mr. Dodun Controlleur-général des Finances d'une part, & par le Comte Tarlo de l'autre, qui en récompense fut honoré du Collier de l'Ordre du St. Esprit.

VERS la fin du mois arriverent à Stras-

(*a*) Il étoit le seul des Grands du Roïaume qui avoit eu la constance de ne point abandonner ce Prince. Depuis quatre ans, le Comte Poniatowski, Urbanowitz & Crispick étoient retournés en Pologne pour se soumettre à Auguste.

Strasbourg le Duc d'Antin & le Marquis de Beauveau, en qualité d'Ambaſſadeurs extraordinaires. Quatre jours après leur entrée, Staniſlas leur envoia le Grand-Maréchal, qui les amena au palais dans un équipage magnifique, eſcorté de Heiduques. Ils furent reçus au bas de l'eſcalier par les premiers Gentilshommes de la Cour, & introduits dans la ſalle d'audience, où Sa Majeſté Polonoiſe étoit aſſiſe ſous un dais des plus ſuperbes. Le Duc d'Antin lui expoſa le ſujet de ſa commiſſion, & releva beaucoup les vertus de la Maiſon de Leſczynski, auxquelles il attribua le motif de l'alliance qu'il lui offroit au nom du Roi ſon Maître. „ Meſſieurs, repondit
„ Staniſlas, je ſuis bien obligé au Roi
„ de ce que non-ſeulement il daigne
„ me ſouffrir dans ſes Etats; mais en-
„ core de ce qu'il me fait la grace de
„ m'accorder une place dans ſon
„ cœur. Je reſſens tout le prix de
„ cette généroſité, & j'y ſuis pour
„ le moins auſſi ſenſible, qu'à la haute
„ conſidération que ce grand Prince
„ a pour ma Fille „.

DE

DE cette audience les Ambaſſadeurs paſſerent à celle de la Reine, & furent enſuite reconduits par le Maréchal de la Cour, qui les ramena l'après midi à l'audience pour obtenir l'entière approbation de Leurs Majeſtés. „ Meſſieurs, dit le Roi, je ne
„ puis mieux repondre à la propoſi-
„ tion que vous me faites au nom de
„ Sa Majeſté Très-Chrétienne, qu'en
„ priant la Providence de benir ſes in-
„ tentions, auxquelles je ſerai tou-
„ jours prêt de me conformer. „.

SUR cette déclaration le Duc d'Antin adreſſa la parole à la Princeſſe, qui donna ſon conſentement en ces termes: *Meſſieurs, je n'ai rien à ajouter à ce qu'il a plû à Leurs Majeſtés de vous dire, ſinon que je conjure Dieu de permettre que je faſſe le bonheur du Roi comme il fera le mien, qu'il veuille diriger cette Alliance pour la proſpérité de ſon Etat & pour le ſalut de ſes peuples.*

CE grand jour fut terminé par un ſoupé & par un Bal que le Duc donna dans ſon Hôtel, & que le Roi de Pologne voulut bien honorer de ſa préſence. Le lendemain on fut averti

que

que le Duc d'Orléans étoit arrivé à Saverne, qu'il alloit faire un tour à Raſtadt chez la Doüairière de Bade, & que de là il devoit ſe rendre à Strasbourg pour y épouſer la Princeſſe par commiſſion. La cérémonie s'en fit le 14. du mois d'Août. Les deux Ambaſſadeurs de France allerent prendre le Duc à onze heures du matin, & le menerent à l'appartement de la Princeſſe, qui les ſuivit auſſitôt avec Leurs Majeſtés juſqu'à l'entrée de la grande Egliſe, où le Cardinal de Rohan, accompagné de tout le Clergé, leur préſenta l'eau benite. De là on marcha vers le Chœur. Le Duc prit le pas ſur la Princeſſe, aiant à ſes côtés le Roi & la Reine qui la tenoient chacun par la main. Arrivée à l'Autel, elle ſe mit à genoux ſur un prié-Dieu, le Duc ſe plaça ſur un marche-pied dreſſé exprès, & les deux Ambaſſadeurs ſe rangerent à ſa gauche. Enſuite parut le Cardinal en Habits Pontificaux, aſſiſté de quatre Prélats. Auſſitôt la Princeſſe, le Roi ſon Pere, & le Duc d'Orléans quitterent leurs places, s'approcherent de l'Au-

l'Autel, & mirent la Princeſſe entre eux deux. La Reine & les deux Ambaſſadeurs aiant ſuivi, le Cardinal leur fit une harangue, où brillerent la piété & l'érudition.

DES qu'il l'eut finie, il benit les anneaux avec treize piéces d'or, qui par une ancienne coutume tiennent lieu de gage; & aiant tiré du Duc & de la Princeſſe les aveux & les promeſſes ordinaires, il leur donna la benediction nuptiale. Alors ſe fit l'échange des anneaux, on entonna la grand' Meſſe, après laquelle le Duc & la Princeſſe vinrent ſe mettre à genoux au pied de l'Autel, où on éleva un thrône magnifique. La nouvelle Reine fut reconduite à ſon prié-Dieu; le Cardinal lui préſenta un régître, dans lequel elle ſigna ſon nom, conjointement avec tous ceux qui y avoient intérêt. Ainſi finit la cérémonie par le *Te Deum* & par trois décharges du canon de la place.

LE 16. du même mois les Ambaſſadeurs obtinrent leur audience de congé, & le 17. la Reine de France partit pour joindre le Roi ſon Epoux. Le

Le Duc d'Antin l'accompagna jusqu'à Morette, où il la remit entre les bras de Sa Majesté, qui l'emmena à Fontainebleau. Cette Alliance, aussi glorieuse que surprenante, donna lieu à quantité de Médailles. L'état passé & présent de la Princesse Lesczynski fut le sujet de celle-ci. On y voit dans les nuées la fameuse couronne d'Ariadne, qui selon la Fable fut placée au Ciel après sa mort. Ces mots, DEUS DAT POST ADVERSA CORONAM, signifient que *Dieu couronne les travaux*. De l'autre côté paroît une pyramide, plantée sur le bord d'un fleuve. La Légende, VIRTUS TEMPORA VINCIT, exprime qu'*avec la constance on vient à bout de tout*. Les deux autres Médailles suivantes ont rapport à la naissance & au mariage de la Reine. A la tête de la première, on apperçoit au pied d'un rocher, battu des flots de la mer, une perle dans l'écaille d'une huitre ouverte, que le soleil éclaire de ses raïons. La Légende, PRETIOSA IN CONSPECTU, veut dire que *sa magnificence brille de loin*. Au revers est représentée une main




PRETIOSA IN CONSPECTU.
EX SPINIS LECTA CORONA.
J. Besoet sculp.





I. Beseet sculp.

main céleste, tenant une couronne d'épine & une rose éclose, avec cette inscription métaphorique, EX SPINIS LECTA CORONÆ, *Elle est choisie entre les épines pour faire l'ornement d'une couronne.* La seconde Médaille présente le buste de la Reine. La Légende contient son nom, celui du Roi son Pere, & l'époque de son élevation sur le Thrône de France. Au revers sont ses Armes. La dévise porte: ARIS SE INCURVAT ET ARVIS, *Elle est disposée à servir le Ciel & la Terre*; l'Exergue, SCUTUM REGINÆ. MD. CC. XXV. *Armes de la Reine 1725.*

De tous les Etats de l'Europe, la Pologne fut celui sur qui cet évenement fit le plus d'impression. Ceux, qui autrefois avoient pris le parti de la Maison de Lesczynski, en tressaillirent de joie, sans ôser la faire paroître, de crainte de déplaire à la Cour. Ceux au contraire, qui de tout tems avoient été dans les intérêts du Roi Auguste, s'en affligerent réellement, & se firent un mérite d'instruire tout le monde de l'excès de leur douleur. Il y en eut qui ajouterent la rage à la hai-

haine, quelques - uns maudirent le jour auquel ils étoient revenus en Pologne, d'autres furent tentés de lui préferer la France, d'autres enfin ſongerent à ſe pourvoir contre la mauvaiſe fortune, par l'autorité d'un Prince qu'ils avoient, ou perſécuté, ou abandonné.

AU milieu de ces diſpoſitions il ſe répandit un bruit, qu'Auguſte avoit concerté avec l'Empereur & le Roi de Pruſſe de rendre la Couronne de Pologne héréditaire, ou du moins d'en aſſûrer la ſucceſſion au Prince de Saxe. Auguſte ne pouvoit exécuter ce projet, ſans renverſer de fond en comble les Loix du Roïaume. Les Etats, la Nobleſſe & les peuples n'étoient point d'humeur d'y conſentir, & on devoit être perſuadé que Louïs XV. ne s'endormiroit point ſur les affaires du Roi ſon Beau - pere.

LE Comte de Hoym, qui étoit encore en France dans le tems qu'on négocioit le mariage de la Reine, & lorſque le Duc de Bourbon en fit part aux Miniſtres étrangers, s'intrigua pour ſonder l'intention de la Cour au ſujet de la qualité de Roi de Pologne, que

que prétendoit Staniſlas. Il fût ſatisfait, il obtint les aſſûrances qu'il ſouhaitoit (*a*) & en rendit compte à Auguſte, qui lui donna le caractère d'Ambaſſadeur extraordinaire pour complimenter en ſon nom Leurs Majeſtés Très - Chrétiennes. Vers la fin de Septembre ce Miniſtre, aiant été admis à une audience publique, parla à la Reine en ces termes.

„ MADAME,

„ LE Roi de Pologne, mon Maî„ tre, me commande de féliciter Vo„ tre Majeſté ſur ſon avénement au „ Thrô-

(*a*) Ces aſſûrances conſiſtoient en ce que cette Alliance n'apporteroit aucun préjudice à la bonne intelligence qui ſubſiſtoit entre les deux Couronnes, & qu'elle ne ſerviroit d'aucun prétexte à appuier les prétentions de Staniſlas. Les Lettres de notification, envoiées à diverſes Cours, & où ce Prince étoit ſimplement nommé Roi, font preuve de la ſincérité des intentions de la France. Elle a tenu parole juſqu'à la mort d'Auguſte; mais elle ne s'eſt pas crue obligée d'étendre ſes promeſſes au - delà, d'autant plus qu'elles avoient été faites à la réquiſition du Roi, & non de la part de la République.

„ Thrône, que ſes vertus & ſes éminen-
„ tes qualités lui ont acquis. Sa Majeſ-
„ té Polonoiſe ne doute nullement que
„ vous ne receviez de bon gré les preu-
„ ves qu'elle vous donne aujourd'hui de
„ ſon eſtime & de la part qu'elle prend à
„ une Alliance qui regarde toute l'Euro-
„ pe, qui fait la gloire de votre Maiſon,
„ le bonheur de la France, & le conten-
„ tement d'un des plus puiſſans Monar-
„ ques de la Chrétienté ". La Reine répondit au Miniſtre qu'elle étoit ſenſible aux attentions du Roi ſon Maître, le chargea de lui en témoigner ſa reconnoiſſance, & de l'aſſûrer qu'elle ſe feroit toujours un plaiſir d'entretenir la bonne amitié entre les deux Couronnes.

CETTE Princeſſe, voiant à regret la diſtance qu'il y avoit de ſa Cour à celle de Weiſſemburg, fit mille inſtances au Roi ſon Pere de lui accorder ſa préſence. Louïs XV. lui-même le conjura de ſe rapprocher, & lui fit offre du château de Chambor, ſitué dans le Blaiſois. Ce château, bâti de pierres de taille, eſt placé dans une Iſle au-milieu d'un parc, & arroſé par la rivière de Cauſſon. Stanislas partit de Weiſſemburg au commencement d'Octobre, avec la Reine ſon Epouſe & toute ſa ſuite, arriva le 15. à Bouron, de là à Fontainebleau, & le 20. du mois à Chambor. Ce fut-là une nouvelle occaſion à Médailles. On en fabri-



I. Besoet sculp.



briqua une, où on voioit un arbre, planté dans un terroir fertile, & qui par la vertu du ſoleil pouſſoit des feuilles ſur des branches preſque deſſéchées. La Légende, HOC SUB SOLE NOVUM DAT NOVA TERRA DECUS, veut dire: *Il renaît dans ce nouveau terrein, il fleurit à l'aſpect de ce Soleil.* Le revers déſignoit un Médaillon, ſorti d'une Urne renverſée. La Légende, PRETIUM ABDITUS AUXIT, ſignifie qu'*il n'a été caché que pour être plus précieux*; l'Exergue, STANISL. REX IN GALL. HOSP. EXCEPT. MD. CC. XXV. *le Roi Staniſlas reçu en France en qualité d'hôte.* 1725. Celle qui ſuit doit ſon origine au ſéjour que ce Prince conſentit de faire dans ce Roïaume, à la ſollicitation de la Reine ſa fille. On y remarque une ſource d'eau vive, qui jailliſſant d'un rocher, ſe répand au loin dans les terres. Les mots de la Légende, QUO NASCITUR ORNAT, ſignifient qu'*elle embellit où elle naît.* Le Symbole du revers eſt un Soleil, dont les raïons pénétrent à travers d'un nuage épais, prêt à tomber & à humecter la terre. On y lit cette Légende, SPES ALTERA TERRÆ. *Autre eſpoir pour le païs.*

Il n'y avoit rien d'exagéré dans ces expreſſions, rien qu'on ne ſût déjà, ou dont on ne reconnut la vérité dans la ſuite. Le Roi s'applaudiſſoit de ſon mariage, la Cour admiroit les qualités de la Rei-

Reine, les peuples l'aimoient à l'adoration, en un mot chacun convenoit que sa personne étoit un thrésor infiniment plus estimable que celui d'une Couronne. Ce fut pour exprimer ces sentimens, qu'on frappa encore une Médaille, où paroissoit une huitre perlière sur un rocher au bord de la mer, avec cette Légende, MELIORA RECONDO. *Ce que je renferme vaut beaucoup mieux.* Le type du revers est un miroir ardent, qui recevant dans son foïer les raïons du soleil, les renvoie & allume par réfraction des charbons qui lui sont opposés. La Légende, ACCIPIT ET REDDIT, signifie qu'*il rend ce qu'il reçoit*. A ces monumens de la joie publique le Comte de Rothenbourg, Ambassadeur à la Cour de Berlin, eut ordre d'y en ajouter un autre, qu'il fit distribuer au peuple de cette ville. D'un côté de la Médaille paroissoient deux mains jointes, couronnées & appuiées sur un Autel à trois fleurs de Lys. La Légende, FRANCORUM FELICITAS, signifie, *Bonheur de la France*. L'Exergue, BERLIN 1725. Au revers étoit une couronne de laurier, qui renfermoit ces mots: MATRIMONIO LUDOVICI XV. ET PRINCIPIS MARIÆ. *A l'occasion de l'alliance de Louis XV. & de la Princesse Marie.* L'Exergue contenoit le nom de l'Ambassadeur de Leurs Majestés Très-Chrétiennes.

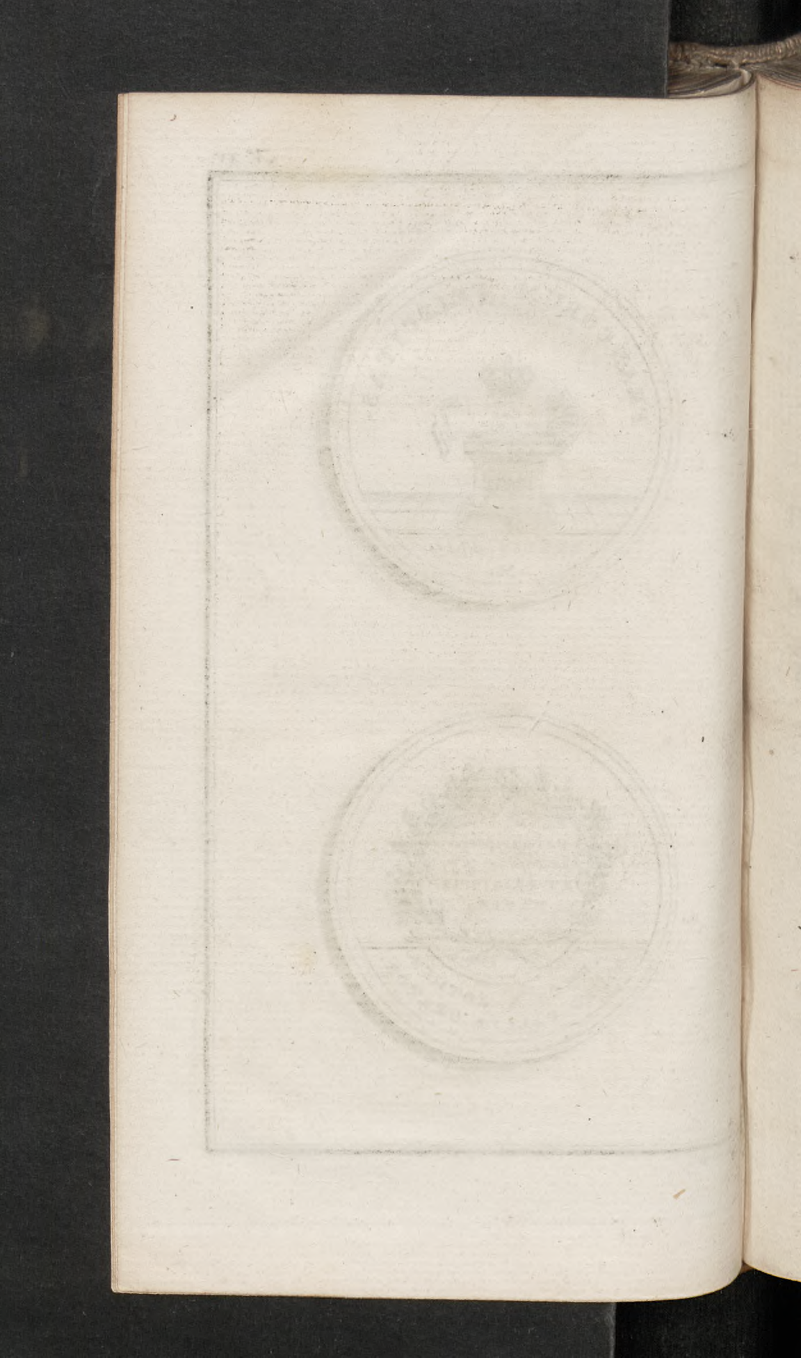
N°. XIV.







Besoet sculp.



16

Hist. Polon.
6. spe.

